C. S. LEWIS

LE MONDE DE NARNIA

IV. LE PRINCE CASPIAN

folio junior

C. S. Lewis

Le Prince Caspian

Illustrations de Pauline Baynes

Traduit de l'anglais
par Anne-Marie Dalmais

GALLIMARD JEUNESSE

À Mary Clare Havard

Chapitre 1

L'île

Il était une fois quatre enfants qui s'appelaient Peter, Susan, Edmund et Lucy. Un autre livre, intitulé Le Lion, la Sorcière Blanche et l'Armoire magique, a raconté l'aventure extraordinaire dont ils avaient été les héros. Un jour, en ouvrant la porte d'une armoire magique, les enfants s'étaient retrouvés dans un monde complètement différent du nôtre ; et, dans ce monde différent, ils étaient devenus les rois et les reines d'un pays appelé Narnia. Pendant leur séjour à Narnia, ils ont eu l'impression de régner durant de longues et longues années ; mais lorsque Peter, Susan, Edmund et Lucy sont rentrés par la porte de l'armoire, et se sont retrouvés en Angleterre, il est apparu que toute leur histoire n'avait pris aucun temps. En tout cas, personne n'avait remarqué leur absence, et ils n'ont pas parlé à qui que ce soit de ce qui leur était arrivé, à l'exception d'un vieux monsieur plein de bon sens et de sagesse.

Il y avait un an déjà que tous ces événements s'étaient produits et, pour le moment, les quatre enfants étaient assis sur un banc, dans une petite gare de campagne, entourés par des piles de valises et de boîtes de jeux. Ils étaient en route pour retourner en classe et avaient voyagé ensemble jusqu'à cette petite gare, située à la jonction de deux lignes ; ici, dans quelques minutes, un train arriverait qui emmènerait les petites filles vers une école ; puis, une demi-heure plus tard, environ, un autre train s'arrêterait, et les deux garçons partiraient pour un autre collège.

La première moitié du voyage, lorsqu'ils étaient encore réunis, leur avait toujours semblé faire partie des vacances ; mais maintenant qu'ils étaient sur le point de se dire au revoir et de s'en aller dans différentes directions, chacun se rendait compte que les vacances étaient vraiment terminées, et chacun sentait renaître en lui les sentiments liés au début du trimestre. Lucy allait en pension pour la première fois.

C'était une gare de campagne déserte, endormie, et il n'y avait pratiquement personne sur le quai en dehors d'eux. Soudain, Lucy a poussé un petit cri aigu, comme quelqu'un qui a été piqué par une guêpe.

– Qu'y a-t-il, Lucy ? a demandé Edmund.

Mais il s'est interrompu brusquement et a fait un bruit qui ressemblait à : « OOOhhh ! »

– Que diable… a commencé Peter.

Et puis, lui aussi a modifié brusquement les paroles qu'il allait prononcer. À leur place, il s'est exclamé :

– Susan ! Lâche-moi ! Que fais-tu ? Où me tires-tu ?

– Je ne te touche pas, a rétorqué-t-elle. Mais, par contre, il y a quelqu'un qui est en train de me tirer en arrière. Oh… Oh… Oh… Arrêtez !

Chacun a remarqué que le visage des autres était devenu très blanc.

– J'ai exactement la même sensation, a dit Edmund d'une voix oppressée. C'est comme si j'étais traîné de force en arrière. Une force effrayante… Horreur ! Voilà que cela recommence !

– Pour moi aussi ! a gémi Lucy. Oh ! Je ne peux pas le supporter !

– Attention ! a crié Edmund. Donnons-nous la main et restons ensemble. C'est de la magie… Je reconnais cette sensation. Vite !

– Oui, Susan a approuvé. Donnons-nous la main. Oh ! Comme j'aimerais que ça s'arrête… Oh !

Un instant plus tard, les bagages, le banc, le quai et la gare avaient complètement disparu.

Les quatre enfants, haletants et main dans la main, se sont retrouvés debout dans un endroit rempli d'arbres, et d'arbres si serrés que, de partout, des branches les piquaient, et qu'ils avaient à peine la place de bouger. Ils se sont frotté les yeux et ont respiré profondément.

– Oh ! Peter ! s'est exclamée Lucy. Tu penses qu'on est revenus à Narnia ?

– Ça pourrait être n'importe où, il a répondu. Je ne vois pas à un mètre à cause de tous ces arbres. Essayons d'atteindre un endroit dégagé… à condition qu'un tel endroit existe.

Avec pas mal de difficultés, avec quelques piqûres d'orties et égratignures d'épines, ils ont réussi à se frayer un chemin hors des broussailles. Alors ils ont eu une autre surprise : tout est devenu beaucoup plus clair et, au bout de quelques pas, ils se sont retrouvés à la lisière du bois, qui donnait sur une plage de sable fin. À quelques mètres de là, une mer très calme se brisait sur le sable avec des vaguelettes si minuscules qu'on entendait à peine leur clapotis. Il n'y avait pas de terre en vue et aucun nuage dans le ciel. Le soleil était à peu près là où il devait être à dix heures du matin, et l'eau était d'un bleu éblouissant. Ils ont passé quelques instants à sentir l'odeur de la mer.

– Punaise ! s'est exclamé Peter. Ce n'est pas mal !

Cinq minutes plus tard, chacun était pieds nus et barbotait dans l'eau claire et fraîche.

– C'est plus agréable que d'être enfermé dans un train mal aéré, en route vers le latin, le français et l'algèbre ! a déclaré Edmund.

Puis, pendant un long moment, les enfants sont restés silencieux, uniquement occupés à barboter et à chercher des crevettes et des crabes.

– Tout de même, Susan a fini par dire, je pense que nous devrions faire quelques plans. On aura bientôt envie de manger quelque chose.

– Nous avons les sandwichs que maman nous a donnés pour le voyage, a répondu Edmund. Au moins, j'ai les miens.

– Moi pas, a dit Lucy. Ils étaient dans mon petit sac.

– Les miens aussi, a dit Susan.

– Les miens sont dans la poche de mon manteau, là-bas, sur la plage, a précisé Peter. Deux déjeuners pour quatre : ça ne va pas être très amusant.

– Pour l'instant, a dit Lucy, j'ai plus envie de boire que de manger.

Tous les autres se sont aperçus alors qu'ils avaient très soif, comme d'habitude après avoir pataugé dans de l'eau salée, sous un soleil brûlant.

– C'est comme si on était naufragés, a remarqué Edmund. Dans les livres, les héros

trouvent toujours sur leur île des sources d'eau claire et fraîche. On ferait bien de les chercher.

– Ça veut dire qu'on doit retourner dans ce bois si épais ? s'est inquiétée Susan.

– Pas du tout, a répondu Peter. S'il y a des rivières, elles doivent obligatoirement se jeter dans la mer et, si nous marchons le long de la plage, nous devons obligatoirement les trouver.

Ils sont donc revenus sur leurs pas en pataugeant, ont d'abord traversé la bande de sable lisse et humide, puis sont montés sur le sable sec et friable, qui colle aux orteils, et ont commencé à mettre leurs chaussettes et leurs chaussures. Edmund et Lucy avaient envie de les laisser là et de partir en exploration pieds nus, mais Susan a dit que ce serait de la folie.

– Nous pourrions ne jamais les retrouver, a-t-elle fait remarquer, et nous en aurons besoin si nous sommes encore là à la tombée de la nuit, quand il commencera à faire froid.

Une fois habillés, ils se sont mis en route le long du rivage, avec la mer sur leur gauche et le bois sur leur droite. À l'exception d'une mouette qui passait de temps à autre, c'était un endroit extrêmement silencieux. Le bois était si touffu et si broussailleux que les enfants ne pouvaient pas voir à l'intérieur ; et rien n'y bougeait, pas un oiseau, pas même un insecte.

Les coquillages, les algues et les anémones, ou les minuscules crabes dans les creux des rochers, tout cela, c'est très joli, mais on s'en lasse bien vite quand on a la gorge sèche. Et, depuis qu'ils étaient sortis de l'eau fraîche, les enfants sentaient leurs pieds lourds et brûlants. Susan et Lucy avaient leurs manteaux de pluie à porter. Edmund avait posé le sien sur le banc de la gare juste avant que la magie s'empare d'eux ; Peter et lui se relayaient pour porter le gros manteau de Peter.

Soudain le rivage a dessiné une courbe vers la droite. Environ un quart d'heure plus tard, après qu'ils ont franchi un banc de rochers, prolongé par une pointe de terre, le rivage a fait un brusque coude. Les enfants tournaient maintenant le dos à la partie de la mer qui leur était apparue au moment où ils étaient sortis du bois, et, désormais, en regardant droit devant eux, ils pouvaient voir, au-delà de l'eau, une autre côte recouverte de bois épais, et tout à fait semblable à celle qu'ils étaient en train d'explorer.

– Je me demande si c'est une île, ou une partie de la côte, que nous allons bientôt rejoindre ? a dit Lucy.

– Je ne sais pas, a répondu Peter.

Et ils ont continué en silence leur marche lente et pénible.

La côte sur laquelle ils cheminaient se rapprochait de plus en plus de la côte opposée et, chaque fois qu'ils contournaient une pointe, les enfants s'attendaient à trouver l'endroit où les deux rivages se joindraient. Mais chaque fois ils étaient déçus. Ils ont atteint un amas de rochers, qu'ils ont dû escalader et, de là-haut, ils ont pu voir loin devant eux, et…

– Oh ! Zut ! s'est écrié Edmund. Quelle poisse ! Nous ne pourrons jamais atteindre ces autres bois. Nous sommes sur une île !

C'était exact. À cet endroit, le passage entre eux et le rivage opposé n'avait que vingt-cinq à trente-cinq mètres de large ; mais ils pouvaient voir à présent que c'était la passe la plus étroite. Plus loin, leur propre rivage tournait à nouveau vers la droite et ils voyaient, entre eux et la terre ferme, se déployer la haute mer. C'était évident qu'ils avaient déjà parcouru plus de la moitié du tour de l'île.

– Regardez ! s'est écriée soudain Lucy. Qu'est-ce que c'est ?

Elle a tendu le doigt vers une longue chose argentée qui ressemblait à un serpent couché en travers de la plage.

– Une rivière ! Une rivière ! se sont exclamés les autres.

Fatigués comme ils l'étaient, ils ont dégringolé les rochers sans perdre une minute et se sont précipités vers l'eau douce. Ils savaient que la rivière serait meilleure à boire un peu plus haut, à l'écart de la plage ; c'est pourquoi ils se sont dirigés immédiatement vers l'endroit où elle sortait du bois. Les arbres poussaient toujours aussi dru, mais la rivière s'était creusé un lit profond entre de hautes berges tapissées de mousse, si bien qu'en se baissant on pouvait remonter son cours dans une sorte de tunnel de feuillages. Ils sont tombés à genoux à la première mare, qui était toute transparente et comme striée de ridules, et ils ont bu, ont bu longuement ; puis ils ont plongé leurs visages dans l'eau, et y ont trempé leurs bras jusqu'aux coudes.

– Et maintenant, a demandé Edmund, que faisons-nous de ces sandwichs ?

– Ne ferions-nous pas mieux de les garder ? a suggéré Susan. Il se peut que nous en ayons vraiment besoin plus tard.

– Maintenant que nous n'avons plus soif, a observé Lucy, j'espère que nous continuerons à ne pas sentir que nous avons faim, comme c'était le cas lorsque nous avions soif.

– Mais que faisons-nous de ces sandwichs ? a répété Edmund. Ça ne sert à rien de les garder jusqu'à ce qu'ils ne soient plus bons à manger. Il faut vous souvenir qu'il fait nettement plus chaud ici qu'en Angleterre, et que nous les transportons dans nos poches depuis des heures.

Alors ils ont sorti les deux paquets et les ont divisés en quatre portions ; personne n'en a

pas eu assez, mais c'était beaucoup mieux que rien. Puis ils ont parlé de leurs plans pour le prochain repas. Lucy voulait retourner au bord de la mer pour attraper des crevettes, mais quelqu'un a fait remarquer qu'ils n'avaient pas de filets. Edmund a dit qu'ils devaient ramasser des œufs de mouette dans les rochers mais, en réfléchissant bien à cette proposition, ils n'ont pas pu se rappeler s'ils avaient vu des œufs de mouette ; et, par ailleurs, au cas où ils en trouveraient, ils ne pouvaient pas les faire cuire. Peter a pensé, pour sa part, qu'à moins d'un coup de chance ils seraient bientôt très contents de manger des œufs crus, mais il n'a pas trouvé utile d'exprimer cette pensée à voix haute. Susan a dit que c'était dommage qu'ils aient mangé leurs sandwichs si tôt. Une ou deux disputes ont failli éclater à ce stade de la discussion. C'est finalement Edmund qui a tranché :

– Écoutez-moi ! Il n'y a qu'une chose à faire. Nous devons explorer le bois. Les ermites, les chevaliers errants, tous les gens de cette espèce se débrouillent toujours pour survivre, d'une manière ou d'une autre, quand ils se trouvent dans une forêt. Ils découvrent des racines, des baies, des choses…

– Quelle sorte de racines ? a demandé Susan.

– J'ai toujours pensé qu'il s'agissait de racines d'arbres, a murmuré Lucy.

– Allons ! Venez ! a ordonné Peter. Edmund a raison. Nous devons essayer de faire quelque chose. Et puis cela vaudra mieux que de marcher à nouveau en plein soleil.

Alors ils se sont tous levés et ont commencé à suivre la rivière. C'était une entreprise très difficile. Ils devaient se pencher sous certaines branches et grimper sur d'autres, ils trébuchaient dans d'énormes touffes de plantes qui ressemblaient à des rhododendrons, ils déchiraient leurs vêtements et ils se mouillaient les pieds dans la rivière ; ils n'entendaient toujours aucun son, à l'exception du clapotis de l'eau et des bruits qu'ils faisaient eux-mêmes. Ils commençaient à être vraiment très fatigués, lorsqu'ils ont senti une odeur délicieuse, puis ont remarqué l'éclat d'une couleur très brillante, bien au-dessus d'eux, sur la droite, tout en haut de la berge.

– Pas possible ! s'est exclamée Lucy. Je crois bien que c'est un pommier !

C'en était un. Soufflant et haletant, les enfants ont escaladé la pente raide de la berge, se sont frayé un chemin à travers des ronces et se sont retrouvés autour d'un vieil arbre, dont les branches étaient lourdes de grosses pommes jaune d'or, aussi fermes et juteuses qu'on pouvait le rêver.

– Et ce n'est pas le seul arbre ! a remarqué Edmund, la bouche pleine de pomme. Regardez ici, et là !

– Tiens ! Il y en a des douzaines ! a dit Susan, en jetant le trognon de sa première pomme et en cueillant la seconde. Ça a été certainement un verger, il y a très, très longtemps, avant que l'endroit ne devienne sauvage et que le bois ne pousse.

– Alors cette île a été habitée autrefois, a déduit Peter.

– Et qu'est-ce que c'est que cela ? a demandé Lucy, en pointant son doigt droit devant elle.

– Tiens ! C'est un mur ! a dit Peter. Un vieux mur en pierre.

Pressant le pas entre les branches chargées de fruits, ils ont atteint le mur. Il était très vieux, démoli par endroits, couvert de mousse et de giroflées grimpantes, mais il dominait tout ce qui l'entourait, sauf les arbres les plus grands. Quand ils se sont approchés, les enfants ont découvert une grande arche qui, autrefois, avait certainement été fermée par un portail mais qui, maintenant, était obstruée par le plus énorme de tous les pommiers. Ils ont dû briser quelques branches pour passer ; une fois qu'ils y sont parvenus, ils se sont mis à cligner des yeux parce que la lumière du jour était devenue brusquement beaucoup plus brillante. Ils

se trouvaient dans un endroit à ciel ouvert, tout entouré de murs. À l'intérieur de cet espace, il n'y avait pas d'arbres, mais simplement de l'herbe et des pâquerettes, du lierre et des murs gris. C'était un endroit lumineux, secret, silencieux et plutôt triste ; les quatre enfants ont marché vers le centre, heureux de pouvoir se tenir droits et de remuer librement leurs bras et leurs jambes.

Chapitre 2

L'ancienne chambre au trésor

— Ce n'était pas un jardin, a dit Susan. C'était un château et cet endroit était certainement la cour.

— Je vois ce que tu veux dire, a acquiescé Peter. Oui, ce sont les restes d'une tour. Et voici les restes d'un escalier, qui montait au sommet des murs. Et regardez ces autres marches, larges et pas très hautes, qui mènent là-haut à cet encadrement de porte. Ça devait être la porte qui menait à la grande salle.

— Il y a des siècles, à en juger par son aspect, Edmund a observé.

— Oui, des siècles, a confirmé Peter. J'aimerais qu'on puisse découvrir qui habitait ce château et à quelle époque.

— Ça me fait une impression bizarre, a avoué Lucy.

— C'est vrai, Lucy ? a demandé Peter en se tournant vers elle et en la regardant fixement. Parce que, moi aussi, je ressens la même chose. Et c'est la chose la plus bizarre qui me soit arrivée dans cette journée déjà bien bizarre. Je me demande où on est et ce que tout ça signifie…

Tout en parlant, ils avaient traversé la cour, franchi l'autre porte et pénétré dans ce qui avait été autrefois la grande salle. Elle ressemblait beaucoup à la cour, maintenant, car le toit avait disparu depuis longtemps, et c'était juste un autre espace d'herbes et de pâquerettes, mais plus court, plus étroit, et entouré de murs plus hauts. À l'autre bout, il y avait une sorte d'estrade, qui s'élevait à un mètre du sol environ.

— Je me demande si c'était vraiment la grande salle ? a dit Susan. À quoi pouvait bien servir cette estrade ?

— Mais, espèces d'idiots, s'est écrié Peter (qui était devenu étrangement agité), vous ne voyez donc pas ? C'était l'estrade où se trouvait la table d'honneur, à laquelle s'asseyaient le roi et les grands seigneurs ! On dirait vraiment que vous avez oublié qu'autrefois, nous avons nous-mêmes été rois et reines et que, dans notre grande salle, nous avons siégé sur une estrade exactement pareille à celle-ci.

— Dans notre château de Cair Paravel, a murmuré Susan, avec une voix qui semblait sortie d'un rêve, à l'embouchure de la Grande Rivière de Narnia… Comment j'ai pu l'oublier ?

— Comme toute cette époque revit ! s'est exclamée Lucy. On pourrait faire semblant d'être à Cair Paravel en ce moment. Je suis sûre que cette salle devait beaucoup ressembler à la grande salle dans laquelle on tenait nos festins…

— Il manque malheureusement le festin ! a soupiré Edmund. Il se fait tard, vous savez. Regardez comme les ombres s'allongent. Et vous avez remarqué qu'il ne fait plus si chaud ?

— On aura besoin d'un feu de camp, si on doit passer la nuit ici, a dit Peter. J'ai des allumettes. Voyons si on peut ramasser un peu de bois sec.

Chacun a apprécié le bon sens de cette initiative et, durant la demi-heure suivante, les enfants étaient très occupés. Le verger, par où ils avaient pénétré dans les ruines, ne s'est pas révélé être un bon endroit pour récolter du bois de chauffe. Ils ont décidé de tenter leur chance de l'autre côté du château ; pour cela, ils sont sortis de la grande salle par une petite porte de côté, et se sont enfoncés dans un labyrinthe de pierres éboulées qui, sans aucun doute, avait autrefois été un ensemble de couloirs et de pièces plus petites mais qui, maintenant, n'était plus que des orties et des roses sauvages. Au-delà, ils ont repéré, dans le mur du château, une grande brèche, par où ils sont passés pour entrer dans un bois encore plus sombre et avec des arbres encore plus grands que tous ceux qu'ils avaient vus depuis ce matin. Là, ils ont trouvé, en grande quantité, des branches mortes, du bois pourri, des brindilles, des feuilles sèches et des pommes de pin. Ils ont fait la navette avec des fagots, jusqu'à ce qu'ils en aient amassé un bon tas sur l'estrade. Au cinquième voyage, ils ont découvert le puits, juste à la sortie de la grande salle : il était enfoui sous les mauvaises herbes mais, une fois qu'ils les avaient écartées, le puits leur est apparu propre, frais et profond. Les restes d'un dallage de pierre l'encerclaient à moitié.

Les petites filles sont sorties pour cueillir encore des pommes, et les garçons ont construit un feu sur l'estrade, très près du coin formé par les deux murs, car cet endroit leur semblait le mieux abrité et le plus confortable. Ils ont eu beaucoup de difficultés à l'allumer et ont utilisé des quantités d'allumettes, mais ils ont fini par y arriver. Et ils se sont assis tous les quatre, le dos contre le mur et le visage tourné vers la flamme. Ils ont essayé de faire rôtir quelques-unes de leurs pommes, en les piquant à la pointe de petites baguettes. Mais les pommes rôties ne sont pas très bonnes sans sucre, et elles sont trop brûlantes pour qu'on puisse les manger avec les doigts ; et quand, enfin, on peut les manger avec les doigts, elles sont trop froides pour que cela en vaille la peine ! Ils ont donc dû se contenter de pommes crues, ce qui leur a permis de se rendre compte, comme l'a fait remarquer Edmund, que les dîners à la pension n'étaient pas, après tout, si mauvais…

– En ce moment, je n'aurais rien contre une bonne tranche de pain épaisse, avec de la margarine ! a-t-il ajouté.

Mais l'esprit d'aventure était en train de grandir en eux, et aucun ne désirait vraiment être de retour en classe.

Peu après que la dernière pomme avait été croquée, Susan est sortie pour aller boire encore une fois au puits. Lorsqu'elle est revenue, elle tenait quelque chose dans sa main.

– Regardez ! a-t-elle dit, d'une voix plutôt étranglée. Je l'ai trouvé près du puits !

Elle a tendu l'objet à Peter et s'est assise. À l'expression de son visage, au son de sa voix, les autres ont estimé qu'elle allait sans doute se mettre à pleurer. Edmund et Lucy se sont penchés avec curiosité pour voir ce qui était dans la main de Peter : un petit objet brillant, qui luisait à la lumière du feu.

– Pas possible ! s'est exclamé Peter.

Sa voix a eu, elle aussi, une étrange résonance. Puis il a tendu l'objet aux deux autres.

Ils ont vu alors de quoi il s'agissait : le cavalier d'un jeu d'échecs ; il était d'une taille ordinaire, mais d'un poids tout à fait exceptionnel, car moulé en or pur ; les yeux du cheval étaient deux minuscules rubis – à vrai dire, un seul l'était, car l'autre avait disparu.

– Tiens ! s'est exclamée Lucy, il ressemble exactement aux figurines d'or avec lesquelles nous jouions aux échecs, lorsque nous étions rois et reines à Cair Paravel.

– Remets-toi, Susan, a dit Peter à son autre sœur.

– Je n'y peux rien, a balbutié Susan. Cela évoque pour moi des temps tellement merveilleux. Et je me rappelle les parties d'échecs avec les faunes et les bons géants, et les tritons chantant dans la mer, et mon magnifique cheval, et… et…

– À présent, a déclaré Peter d'une voix complètement différente, il est grand temps pour nous quatre de commencer à utiliser nos cerveaux !

– À quel sujet ? a demandé Edmund.

– Aucun de vous n'a deviné où nous étions ? a-t-il demandé.

– Continue, continue… a supplié Lucy. Il y a des heures que je sens qu'un merveilleux mystère flotte au-dessus de cet endroit…

– Allez ! Raconte ! a dit Edmund. Nous t'écoutons tous !

– Nous nous trouvons dans les ruines de Cair Paravel ! a annoncé Peter.

– Mais… a répliqué Edmund. Je veux dire, comment arrives-tu à cette conclusion ? Cet endroit est en ruine depuis des siècles. Regarde tous ces gros arbres qui poussent jusqu'aux portes ! Regarde les pierres elles-mêmes. N'importe qui peut voir que personne n'a vécu ici depuis des centaines d'années !

– Je sais, a admis Peter. C'est ça la difficulté. Mais laissons-la de côté pour un moment. Je veux examiner les points un par un. Premier point : cette salle a exactement la même forme et la même dimension que celle de Cair Paravel. Il suffit d'imaginer un toit sur nos têtes, et un sol coloré à la place de l'herbe, et des tapisseries sur les murs, et vous aurez notre grande salle royale des banquets.

Personne n'a rien dit.

– Deuxième point, a continué Peter : le puits du château se trouve exactement là où se trouvait le nôtre, légèrement au sud de la grande salle ; et il a exactement la même taille et

la même forme.

Encore une fois, il n'y a pas eu aucune réponse.

– Troisième point : Susan vient de trouver l'une de nos pièces d'échecs en or, ou quelque chose qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

Toujours aucune réponse.

– Quatrième point : vous ne vous rappelez pas (c'était précisément la veille de l'arrivée des ambassadeurs du roi de Calormen), vous ne vous rappelez pas que nous avons planté un verger à l'extérieur de la porte nord de Cair Paravel ? La plus célèbre des divinités des arbres, Pomone elle-même, est venue pour lui jeter des sorts favorables. C'étaient ces braves petites bonnes femmes, les taupes, qui ont creusé les trous. C'est impossible que vous ayez oublié leur chef, cette vieille et comique Mme Gants-Blancs, appuyée sur sa bêche et qui disait : « Croyez-moi, Votre Majesté, vous serez bien contente de trouver ces arbres fruitiers un jour ! » Et, franchement, elle avait bien raison !

– Je m'en souviens ! Je m'en souviens ! s'est écriée Lucy, en battant des mains.

– Mais dis donc, Peter, a coupé Edmund, tout cela, c'est de la blague ! Pour commencer, nous n'avons pas planté le verger juste contre la porte. Nous n'aurions pas été si bêtes !

– Non, bien sûr que non, il a admis. Mais, depuis, le verger a poussé et il s'est étendu vers la porte.

– Autre chose, a dit Edmund. Cair Paravel n'était pas sur une île.

– Je le sais et je me suis posé bien des questions à ce sujet. Mais c'était ce que l'on appelle une péninsule. Ce qui ressemble carrément à une île ! Et ne peut-elle pas avoir été transformée en île depuis notre époque ? Quelqu'un aura creusé un chenal.

– Minute ! a crié Edmund. Tu ne cesses de dire : « depuis notre époque ». Mais il n'y a qu'un an que nous sommes revenus de Narnia. Et tu veux démontrer qu'en une année des châteaux sont tombés en ruine, d'immenses forêts ont poussé, des petits arbustes, que nous avons vu planter sous nos yeux, sont devenus ce vaste verger ancien, et Dieu sait quoi d'autre ! Tout cela est impossible !

– Il peut y avoir une preuve, a dit Lucy. Si cet endroit est réellement Cair Paravel, il doit exister une porte à l'extrémité de l'estrade. En fait, nous devrions même y être adossés en ce moment. Vous savez : la porte qui menait vers la chambre du trésor, en bas.

– Je suppose qu'il n'y a pas de porte, a dit Peter en se levant.

Le mur, derrière eux, n'était qu'un enchevêtrement de branches de lierre.

– Nous le saurons vite, a dit Edmund, en saisissant l'un des morceaux de bois qu'ils avaient préparés pour allumer le feu.

Il s'est mis à battre le mur couvert de lierre. Tap ! tap ! faisait le bâton contre la pierre ; et encore tap ! tap ! ; et puis, soudain, boum ! boum ! avec un bruit complètement différent, un bruit de bois, qui sonnait creux.

– Mon Dieu ! s'est exclamé Edmund.

– Nous devons arracher ce lierre ! a décidé Peter.

– Oh ! Laissez-le tranquille ! a supplié Susan. On essaiera demain matin. Si on est obligés de passer la nuit ici, je n'ai pas envie d'avoir une porte ouverte derrière mon dos, ni un grand trou noir par lequel n'importe quoi pourra sortir, sans parler des courants d'air ni de l'humidité ! Et il fera bientôt nuit…

– Susan ! Comment peux-tu parler ainsi ? a dit Lucy, avec un regard de reproche.

Quant aux deux garçons, ils étaient beaucoup trop excités pour tenir compte des conseils

de Susan. Ils se démenaient déjà contre le lierre en se servant de leurs mains et du couteau de poche de Peter ; et lorsque celui-ci s'est brisé, ils ont utilisé celui d'Edmund. Le coin où les enfants étaient assis, quelques minutes auparavant, a vite été complètement recouvert de branches de lierre. Finalement, les deux garçons ont réussi à dégager la porte.

– Elle est fermée, naturellement ! a fait remarquer Peter.

– Mais le bois est complètement pourri, a fait remarquer Edmund. On peut la mettre en pièces en un rien de temps ! Et ça nous procurera du bois de chauffe supplémentaire. Allons-y !

Cela leur a pris plus longtemps que prévu ; avant qu'ils n'aient terminé, la nuit était tombée sur la grande pièce et les premières étoiles étaient apparues dans le ciel, au-dessus de leurs têtes.

Susan n'a pas été la seule à ressentir un léger frisson au moment où les garçons, debout sur la pile des morceaux de bois fracassés, ont secoué la poussière de leurs mains et ont plongé leurs regards dans le gouffre froid et sombre qu'ils venaient d'ouvrir.

– Maintenant, une torche ! a commandé Peter.

– Oh ! à quoi bon ? a râlé Susan. Et, comme l'a dit Edmund…

– Je ne le dis plus maintenant, il l'a coupé. Je ne comprends toujours pas le mystère de cet endroit, mais on pourra résoudre ce problème plus tard ! Je suppose que tu vas descendre, Peter ?

– Nous le devons ! a-t-il confirmé. Courage, Susan ! Ça ne sert à rien de se conduire comme des enfants, maintenant que nous sommes de retour à Narnia. Tu es une reine ici. Et, de toute façon, aucun de nous ne pourrait aller se coucher avec un mystère comme celui-ci pesant sur son esprit.

Ils ont essayé d'utiliser de longs bâtons en guise de torches, mais ça n'a pas marché. Quand vous les teniez avec l'extrémité allumée en l'air, ils s'éteignaient ; quand vous les teniez dans l'autre sens, ils vous brûlaient les mains, et la fumée allait dans vos yeux. Finalement, ils ont été obligés d'utiliser la lampe électrique d'Edmund ; heureusement, c'était un cadeau d'anniversaire : elle lui avait été donnée depuis moins d'une semaine, et la pile était presque pleine. Il est passé le premier, avec la lumière. Derrière lui, Lucy, puis Susan, et Peter, qui fermait la marche.

– Je suis arrivé en haut des marches, a dit Edmund.

– Compte-les ! a ordonné Peter.

– Un, deux, trois, il a énuméré, en descendant avec précaution, et il est allé ainsi jusqu'à seize. Et me voici au fond ! leur a-t-il crié d'en bas.

– Alors, ça doit vraiment être Cair Paravel, a dit Lucy. Parce qu'il y avait seize marches aussi !

Aucune autre parole n'a été dite jusqu'à ce que les quatre enfants se retrouvent, serrés les uns contre les autres, au pied de l'escalier. Alors, Edmund a lentement éclairé tout autour d'eux avec sa lampe.

– Oh… oh… oh ! se sont aussitôt exclamés les quatre enfants.

Parce que, maintenant, tous savaient qu'il s'agissait bien de l'ancienne chambre au trésor du château de Cair Paravel où ils avaient régné autrefois, en tant que rois et reines de Narnia. Il y avait une sorte d'allée centrale (un peu comme dans une serre) et, le long de cette allée, à intervalles réguliers, il y avait de magnifiques armures qui ressemblaient à des chevaliers qui gardaient les trésors. Entre les armures, et de chaque côté de l'allée, des étagères surchargées d'objets précieux s'alignaient : colliers, bracelets, bagues, coupes et vaisselles d'or, longues défenses d'ivoire, broches, couronnes, chaînes et des tas de pierres non serties, empilées n'importe comment les unes sur les autres, comme si c'était des billes ou des pommes de terre ; et il y avait ainsi des diamants et des rubis, des escarboucles et des émeraudes, des topazes et des améthystes ! Sous les étagères, il y avait de grands coffres en chêne, renforcés par des barres de fer et fermés par de lourds cadenas.

Il faisait très froid et il y avait un tel silence que les enfants pouvaient entendre leur propre respiration ; et les trésors étaient recouverts d'une telle couche de poussière que si Peter, Edmund, Susan et Lucy n'avaient pas identifié l'endroit où ils étaient, et s'ils ne s'étaient pas souvenus de la plupart des objets, ils ne se seraient peut-être pas rendu compte qu'ils étaient en présence de trésors. Il y avait quelque chose de triste et d'un peu effrayant dans cet endroit, parce qu'il avait l'air complètement abandonné depuis tellement longtemps… C'est pour ça que personne n'a parlé pendant au moins une minute.

Ensuite, bien sûr, les enfants se sont mis à circuler et à prendre des objets au passage, pour les examiner. C'était comme rencontrer de très vieux amis. Si vous aviez été là, vous les auriez entendus dire des choses comme ça :

– Oh ! Regardez ! Les anneaux de notre couronnement !

– Vous vous rappelez la première fois que nous avons porté ce bijou ?

– Tiens ! Voici la petite broche que nous croyions tous perdue…

– Dis donc ! Ce n'est pas l'armure que tu portais, pendant le grand tournoi dans les îles Solitaires ?

– Tu te souviens du nain qui l'a forgée pour moi ?

– Tu te rappelles que tu as bu dans cette coupe ?

– Tu te rappelles ? Tu te rappelles…

Mais, tout à coup, Edmund s'est écrié :

– Eh ! On ne doit pas user la pile : Dieu seul sait combien de fois on en aura encore besoin. On ne ferait pas mieux de prendre ce qu'on veut, et de ressortir d'ici ?

– Nous devons emporter les cadeaux ! a dit Peter.

En effet, il y a très longtemps, lors d'un Noël à Narnia, lui, Susan et Lucy avaient reçu des cadeaux qui, pour eux, avaient plus de valeur que tout leur royaume. Edmund n'avait pas eu de cadeau, parce qu'il ne se trouvait pas avec eux à ce moment-là. (C'était de sa faute : vous pouvez lire cette histoire dans l'autre livre.)

Ils ont tous été d'accord avec Peter et ils ont suivi le chemin jusqu'au mur qui se trouvait à l'extrémité de la salle du trésor ; là, bien sûr, leurs cadeaux étaient toujours soigneusement accrochés à leurs places. Celui de Lucy était le plus petit, car ce n'était qu'une toute petite bouteille. Mais cette bouteille, au lieu d'être en verre, avait été taillée dans un diamant, et elle contenait encore plus de la moitié de sa potion magique, capable de guérir presque toutes les blessures et presque toutes les maladies. Lucy était silencieuse et paraissait très grave lorsqu'elle a saisi son cadeau, a passé le cordon (auquel était suspendue la petite bouteille) par-dessus son épaule, et a senti de nouveau le poids de la petite bouteille à son côté, là où elle avait toujours été suspendue autrefois.

Le cadeau de Susan comprenait un arc, des flèches et une trompe de chasse. L'arc était encore là, ainsi que le carquois en ivoire, rempli de flèches bien empennées, mais…

– Oh ! Susan ! s'est exclamée Lucy, où est la trompe ?

– Zut, zut, zut ! a-t-elle dit, après avoir réfléchi un instant. Ah oui, je me souviens, maintenant. Je l'ai emportée avec moi le dernier jour, le jour où nous avons chassé à courre le cerf blanc. Elle a dû s'égarer au moment où nous sommes rentrés si brutalement dans cet autre endroit, je veux dire, en Angleterre.

Edmund a sifflé. C'était, en effet, une perte irréparable, car il s'agissait d'une trompe magique : chaque fois que vous en sonniez, vous étiez sûr de recevoir de l'aide, quel que soit l'endroit où vous vous trouviez.

– C'est exactement le genre d'objet qui nous aurait bien servi dans un endroit comme celui-ci ! a remarqué Edmund.

– Peu importe, a dit Susan. J'ai encore l'arc.

Et elle s'en est saisie.

– Est-ce que la corde n'est pas détériorée, Susan ? a demandé Peter.

Mais, qu'il y ait eu ou non un quelconque effluve magique dans l'air de la salle au trésor, l'arc était en parfait état de fonctionnement. Le tir à l'arc et la natation étaient deux activités dans lesquelles Susan excellait. En un instant, elle a bandé l'arc ; puis elle a pincé la corde d'un petit coup sec : la corde a vibré, avec un léger son métallique qui a résonné à travers toute la salle. Et ce seul petit bruit a fait revivre le passé dans l'esprit des enfants avec plus d'intensité que n'importe quel autre événement de la journée. Les souvenirs des batailles, des chasses et des festins ont tous afflué d'un coup dans leur mémoire.

Ensuite, Susan a détendu son arc et a suspendu le carquois à son côté.

Puis ça a été au tour de Peter de décrocher ses cadeaux : le bouclier orné d'un grand lion écarlate et l'épée royale. Il a soufflé sur ces objets, et les a frappés contre le sol, pour faire partir la poussière. Il a ajusté le bouclier sur son bras, et a attaché l'épée à son côté. Il craignait qu'elle ne soit rouillée, et qu'elle ne colle à son fourreau. Mais ce n'était pas le cas. D'un seul geste très rapide, il l'a sortie et l'a brandie en l'air : elle a étincelé à la lumière de la lampe électrique.

– Voici mon épée Vaillante, a-t-il dit. Avec elle, j'ai tué le loup.

Sa voix avait une intonation nouvelle, et les autres ont tous compris qu'il était vraiment redevenu Peter, le roi suprême. Ensuite, après une courte pause, chacun s'est rappelé qu'il fallait économiser la pile.

Ils ont remonté l'escalier, ont fait un bon feu, et se sont couchés tout près les uns des autres, pour se tenir chaud. Le sol était très dur, très inconfortable, mais ils ont fini cependant par s'endormir.

Chapitre 3

Le nain

Le pire, quand on dort à la belle étoile, c'est qu'on se réveille horriblement tôt. Et quand on se réveille, il faut absolument se lever, parce que le sol est si dur qu'on n'y est pas du tout confortable. La situation est encore plus grave s'il n'y a que des pommes pour le petit déjeuner, surtout quand on en a déjà eu pour le dîner de la veille…

Une fois que Lucy a déclaré, avec raison, que la matinée était magnifique, il a semblé qu'il n'y avait plus rien d'agréable à dire. Edmund a exprimé ce que chacun ressentait en affirmant :

– Nous devons absolument quitter cette île !

Après avoir bu au puits et s'être lavé le visage à grande eau, les enfants ont repris le chemin de la côte en suivant le cours de la rivière et, du bord de l'eau, ils ont regardé fixement le chenal qui les séparait de la terre ferme.

– Nous serons obligés de nager, a constaté Edmund.

– Ce sera parfait pour Susan, a répondu Peter. (Elle avait remporté des prix de natation en classe.) Mais je ne sais pas ce que cela donnera pour nous autres.

En réalité, par « nous autres », il voulait dire Edmund, qui n'était pas encore capable d'effectuer deux longueurs de suite dans la piscine du collège, et Lucy, qui ne savait, pour ainsi dire, pas nager.

– De toute façon, a objecté Susan, il y a peut-être des courants. Papa dit toujours que ce n'est pas prudent de se baigner dans un endroit que l'on ne connaît pas.

– Mais, Peter, écoute-moi, a dit Lucy. Je sais que je suis incapable de nager chez nous, c'est-à-dire en Angleterre. Mais ne savions-nous pas tous nager, lorsque nous étions rois et reines de Narnia, il y a très longtemps (si cela s'est réellement passé il y a très longtemps) ? Nous savions alors monter à cheval, et faire toutes sortes de choses. Ne crois-tu pas que…?

– Ah ! Mais, à ce moment-là, nous étions en quelque sorte des grandes personnes, a expliqué Peter. Nous avions régné pendant des années, et nous avions appris à faire des choses. Est-ce que nous ne sommes pas revenus à nos âges véritables maintenant ?

– Oh ! s'est exclamé Edmund d'une voix qui a forcé tout le monde à se taire pour l'écouter. Je viens de tout comprendre ! a-t-il dit.

– Comprendre quoi ? a demandé Peter.

– Eh bien, toute l'affaire, a dit Edmund. Tu sais, la contradiction qui nous troublait tant hier soir, à savoir que nous n'avions quitté Narnia que depuis un an, alors que tout semblait indiquer que personne n'avait vécu à Cair Paravel depuis des centaines et des centaines d'années ? Eh bien, tu ne comprends pas ? Tu te souviens que, malgré notre impression

d'avoir vécu très, très longtemps à Narnia, il s'est avéré, lorsque nous sommes rentrés par l'Armoire magique, que notre séjour n'avait pas duré une seule seconde ?

– Continue, a dit Susan, je crois que je commence à comprendre.

– Ça veut dire, a-t-il continué, qu'une fois qu'on est en dehors de Narnia, on n'a plus aucune idée de comment le temps de Narnia se déroule. Pourquoi des siècles n'auraient-ils pas pu s'écouler à Narnia, pendant que pour nous, en Angleterre, une seule année passait ? Pourquoi pas ?

– Purée ! a crié Peter. Edmund, je crois que tu as raison ! Dans ce cas, ça ferait vraiment des siècles qu'on a vécu à Cair Paravel. Et maintenant, on retourne à Narnia exactement comme si on était des croisés, ou des Anglo-Saxons, ou des Bretons, ou n'importe qui, qui reviendrait dans l'Angleterre moderne !

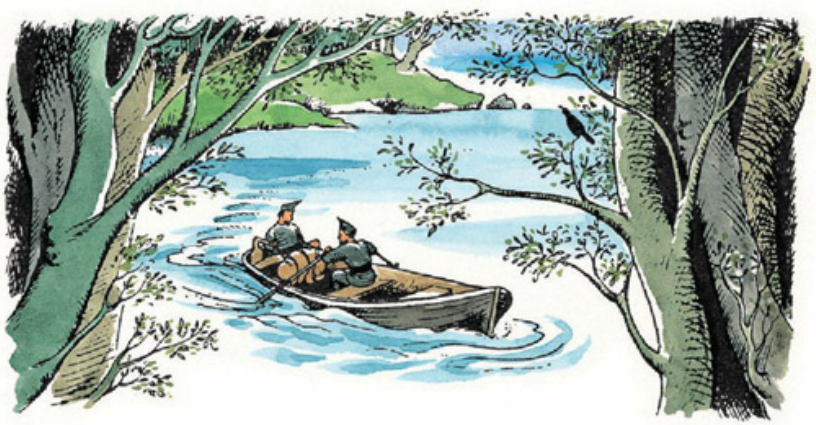
– Comme ils vont être émus de nous voir… a commencé Lucy.

Mais, à ce moment-là, tout le monde lui a dit :

– Chut ! Regarde !

Parce qu'il se passait quelque chose.

Il y avait, sur la terre ferme, légèrement à droite, un promontoire couvert d'arbres, et les enfants étaient persuadés que c'était juste au-delà de ce promontoire que devait se trouver l'embouchure de la Grande Rivière de Narnia. Et là, contournant cette pointe, un bateau venait d'apparaître. Une fois qu'il avait complètement doublé la pointe, il a changé de cap et, en s'engageant dans le chenal, s'est dirigé vers eux. Deux personnes se trouvaient à bord : l'une ramait, l'autre était assise près du gouvernail et tenait un gros paquet qui remuait et se convulsait avec des soubresauts saccadés, comme s'il était vivant. Ces deux personnes avaient l'air d'être des soldats. Ils portaient des casques en fer sur leurs têtes, et des cottes de mailles légères. Leurs visages étaient barbus et implacables. Les enfants ont quitté la plage, se sont réfugiés dans le bois et ont observé ce qui allait se passer sans bouger le bout d'un doigt.



– Ça ira ! a crié le soldat qui était à l'arrière, au moment où le bateau arrivait presque en face d'eux.

– Caporal, si on attachait une pierre à ses pieds ? a suggéré l'autre, appuyé sur ses rames.

– Mais non ! a grondé le premier. Ce n'est pas nécessaire, et on n'a pas apporté de pierre. Il n'en aura pas besoin pour se noyer, du moment qu'on a bien attaché les cordes.

Là-dessus, il s'est mis debout et a soulevé le paquet. Peter a alors vu que ce paquet était

vraiment vivant : c'était, en réalité, un nain, qui avait les pieds et les mains liés, mais qui se débattait tant qu'il pouvait. Une seconde plus tard, Peter a entendu un petit claquement sec juste à côté de son oreille ; au même instant, le soldat a levé les bras en l'air, laissant ainsi le nain tomber au fond du bateau, puis est tombé à la renverse dans l'eau. Il a pataugé vers l'autre rive, et Peter a compris que la flèche de Susan n'avait touché que son casque. Il s'est retourné, a aperçu qu'elle était très pâle, mais qu'elle était déjà en train d'en ajuster une seconde sur sa corde. Mais cette flèche n'a pas servi. Parce que, dès qu'il a vu son compagnon tomber, l'autre soldat, avec un cri perçant, a sauté du bateau dans la direction opposée, a pataugé, lui aussi, tant bien que mal jusqu'à terre et a disparu dans les bois.

– Vite ! Avant qu'il ne dérive ! a crié Peter.

Susan et lui ont plongé tout habillés et, avant que l'eau n'ait atteint leurs épaules, ils avaient agrippé le bord du bateau. En quelques secondes, ils ont tiré la barque sur la rive et ont soulevé le nain pour l'en faire sortir ; puis Edmund s'est activement mis à trancher ses liens avec le couteau de poche. (L'épée de Peter aurait été plus tranchante, mais une épée n'est pas très pratique pour ce genre de travail, parce qu'on ne peut pas la tenir plus bas que la garde.) Quand enfin il a été libéré, le nain s'est redressé, a frotté ses bras et ses jambes et s'est exclamé :

– Eh bien, malgré ce qu'ils disent, vous ne donnez pas l'impression d'être des fantômes.

Comme la plupart des nains, il était très trapu et sa poitrine était très large. Il aurait mesuré environ quatre-vingt-dix centimètres, s'il s'était tenu debout ; une immense barbe et des moustaches au poil rude et rouge dissimulaient presque entièrement son visage, ne laissant apparaître qu'un nez en bec et des petits yeux noirs pétillants.

– Quoi qu'il en soit, a-t-il continué, fantômes ou non, vous m'avez sauvé la vie et je vous en suis extrêmement reconnaissant.

– Mais pourquoi devrions-nous être des fantômes ? s'est étonnée Lucy.

– Toute ma vie, a répondu le nain, j'ai entendu dire que les bois qui bordaient ce rivage contenaient autant de fantômes que d'arbres. C'est l'histoire qu'on raconte. C'est pour ça que, quand ils veulent se débarrasser de quelqu'un, ils le conduisent généralement ici, comme ils l'ont fait pour moi, et prétendent qu'ils vont l'abandonner aux fantômes. Mais je me suis toujours demandé si, en réalité, ils ne les noyaient pas, ou alors s'ils ne leur coupaient pas la gorge. Je n'ai jamais complètement cru aux fantômes. Par contre, ces deux

lâches, sur lesquels vous avez tiré une flèche, y croyaient dur comme fer. Ils étaient plus effrayés de me conduire à la mort que je ne l'étais moi-même d'y aller !

– Oh ! s'est exclamée Susan. C'est donc pour ça qu'ils se sont enfuis.

– Eh ! Que dites-vous ? a demandé le nain.

– Ils se sont sauvés, a dit Edmund. À terre.

– Vous comprenez, je n'ai pas tiré pour tuer, a expliqué Susan.

Elle n'aurait pas aimé que quelqu'un puisse penser qu'elle avait manqué son but à une si courte distance.

– Hum… a grommelé le nain. Ce n'est pas bien. Ça peut créer des difficultés pour plus tard. À moins que, dans leur propre intérêt, ils ne tiennent leur langue…

– Pourquoi étaient-ils sur le point de vous noyer ? a demandé Peter.

– Oh ! Je suis un criminel, un dangereux criminel ! a répondu le nain gaiement. Mais c'est une longue histoire et, en attendant que je vous la raconte, je me demandais si vous aviez l'intention de m'inviter à petit-déjeuner. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point la perspective d'être exécuté ouvre l'appétit !

– Nous n'avons que des pommes, a avoué tristement Lucy.

– C'est mieux que rien, mais ce n'est pas aussi bon que du poisson fraîchement pêché, a remarqué le nain. J'ai l'impression que c'est plutôt moi qui vais devoir vous inviter à petit-déjeuner. J'ai repéré un attirail de pêche au fond de la barque. Et, de toute façon, cette barque, nous devons l'emmener de l'autre côté de l'île, car je n'ai pas envie que, de terre, quelqu'un puisse l'apercevoir.

– J'aurais dû y penser moi-même, a murmuré Peter.

Les quatre enfants et le nain sont descendus au bord de l'eau, ils y ont poussé le bateau, non sans quelques difficultés puis, en se bousculant, ils se sont hissés à bord tous à la fois. Le nain a immédiatement pris le commandement. Les rames étaient, bien entendu, trop grandes pour qu'il s'en serve, et c'est donc Peter qui a ramé, mais c'est le nain qui les a dirigés vers le nord, en suivant le chenal, et ensuite vers l'est, en contournant la pointe de l'île. De là, les enfants ont pu apercevoir le cours de la rivière, et puis, au-delà, toutes les criques et tous les caps de la côte. Ils pensaient qu'ils pourraient reconnaître certaines parties, mais les bois, qui s'étaient considérablement développés depuis leur époque, modifiaient totalement l'aspect des lieux.

Quand ils sont arrivés en pleine mer, à l'est de l'île, le nain a lancé sa ligne. Ils ont fait une excellente pêche d'un magnifique poisson couleur arc-en-ciel qu'ils se rappelaient tous avoir dégusté autrefois, à Cair Paravel. Quand ils en ont eu attrapé suffisamment, ils ont pointé leur bateau vers une petite crique et ils l'ont amarré à un arbre. Le nain, qui était une personne très douée (à vrai dire, bien que l'on rencontre parfois des nains méchants, je n'ai jamais entendu parler d'un nain qui soit idiot), le nain, donc, a ouvert les poissons, les a nettoyés et a déclaré :

– Ce qu'il nous faut, maintenant, c'est du bois pour faire un feu !

– Nous en avons là-haut, au château, a dit Edmund.

Le nain a émis un petit sifflement.

– Barbiches et bois de lits ! s'est-il exclamé. Alors, il y a vraiment un château ?

– Ce n'est qu'une ruine, a précisé Lucy.

Le nain les a regardés fixement tous les quatre, avec une expression très étrange sur le visage.

– Et qui diable… a-t-il commencé, mais il s'est interrompu pour dire : Cela ne fait rien. D'abord notre petit déjeuner ! Mais, auparavant, une seule question : pouvez-vous mettre votre main sur votre cœur et m'assurer que je suis réellement vivant ? Êtes-vous certains que je n'ai pas été noyé ? Êtes-vous certains que nous ne sommes pas tous des fantômes ?

Une fois qu'ils l'ont tous rassuré, ils se sont attaqués au problème suivant : comment transporter les poissons. Ils n'avaient rien pour les ficeler, et presque pas de paniers. Ils ont finalement été obligés d'utiliser le chapeau d'Edmund (le sien, parce que personne d'autre n'en avait !). Il aurait protesté avec beaucoup plus d'énergie s'il n'avait pas eu aussi cruellement faim.

Au début, le nain ne semblait pas très à l'aise dans le château. Il ne cessait de regarder autour de lui, de renifler avec méfiance et de dire :

– Hum… Il a quand même l'air un peu hanté… Et ça sent les fantômes !

Mais il s'est ragaillardi quand le moment est venu d'allumer le feu et de montrer aux enfants comment rôtir des poissons frais sous la cendre. Manger du poisson brûlant sans fourchette, avec un seul canif pour cinq personnes, est une tâche dangereuse et salissante, et il y a eu beaucoup de doigts brûlés avant la fin du repas ! Mais comme il était déjà neuf heures du matin, et qu'ils étaient debout depuis cinq heures, aucun des enfants, contrairement à toute attente, ne s'est pas trop soucié de ces brûlures. Une fois que chacun a eu terminé son repas, avec une pomme ou deux, et une bonne gorgée d'eau du puits, le nain a sorti une pipe qui avait à peu près la taille de son bras, il l'a bourrée, l'a allumée, en a tiré un gros nuage d'une fumée odorante, et a déclaré :

– Allons-y !

– Vous nous raconterez votre histoire en premier, a suggéré Peter. Et puis nous vous raconterons la nôtre.

– Bien, a accepté le nain. Puisque vous m'avez sauvé la vie, c'est normal que vous

décidiez comme vous voulez. Mais je ne sais pas très bien par où commencer. Avant toute chose, je suis un messager du roi Caspian.

– Qui est-ce ? ont demandé quatre voix à la fois.

– Caspian le Dixième, roi de Narnia, et puisse-t-il régner très longtemps ! a répondu le nain. C'est-à-dire qu'il devrait être roi de Narnia, et que nous espérons qu'il le sera. Pour le moment, il est seulement notre roi à nous, les Anciens Narniens…

– Que voulez-vous dire par Anciens Narniens, s'il vous plaît ? a demandé Lucy.

– Eh bien, c'est nous, a dit le nain. Je suppose que nous sommes, en quelque sorte, des rebelles.

– Je comprends, a dit Peter, et Caspian est le principal Ancien Narnien.

– Si l'on veut ; c'est une façon de parler, a dit le nain, en se grattant la tête. Car, en réalité, Caspian est lui-même un Nouveau Narnien, un Telmarin, vous me suivez ?

– Non ! a dit Edmund.

– C'est plus compliqué que la guerre des Deux-Roses, a gémi Lucy.

– Oh ! là là ! s'est excusé le nain. Je raconte ça très mal. Écoutez : je crois que je dois tout reprendre du début, et vous expliquer comment Caspian a grandi à la cour de son oncle, et comment il en est venu à se ranger de notre côté. Mais ce sera une longue histoire.

– Tant mieux ! s'est écriée Lucy. Nous adorons les histoires !

Alors le nain s'est installé confortablement et a raconté son histoire. Je ne vais pas vous la rapporter mot à mot, avec toutes les questions et les interruptions des enfants, parce que ça prendrait trop de temps et que ce serait embrouillé et confus. Mais voici plutôt l'essentiel de l'histoire, telle que les enfants ont fini par la connaître.

Chapitre 4

Le nain raconte l'histoire du prince Caspian

Le prince Caspian vivait dans un grand château au cœur de Narnia, avec son oncle, Miraz, le roi de Narnia, et sa tante, la reine Prunaprismia, qui avait les cheveux roux. Son père et sa mère étaient morts, et la personne que Caspian aimait le plus au monde, c'était sa nourrice ; et, même s'il avait des jouets magnifiques (puisqu'il était un prince), des jouets qui pouvaient faire presque tout, sauf parler, ce qu'il préférait, c'était la dernière heure de la journée, quand les jouets avaient été rangés dans leurs armoires, et que sa nourrice lui racontait des histoires.

Il ne se souciait pas beaucoup de son oncle ni de sa tante, mais environ deux fois par semaine, son oncle l'envoyait chercher et, ensemble, ils se promenaient de long en large, pendant une demi-heure environ, sur la terrasse qui longe l'aile sud du château. Un jour, alors qu'ils marchaient comme ça, le roi lui a dit :

– Eh bien, mon garçon, nous devrons bientôt t'apprendre à monter à cheval et à manier l'épée. Tu sais que ta tante et moi, nous n'avons pas d'enfants, donc il est très probable qu'il faudra que tu sois roi quand j'aurai disparu. Ça te plaira ?

– Je ne sais pas, mon oncle, a répondu Caspian.

– Vous ne savez pas ! s'est exclamé Miraz. Eh bien, je me demande ce que l'on peut désirer de plus !

– Moi, je désire quelque chose… a-t-il dit.

– Que désirez-vous ? a demandé le roi.

– Je… je… je désirerais avoir vécu dans l'Ancien Temps, a dit Caspian. (Il n'était qu'un très petit garçon à ce moment-là.)

Jusqu'alors, le roi Miraz avait parlé de cette manière ennuyeuse, propre à certaines grandes personnes, et qui indique clairement qu'elles ne sont pas vraiment intéressées par ce qu'elles disent mais, à ce moment précis, il a regardé fixement Caspian.

– Eh ! Qu'est-ce que vous racontez ? a-t-il dit. De quel ancien temps parlez-vous ?

– Comment, vous ne savez pas, mon oncle ? s'est étonné Caspian. Le temps où tout était complètement différent. Quand les animaux savaient parler, et que d'aimables créatures vivaient dans les rivières et dans les arbres. On les appelait naïades et dryades. Et il y avait des nains. Et il y avait de charmants petits faunes dans tous les bois. Ils avaient des pieds comme ceux des chèvres. Et…

– Ce ne sont que des bêtises pour les bébés ! a interrompu sévèrement le roi. Juste bonnes

pour les bébés, vous m'entendez ? Vous êtes trop grand pour croire à ce genre de bêtises ! À votre âge, vous devriez rêver de batailles et d'aventures, pas à des contes de fées.

– Mais il y a eu des batailles et des aventures à cette époque, a protesté Caspian. Des aventures incroyables. Il y avait, il y a longtemps, la Sorcière Blanche, qui s'est proclamée reine de tout le pays. Et elle a fait en sorte que ce soit toujours l'hiver à Narnia. Et puis deux petits garçons et deux petites filles sont venus d'ailleurs, et ont tué la sorcière, et on les a couronnés rois et reines de Narnia. Ils s'appelaient Peter, Susan, Edmund et Lucy. Et ils ont régné ainsi il y a bien longtemps, et chacun était très heureux, et tout cela était arrivé grâce à Aslan…

– Qui est-ce ? a demandé Miraz.

Et si Caspian avait été un peu plus âgé, le ton de la voix de son oncle l'aurait averti qu'il était plus prudent de se taire. Mais il a continué à babiller :

– Oh ! Vous ne savez pas ? a-t-il dit. Aslan est le grand Lion, qui vient d'au-delà-des-mers.

– Qui vous a raconté toutes ces bêtises ? a demandé le roi, d'une voix de tonnerre.

Caspian a eu peur et n'a rien dit.

– Votre Altesse Royale, a dit le roi Miraz, en lâchant la main de Caspian, qu'il avait tenue jusqu'à ce moment, je veux que vous me répondiez. Regardez-moi en face. Qui vous a raconté ce tas de mensonges ?

– Ma… ma nourrice, a-t-il avoué en hésitant.

Et il a fondu en larmes.

– Arrêtez ce bruit, son oncle lui a ordonné en l'attrapant par les épaules et en le secouant. Arrêtez immédiatement. Et que je ne vous prenne plus jamais à parler de toutes ces histoires stupides, ni même à y penser. Ces rois et ces reines n'ont jamais existé. Comment aurait-il pu y avoir deux rois en même temps ? Et il n'existe personne comme Aslan. Et les lions n'existent pas. Et il n'y a jamais eu une époque où les animaux savaient parler. Vous m'entendez ?

– Oui, mon oncle, a répondu Caspian en sanglotant.

– Alors, n'en parlons plus, a conclu le roi.

Puis il a appelé l'un des hommes qui se tenaient à l'autre bout de la terrasse et a ordonné d'une voix froide :

– Ramenez Son Altesse Royale dans sa chambre et envoyez-moi la nourrice de Son Altesse Royale immédiatement.

Le lendemain, Caspian a compris quelle terrible erreur il avait commise, car sa nourrice avait été renvoyée, sans même être autorisée à lui dire au revoir, et il a été averti qu'il aurait désormais un précepteur.

Caspian a beaucoup souffert de l'absence de sa nourrice et a pleuré des torrents de larmes ; et, parce qu'il était si profondément malheureux, il a pensé aux histoires anciennes de Narnia beaucoup plus souvent qu'avant. Chaque nuit, il rêvait de nains et de dryades, et il essayait très fort de faire parler les chiens et les chats du château. Mais les chiens se contentaient de remuer la queue, et les chats, de ronronner.

Caspian était certain qu'il détesterait son nouveau tuteur mais, quand celui-ci est arrivé, environ une semaine plus tard, il s'est avéré qu'il était de ces personnes qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer. C'était l'homme le plus petit, et aussi le plus gros que Caspian ait jamais vu. Il avait une longue barbe, argentée et pointue, qui lui descendait jusqu'à la taille, et son visage, qui était brun et couvert de rides, paraissait très sage, très laid et très bienveillant. Sa voix était grave et ses yeux étaient extrêmement joyeux, si bien qu'avant de le connaître vraiment bien, c'était difficile de savoir quand il plaisantait et quand il était sérieux. Il s'appelait docteur Cornelius.

De tous ses cours avec le docteur Cornelius, celui que Caspian préférait était le cours d'histoire. Jusqu'à présent, à part les contes de sa nourrice, il avait tout ignoré de l'histoire de Narnia ; et il a été très surpris d'apprendre que la famille royale était nouvelle venue dans le pays.

– C'est l'ancêtre de Votre Altesse, Caspian Ier, qui le premier a conquis Narnia et en a fait son royaume, a expliqué le docteur Cornelius. C'est lui qui a introduit tout votre peuple dans ce pays. Vous n'êtes pas du tout des Narniens. Vous êtes tous des Telmarins, c'est-à-dire que vous venez du pays de Telmar, situé bien au-delà des montagnes de l'Ouest. C'est pourquoi on appelle Caspian Ier : Caspian le Conquérant.

– Pouvez-vous me dire, docteur, a demandé un jour Caspian, qui vivait à Narnia avant qu'on quitte Telmar pour venir tous ici ?

– Il n'y avait pas d'hommes, ou du moins très peu, qui vivaient à Narnia avant que les Telmarins s'en emparent, a répondu le docteur Cornelius.

– Mais alors, qui mes ancêtres ont vaincu ?

– Qui mes ancêtres ont-ils vaincu, Votre Altesse, a corrigé le docteur Cornelius. Je pense qu'il est grand temps de passer de l'histoire à la grammaire.

– Oh ! Je vous en prie, pas encore, a supplié Caspian. Je veux dire : il n'y a pas eu de bataille ? Pourquoi l'appelle-t-on Caspian le Conquérant s'il n'y avait personne ici pour lutter contre lui ?

– J'ai dit qu'il y avait très peu d'hommes à Narnia, a répondu le docteur et, à travers ses grosses lunettes, il a regardé le petit garçon d'un air très étrange.

Pendant quelques instants, Caspian est resté perplexe et puis, soudain, son cœur a bondi dans sa poitrine.

– Voulez-vous dire, a-t-il demandé, haletant, qu'il y avait d'autres choses ? Voulez-vous dire que c'était comme dans les contes ? Il y avait des... ?

– Chut ! a murmuré le docteur Cornelius, en approchant sa tête de celle de Caspian. Pas un mot de plus. Ne savez-vous pas que votre nourrice a été renvoyée parce qu'elle vous avait parlé de l'Ancien Narnia ? Le roi n'aime pas ça. S'il me surprenait en train de vous raconter des secrets, vous seriez fouetté, et j'aurais la tête coupée.

– Mais pourquoi ? a demandé Caspian.

– Il est vraiment temps qu'on commence la grammaire maintenant, a déclaré le docteur Cornelius à voix haute. Votre Altesse Royale pourrait-elle ouvrir, à la page 4, le livre de Pulverulentus Siccus intitulé : Le Jardin grammatical ou les Charmilles de la morphologie amusantes pour les jeunes esprits ?

Ensuite, il n'a été question que de noms et de verbes jusqu'à l'heure du déjeuner, mais je ne pense pas que Caspian ait appris grand-chose. Il était convaincu que le docteur Cornelius ne lui aurait pas autant parlé s'il n'avait pas eu l'intention de lui en dire plus, un jour ou l'autre.

Son espoir n'a pas été déçu. Quelques jours plus tard, son professeur lui a déclaré :

– Cette nuit, je vais vous donner une leçon d'astronomie. Au milieu de la nuit, deux planètes importantes, Tarva et Alambil, vont passer à moins d'un degré l'une de l'autre. Une telle conjonction ne s'est pas produite depuis deux cents ans, et Votre Altesse ne la reverra pas de toute sa vie. Il vaudra mieux que vous vous couchiez un peu plus tôt que d'habitude. Quand le moment de la rencontre approchera, je viendrai vous réveiller.

Cette leçon d'astronomie ne semblait avoir aucun rapport avec les histoires de l'Ancien Narnia, qui étaient ce que Caspian voulait absolument connaître, mais se lever au milieu de la nuit est toujours une expérience intéressante, et il était, au fond, assez content. Quand le soir est arrivé et qu'il est allé se coucher, il a d'abord cru qu'il ne pourrait jamais s'endormir ; et pourtant, il s'est vite endormi et il lui a semblé que quelques minutes seulement s'étaient passées lorsqu'il a senti que quelqu'un le secouait doucement.

Il s'est redressé dans son lit et a vu que sa chambre était toute éclairée par le clair de lune. Le docteur Cornelius, enveloppé dans un manteau à capuchon, une petite lampe à la main, se tenait à côté de son lit. Caspian s'est tout de suite rappelé ce qu'ils allaient faire. Il s'est levé et s'est habillé. Bien qu'on soit en été, la nuit était plus froide qu'il ne l'aurait imaginé, et il a été très content que le docteur l'enveloppe dans un manteau semblable au sien et lui donne une paire de chaussures montantes, souples et chaudes. Un moment plus tard, tous les deux cachés dans leurs manteaux de façon à être presque invisibles, le long des couloirs sombres, et leurs chaussures ne faisant pratiquement aucun bruit, le maître et l'élève ont quitté la chambre.

À la suite du docteur, Caspian a emprunté de nombreux couloirs, a grimpé plusieurs escaliers et, finalement, par une petite porte dans une tourelle, ils sont sortis au-dessus du toit. D'un côté, il y avait les créneaux, de l'autre, la pente à pic du toit ; à leurs pieds, entre ombre et lumière, les jardins du château ; au-dessus de leurs têtes, les étoiles et la lune. Puis ils ont rejoint une autre porte qui conduisait à l'intérieur de la grande cour centrale du château : avec une clé, le docteur Cornelius l'a ouverte et ils ont commencé à monter les marches de l'escalier sombre qui montait en colimaçon jusqu'au sommet. La curiosité de Caspian a commencé à être vraiment piquée : il n'avait jamais été autorisé à monter cet escalier auparavant.

Il était raide et interminable, mais quand ils sont arrivés sur le toit, et que Caspian a retrouvé son souffle, il s'est rendu compte que cet effort valait vraiment la peine. Au loin, sur sa droite, il pouvait voir, assez floues, les montagnes de l'Ouest. Sur sa gauche étincelait la Grande Rivière, et tout était si tranquille qu'il pouvait entendre le grondement de la chute d'eau, à Beaversdam, à plus d'un kilomètre de là. Ça n'a pas été difficile de repérer les deux étoiles qu'ils étaient venus voir. Elles étaient situées assez bas, dans la partie sud du ciel, presque aussi lumineuses que deux petites lunes, et très proches l'une de l'autre.

– Vont-elles entrer en collision ? a demandé Caspian d'une voix frissonnante.

– Non, cher prince, a répondu le docteur (et lui aussi chuchotait). Les grands seigneurs du ciel supérieur connaissent trop bien les pas de leur danse pour permettre un tel accident ! Examinez attentivement ces étoiles. Leur rencontre est un bon signe et annonce une bonne nouvelle pour le triste royaume de Narnia. Tarva, le Seigneur de la Victoire, salue Alambil, la Dame de la Paix. Elles atteignent en ce moment leur position la plus rapprochée.

– C'est dommage que cet arbre bouche la vue, a regretté Caspian. Nous aurions été mieux sur la tour ouest, même si elle n'est pas aussi haute.

Le docteur Cornelius n'a rien dit pendant deux minutes environ mais est resté immobile, les yeux fixés sur Tarva et Alambil. Puis il a respiré profondément et s'est tourné vers

Caspian.

– Voilà, a dit le docteur, vous avez vu ce qu'aucun homme vivant aujourd'hui n'a vu ni ne reverra. Et vous avez raison. Nous aurions été mieux sur la petite tour pour regarder ce spectacle. Mais je vous ai conduit ici pour une autre raison.

Caspian a regardé le docteur, mais son capuchon lui cachait presque entièrement le visage.

– L'avantage de cette tour, a expliqué le docteur Cornelius, c'est qu'on a six salles vides en dessous de nous, plus un très long escalier, et que la porte, au pied de l'escalier, est fermée à clé. Nous ne pouvons pas être entendus.

– Allez-vous me révéler ce que vous ne vouliez pas me dire l'autre jour ? a demandé Caspian.

– Oui, a dit le docteur. Mais, rappelez-vous bien ça : vous et moi ne devons jamais parler de ces choses ailleurs qu'ici, tout en haut de la grande tour.

– Je ne l'oublierai pas, c'est promis, a assuré Caspian. Mais, commencez, je vous en prie.

– Écoutez bien, a dit le docteur. Tout ce que vous avez entendu raconter au sujet de l'Ancien Narnia est vrai. Ce n'est pas la terre des hommes. C'est la région d'Aslan, la région des arbres animés et des naïades visibles, des faunes et des satyres, des nains et des géants, des dieux et des centaures, des bêtes qui parlent. C'est contre eux que le premier Caspian a lutté. C'est vous, les Telmarins, qui avez fait taire les animaux, les arbres et les fontaines, qui avez tué ou chassé les nains et les faunes, et qui, maintenant, essayez d'en étouffer jusqu'au souvenir. Le roi ne permet pas que l'on en parle.

– Oh ! J'aimerais tant que nous n'ayons pas fait cela ! a dit Caspian. Et je suis heureux que tout soit vrai, même si c'est terminé…

– Beaucoup de gens de votre race souhaitent la même chose que vous en secret, a révélé le docteur Cornelius.

– Mais, docteur, s'est étonné Caspian, pourquoi dites-vous ma race ? Après tout, je

suppose que vous êtes un Telmarin, vous aussi ?

– En suis-je un ? a-t-il demandé.

– De toute façon, vous êtes un homme, a dit Caspian.

– En suis-je un ? a répété le docteur, d'une voix plus profonde, et en rejetant brusquement en arrière son capuchon, afin que Caspian puisse voir nettement son visage dans le clair de lune.

D'un seul coup, il a compris la vérité et il s'est rendu compte qu'il aurait dû la comprendre beaucoup plus tôt. Le docteur Cornelius était si petit, si gras, et il avait une barbe si longue ! Deux pensées l'ont assailli au même moment. L'une était une pensée de terreur : « Ce n'est pas un vrai homme, ce n'est pas un homme du tout, c'est un nain, et il m'a conduit ici pour me tuer ! » L'autre pensée était de joie pure : « Il existe encore de vrais nains, et j'en ai vu un, enfin ! »

– Ainsi, vous avez fini par deviner, a dit le docteur Cornelius. Ou plutôt, presque deviner. Je ne suis pas un pur nain. J'ai aussi du sang humain. Beaucoup de nains ont réchappé des grandes batailles et ont continué à vivre, rasant leurs barbes, portant des chaussures à hauts talons et faisant semblant d'être des hommes. Ils se sont alliés à vos Telmarins. J'appartiens à cette catégorie. Je ne suis nain qu'à moitié, et si quelques-uns de mes parents, les vrais nains, sont encore vivants, quelque part dans le monde, il ne fait aucun doute qu'ils me mépriseront et diront que je suis un traître. Mais, jamais au cours de toutes ces années, nous n'avons oublié notre peuple, ni toutes les autres créatures heureuses de Narnia, ni les jours de liberté depuis si longtemps perdus.

– Je… je suis désolé, docteur, a balbutié Caspian. Ce n'était pas ma faute, vous savez…

– Je ne dis pas ces choses pour vous blâmer, cher prince, a-t-il répondu. Vous devez vous demander pourquoi je les dis. J'ai deux raisons. D'abord, parce que mon vieux cœur a porté ces souvenirs secrets pendant si longtemps qu'il est écrasé de douleur, et qu'il éclatera s'il ne vous les confie pas. Et ensuite, pour ceci : lorsque vous serez roi, vous pourrez nous aider, car je sais que vous aussi, bien que vous soyez un Telmarin, vous aimez les choses anciennes.

– Oui, je les aime ! Caspian a confirmé. Mais comment puis-je vous aider ?

– Vous pouvez être bon pour les pauvres survivants du peuple des nains, comme moi. Vous pouvez rassembler des magiciens très savants et essayer de réveiller les arbres. Vous pouvez faire des recherches dans tous les coins et endroits sauvages du pays, pour voir si, par hasard, quelques faunes, quelques bêtes qui parlent ou quelques nains y vivent encore, cachés.

– Vous pensez qu'il en existe encore ? a demandé Caspian, avec une curiosité passionnée.

– Je ne sais pas, je ne sais pas, a répondu le docteur, en poussant un profond soupir. Parfois, j'ai peur que ça ne soit pas possible. J'ai cherché des traces de leur existence durant toute ma vie. Quelquefois, la nuit, dans les bois, j'ai cru entrevoir des faunes et des satyres qui dansaient au loin mais, lorsque j'arrivais sur place, il n'y avait jamais rien. J'ai souvent désespéré, mais toujours quelque chose se produisait qui ravivait mon espoir ! Je ne sais pas. Mais au moins pouvez-vous essayer d'être un roi tel qu'il l'a été, dans le passé, le roi suprême Pierre, et non votre oncle.

– Elles sont donc vraies, les histoires que l'on raconte à propos des rois, des reines et de la Sorcière Blanche ? a demandé Caspian.

– Naturellement ! a répondu Cornelius. Leur règne a été l'Âge d'Or de Narnia, et le pays ne les a jamais oubliés.

– Est-ce qu'ils vivaient dans ce château, docteur ?

– Non, mon cher, a dit le vieil homme. Ce château date d'hier. C'est votre arrière-arrière-grand-père qui l'a fait construire. Quand les deux fils d'Adam et les deux filles d'Ève ont été sacrés rois et reines de Narnia par Aslan lui-même, ils vivaient dans le château de Cair Paravel. Aucun homme vivant n'a vu cet endroit béni, et peut-être même les ruines en ont-elles maintenant disparu. Mais nous pensons qu'il se trouvait loin d'ici, à l'embouchure de la Grande Rivière, au bord de la mer.

– Brrr ! Caspian a frissonné. Vous voulez dire dans les Bois Obscurs ? Là où vivent les… les… vous savez, les fantômes ?

– Votre Altesse répète ce qu'on lui a enseigné, a dit le docteur. Mais ce ne sont que des mensonges. Il n'y a pas de fantômes là-bas. C'est une histoire inventée par les Telmarins. Vos rois craignent la mer terriblement, parce qu'ils ne peuvent jamais complètement oublier que dans toutes les histoires Aslan vient d'au-delà-des-mers. Ils ne veulent pas s'en approcher, et ils interdisent que quiconque s'en approche. C'est pourquoi ils ont laissé d'immenses bois se développer, pour isoler leur peuple du bord de mer. Mais parce qu'ils ont eu affaire aux arbres, ils ont peur des bois. Et parce qu'ils ont peur des bois, ils s'imaginent qu'ils sont remplis de fantômes. Et les rois et les gens importants, qui détestent à la fois la mer et les bois, croient en partie à ces histoires, et participent en partie à les répandre. Ils se sentent plus en sécurité tant que personne à Narnia n'ose descendre vers le bord de mer, pour regarder la mer, en direction du royaume d'Aslan, du lever du soleil, et du bout est du monde.

Pendant quelques secondes, un profond silence s'est installé entre eux. Puis le docteur Cornelius a dit :

– Venez. Nous sommes restés assez longtemps ici. On doit maintenant descendre nous recoucher.

– Est-ce vraiment nécessaire ? a demandé Caspian. J'aimerais continuer à parler de ces secrets pendant des heures, et des heures, et des heures.

– Quelqu'un pourrait nous chercher, si nous le faisions, a répondu le docteur Cornelius.

Chapitre 5

L'aventure de Caspian dans les montagnes

Par la suite, Caspian et son précepteur ont eu beaucoup d'autres conversations secrètes au sommet de la grande tour et, pendant chacune d'elles, Caspian a appris de nouvelles vérités sur l'Ancien Narnia, si bien que presque toutes ses heures de loisir étaient remplies par des pensées et des rêves concernant les jours anciens, et par le grand désir qu'ils puissent renaître. Mais, naturellement, il n'avait pas de nombreuses heures de loisir, parce que maintenant son éducation devenait très sérieuse. Il a appris à se battre avec l'épée, à monter à cheval, à nager, à plonger, à tirer à l'arc, à jouer de la flûte à bec et du théorbe, à chasser à courre le cerf et à le servir quand il était forcé ; il a appris, de plus, la cosmographie, la rhétorique, l'héraldique, la versification, et, bien sûr, l'histoire, avec un peu de droit, de physique, d'alchimie et d'astronomie. De la magie, il n'a étudié que la théorie, car le docteur Cornelius a déclaré que la partie pratique n'était pas une matière qui convenait aux princes.

– Moi-même, a-t-il ajouté, je ne suis qu'un magicien très imparfait, qui ne peux accomplir que les expériences mineures.

De la navigation (« qui est un art noble et héroïque », a commenté le docteur), on ne lui a rien enseigné, parce que le roi Miraz condamnait et les navires et la mer.

Il a également appris beaucoup en se servant de ses yeux et de ses oreilles. Petit garçon, il s'était souvent demandé pourquoi il n'aimait pas sa tante, la reine Prunaprismia ; il s'est rendu compte alors que c'était parce qu'elle ne l'aimait pas elle-même. Il a aussi commencé à voir que Narnia était un pays malheureux. Les impôts étaient élevés, les lois sévères et Miraz, un homme cruel.

Quelques années plus tard, il y a eu une époque où la reine semblait souffrante, et on a fait énormément d'agitation et de tracas autour d'elle dans le château ; des docteurs venaient, et les courtisans chuchotaient. C'était au début de l'été. Une nuit, tandis que toute cette agitation se poursuivait, Caspian a été réveillé par le docteur Cornelius, alors qu'il ne s'y attendait pas du tout, et qu'il n'avait dormi que quelques heures.

– Allons-nous faire un peu d'astronomie, docteur ? a-t-il demandé.

– Chut ! a répondu le docteur. Faites-moi confiance, et agissez exactement comme je vous le dirai. Habillez-vous complètement, car un long voyage vous attend.

Caspian a été extrêmement surpris, mais il avait appris à faire confiance à son précepteur et il s'est mis immédiatement à faire ce qu'il lui avait commandé. Quand il a été habillé, le

docteur a dit :

– J'ai un sac pour vous. Nous devons aller dans la pièce voisine, et le remplir avec des provisions provenant du souper de Votre Altesse.

– Mes serviteurs seront là, a objecté Caspian.

– Ils dorment profondément et ne se réveilleront pas, a assuré le docteur. Je suis un magicien mineur, mais j'ai quand même le pouvoir d'endormir quelqu'un.

Ils sont passés dans l'antichambre ; là, les deux hommes de service étaient effectivement affalés sur leurs chaises et ils ronflaient bruyamment. Le docteur Cornelius a rapidement découpé les restes d'un poulet froid, ainsi que quelques tranches de venaison et il les a glissés, avec du pain, une pomme et une petite bouteille de bon vin, dans la sacoche qu'il a ensuite tendue à Caspian. Elle s'ajustait avec une sangle passée au-dessus de l'épaule, exactement comme une sacoche que vous utiliseriez pour emporter vos livres en classe.

– Vous avez votre épée ? a demandé le docteur.

– Oui, a dit Caspian.

– Alors, enveloppez-vous dans ce manteau, pour cacher l'épée et la sacoche. Parfait. Et maintenant, nous devons monter à la grande tour, pour parler.

Lorsqu'ils ont atteint le sommet de la tour (le ciel était couvert et la nuit, sombre, bien différente de celle pendant laquelle ils avaient observé la conjonction de Tarva et d'Alambil), le docteur Cornelius a déclaré :

– Cher prince, vous devez quitter ce château tout de suite, et partir à l'aventure dans le vaste monde. Votre vie est en danger ici.

– Pourquoi ? a demandé Caspian.

– Parce que vous êtes le vrai roi de Narnia : Caspian le Dixième, fils et héritier de Caspian le Neuvième. Longue vie à Votre Majesté !

Et soudain, à la grande surprise de Caspian, le petit homme a mis un genou à terre et lui a baisé la main.

– Qu'est-ce que tout cela signifie ? Je ne comprends pas… a-t-il murmuré.

– Je m'étonne, a dit le docteur, que vous ne m'ayez jamais demandé pourquoi, étant le fils du roi Caspian, vous n'étiez pas roi vous-même. Tout le monde, à l'exception de Votre Majesté, sait que Miraz est un usurpateur. Lorsqu'il a commencé à régner, il n'a pas osé prétendre au titre de roi ; il s'est fait appeler : seigneur protecteur. Mais ensuite votre royale mère est morte, la douce reine et la seule personne de la race des Telmarins qui ait jamais été bienveillante envers moi. Et puis, un par un, tous les nobles seigneurs qui avaient connu votre père sont morts ou ont disparu. Ça n'a pas été un hasard, non plus… C'est Miraz qui les a éliminés. Belizar et Uvilas ont été tués par des flèches, au cours d'une chasse ; accidentellement, a-t-on prétendu. Tous les membres de la noble maison des Passarides, il les a envoyés combattre les géants sur la frontière nord, et les y a laissés jusqu'à ce que, les uns après les autres, ils soient tous tombés. Arlian, Erimon, et une douzaine d'autres, il les a exécutés pour trahison, en s'appuyant sur une fausse accusation. Les deux frères de Beaversdam, il les a fait enfermer comme des fous. Pour finir, il a persuadé les sept nobles seigneurs qui, seuls parmi tous les Telmarins, n'avaient pas peur de la mer, de s'embarquer sur un bateau à voile et de partir à la recherche de nouvelles terres, au-delà de la mer Orientale ; et, comme il l'espérait, ils ne sont jamais revenus de leur expédition. Et quand il n'y a eu plus personne pour parler en votre faveur, ses courtisans, suivant ses propres instructions, l'ont supplié de devenir roi. Et, bien entendu, il l'est devenu.

– Vous voulez dire que, maintenant, c'est moi qu'il désire tuer ? a dit Caspian.

– C'est presque certain, a répondu le docteur Cornelius.

– Mais pourquoi maintenant ? a-t-il demandé. Je veux dire : pourquoi ne l'a-t-il pas fait il y a longtemps, si c'est ce qu'il voulait ? Quel mal lui ai-je fait ?

– Il a changé d'avis à votre sujet à cause d'un événement qui s'est produit il y a à peine deux heures. La reine a eu un fils.

– Je ne vois pas quel est le rapport, a dit Caspian.

– Vous ne voyez pas ! s'est exclamé le docteur. Toutes mes leçons d'histoire et de politique ne vous ont-elles pas mieux appris que ça ? Écoutez. Tant qu'il n'avait pas d'enfant, Miraz voulait bien que vous soyez roi après sa mort. Peut-être ne se souciait-il pas beaucoup de vous, mais il préférait quand même que ce soit vous qui ayez le trône, plutôt qu'un étranger. Maintenant qu'il a un fils à lui, il voudra que son propre fils soit le prochain roi. Vous le gênez. Il se débarrassera de vous.

– Est-il aussi mauvais que ça ? M'assassinerait-il réellement ?

– Il a assassiné votre père, a répondu le docteur Cornelius.

Caspian s'est senti tout bizarre et n'a rien dit.

– Je peux vous raconter l'histoire entière, a poursuivi le docteur. Mais pas maintenant. Nous n'avons pas le temps. Vous devez fuir immédiatement !

– Viendrez-vous avec moi ? a demandé Caspian.

– Je n'ose pas, a dit le docteur. Vous seriez en plus grand danger encore. Deux personnes se repèrent plus facilement qu'une seule. Cher prince, cher roi Caspian, vous devez être très courageux. Vous devez partir seul, et tout de suite. Essayez de franchir la frontière sud et d'aller à la cour du roi Naïn. Il sera bon pour vous.

– Est-ce que je vous reverrai ? a demandé Caspian, d'une voix tremblante.

– Je l'espère, cher roi, a dit le docteur. Partout dans le monde, est-ce que j'ai un autre ami que Votre Majesté ? Et je possède un petit pouvoir magique… Mais, pour le moment, la vitesse est essentielle. Voici deux cadeaux, avant que vous ne partiez. D'abord, une petite pochette qui contient de l'or. Hélas, c'est toute la richesse de ce château qui devrait, légalement, vous appartenir ! Puis quelque chose d'infiniment plus précieux.

Il a mis dans les mains de Caspian un objet, qu'il pouvait à peine voir, à cause de l'obscurité, mais qu'il a identifié par le toucher : c'était une trompe de chasse.

– Voici le plus grand et le plus sacré des trésors de Narnia, a déclaré le docteur Cornelius. J'ai enduré beaucoup de terreurs, et j'ai prononcé beaucoup de paroles magiques pour la retrouver, lorsque j'étais encore tout jeune… C'est la trompe magique de la reine Susan : elle l'a oubliée quand elle a disparu de Narnia, à la fin de l'Âge d'Or. On dit que quiconque souffle dans cette trompe recevra une aide mystérieuse – mais personne ne peut prévoir l'étendue de ce mystère. Peut-être aura-t-elle le pouvoir de faire revenir du passé la reine Lucy, le roi Edmund, la reine Susan et le roi suprême Peter et, dans ce cas, ils remettront tout en ordre. Peut-être fera-t-elle appel à Aslan lui-même. Prenez-la, roi Caspian : mais ne vous en servez qu'en tout dernier recours. Et maintenant, vite, vite, vite. La petite porte, en bas de la tour, celle qui conduit dans le jardin, est ouverte. Là, nous devrons nous séparer.

– Est-ce que je peux prendre mon cheval Destrier ?

– Il est déjà sellé, et vous attend au coin du verger.

Pendant la longue descente de cet escalier en colimaçon, Cornelius lui donnait, en chuchotant, encore beaucoup de directives et de conseils. Caspian avait le cœur serré, mais il a essayé de tout retenir. Puis il y a eu l'air frais du jardin, une poignée de main chaleureuse

au docteur, la course à travers la pelouse, le hennissement joyeux de Destrier, et c'est ainsi que le roi Caspian a quitté le château de ses ancêtres. Jetant un regard derrière lui, il a vu des feux d'artifice monter dans le ciel, pour célébrer la naissance du nouveau prince.

Toute la nuit il a galopé vers le sud. Aussi longtemps qu'il s'est trouvé en pays connu, il a choisi des chemins de traverse et des sentiers, où seul un cheval pouvait passer ; mais, par la suite, il ne s'est plus éloigné de la route principale. Son cheval était aussi excité que son maître par ce voyage insolite, et Caspian, bien que les larmes lui soient montées aux yeux au moment de dire au revoir au docteur Cornelius, se sentait plein de courage et, d'une certaine manière, heureux, à la pensée qu'il était le roi Caspian, lancé à l'aventure, avec son épée à son côté gauche, et la trompe de la reine Susan à son côté droit. Toutefois, lorsque le jour s'est levé, avec quelques gouttes de pluie et que, regardant autour de lui, il s'est vu entouré par des bois inconnus, des landes sauvages et des montagnes bleues, il a mesuré à quel point le monde était immense et singulier, et il a éprouvé avec un certain effroi le sentiment de sa petitesse.

Dès que le jour s'est complètement levé, il a quitté la route et a trouvé, au milieu d'un bois, une clairière d'herbes hautes où il pourrait se reposer. Il a enlevé la bride de son cheval pour qu'il puisse brouter, a mangé un peu de poulet froid, a bu du vin et n'a pas tardé à s'endormir. L'après-midi était très avancé lorsqu'il s'est réveillé. Il a mangé un morceau et a poursuivi son voyage, toujours en direction du sud, n'empruntant que des chemins non fréquentés. Il circulait à présent dans un pays de collines, avec des côtes et des descentes, mais beaucoup plus de côtes que de descentes. À chaque crête, il voyait les montagnes, devant lui, devenir plus imposantes et plus sombres. Quand le soir est tombé, il marchait sur leurs premiers contreforts. Le vent s'est levé. Bientôt il s'est mis à pleuvoir à torrents. Son cheval s'est agité : il y avait de l'orage dans l'air. Ils n'ont pas tardé à pénétrer dans une obscure forêt de pins qui paraissait interminable, et toutes les histoires que Caspian avait entendu raconter au sujet d'arbres hostiles à l'homme lui sont revenues en tête. Il s'est rappelé qu'après tout il était un Telmarin, un membre de la race qui a abattu les arbres partout où elle le pouvait, de la race qui était en guerre avec toutes les forces sauvages ; et il avait beau être différent des autres Telmarins, il ne pouvait pas s'attendre à ce que les arbres le sachent.

Et ils ne le savaient pas. Le vent s'est transformé en tempête, les arbres hurlaient et craquaient tout autour de lui. Puis il y a eu un énorme bruit. Un arbre est tombé en travers de la route, juste derrière lui.

– Du calme, mon cheval ! Du calme ! Caspian a dit en caressant l'encolure de son cheval.

Mais il tremblait lui-même et savait qu'il n'avait échappé à la mort que de quelques centimètres.

Un éclair a jailli et un immense coup de tonnerre a semblé déchirer le ciel en deux juste au-dessus de leurs têtes. Destrier s'est emballé pour de bon. Caspian était un excellent cavalier, mais il n'a pas eu la force de retenir son cheval. Il s'est maintenu en selle, mais il savait que sa vie était suspendue à un fil, durant la course folle qui a suivi. Les uns après les autres, des arbres surgissaient devant eux, dans le noir, et ils n'étaient évités que tout juste. Et soudain, presque trop brutalement pour lui faire mal (et pourtant il a quand même eu mal) quelque chose l'a frappé en plein front, et il a perdu connaissance.

Lorsqu'il est revenu à lui, il était étendu dans un endroit éclairé par la lueur d'un feu, ses membres étaient contusionnés, et il avait terriblement mal à la tête. Des voix chuchotaient pas loin de lui.

– Et maintenant, disait l'une, avant qu'il ne se réveille, nous devons décider ce que nous allons faire de lui.

– Le tuer, a dit une autre. Nous ne pouvons pas le laisser vivre. Il nous trahirait.

– Nous aurions dû le tuer tout de suite, ou bien l'abandonner, a dit une troisième voix. Nous ne pouvons pas le tuer maintenant. Pas après que nous l'avons transporté ici, que nous lui avons bandé la tête, et tout, et tout. Ce serait comme de tuer un invité.

– Messieurs, a dit Caspian d'une voix très faible, quoi que vous me fassiez, j'espère que vous serez bons pour mon pauvre cheval.

– Votre cheval s'est enfui bien avant que nous vous ayons trouvés, a répondu la première voix, une voix étrangement rauque et caverneuse, comme Caspian l'a remarqué alors.

– Maintenant, ne vous laissez pas embobiner par ses belles paroles, a dit la deuxième voix. Je répète…

– Cornes et crustacés ! s'est exclamée la troisième voix. Bien sûr que nous n'allons pas le tuer. Tu n'as pas honte, Nikabrik ? Que dis-tu, Chasseur-de-Truffes ? Que devons-nous faire ?

– Je vais lui donner à boire, a annoncé la première voix, probablement celle de Chasseur-de-Truffes.

Une forme sombre s'est approchée du lit. Caspian a senti un bras se glisser doucement sous ses épaules – mais était-ce vraiment un bras ? La forme ne semblait pas tout à fait exacte. La silhouette qui était penchée vers lui avait l'air un peu bizarre, elle aussi. Caspian a eu l'impression qu'elle était très poilue, avec un nez vraiment long, et de curieuses taches blanches de chaque côté de ce nez. « Ce doit être une sorte de masque, a-t-il pensé. Ou peut-être j'ai la fièvre, et alors je délire. »

Une tasse avec une boisson chaude et sucrée a été approchée de ses lèvres et il s'est mis à boire. À ce moment-là, l'un des autres personnages a tisonné le feu. Une flamme a jailli et Caspian a failli pousser un cri de surprise lorsque la lumière soudaine a éclairé le visage qui examinait le sien. Ce n'était pas celui d'un homme, mais celui d'un blaireau, même s'il était plus grand, plus gentil et plus intelligent que tous les visages de blaireaux que Caspian avait pu voir auparavant. Et ce blaireau avait parlé, ça ne faisait aucun doute ! Il a aussi vu qu'il était étendu sur un lit de bruyère, dans une caverne. Près du feu, deux petits hommes barbus étaient assis, tellement plus grossiers, plus poilus, plus courtauds et plus trapus que le docteur Cornelius qu'il a su aussitôt que c'étaient de vrais nains, d'anciens nains, sans une seule goutte de sang humain dans leurs veines. Et Caspian a compris qu'il avait enfin découvert les Anciens Narniens. Puis sa tête s'est remise à tourner.

Les jours suivants, il a appris à les connaître par leurs noms. Le blaireau s'appelait Chasseur-de-Truffes ; il était le plus âgé et le plus gentil des trois. Le nain aigri et grincheux, qui avait voulu tuer Caspian, était un nain noir (c'est-à-dire que ses cheveux et sa barbe étaient noirs, épais et drus comme des crins de cheval). Il s'appelait Nikabrik. L'autre nain était un nain rouge, avec des cheveux qui ressemblaient aux poils d'un renard, et il s'appelait Trompillon.

– Et maintenant, a déclaré Nikabrik le premier soir où Caspian a été assez fort pour s'asseoir et parler, nous avons toujours à décider ce que nous allons faire de cet humain. Vous pensez tous les deux lui avoir accordé une grande faveur en ne me permettant pas de le tuer. Mais le résultat, j'ai peur, c'est que nous serons obligés de le garder prisonnier à vie. Je ne le laisserai certainement pas partir vivant, pour qu'il retourne chez les siens et qu'il nous trahisse tous !

– Racines et rigodons ! Nikabrik ! s'est écrié Trompillon. Pourquoi as-tu besoin de parler

avec une telle aigreur ? Ce n'est pas la faute de cette créature, si elle s'est cogné la tête contre un arbre, juste à l'extérieur de notre trou. Et je ne trouve pas qu'elle ait une figure de traître.

– Dites donc, a interrompu Caspian, vous ne savez même pas si j'ai envie de retourner chez moi ! Je n'en ai pas du tout envie ! Je veux rester avec vous, si vous me le permettez. Toute ma vie, j'ai cherché à rencontrer des gens comme vous.

– Voilà la meilleure ! a grommelé Nikabrik. Vous êtes un Telmarin, et un humain, n'est-ce pas ? Alors il est évident que vous devez avoir envie de retourner chez ceux de votre espèce.

– Eh bien, même si je le désirais, je ne le pourrais pas, a expliqué Caspian. Je fuyais pour sauver ma vie, lorsque j'ai eu mon accident. Le roi veut me tuer. Si vous m'aviez tué, vous auriez fait exactement ce qu'il fallait pour lui complaire.

– Bien, bien, a dit Chasseur-de-Truffes. Vous m'en direz tant !

– Eh ! s'est exclamé Trompillon. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qu'est-ce que vous avez fait, humain, pour mériter, à votre âge, la colère de Miraz ?

– C'est mon oncle, a commencé Caspian.

Mais Nikabrik a sauté sur ses pieds, la main à son poignard.

– Je vous l'avais bien dit ! a hurlé. Non seulement c'est un Telmarin, mais il est un proche parent et l'héritier de notre pire ennemi ! Êtes-vous encore assez fous pour laisser cette créature vivante ?

Il aurait poignardé Caspian sur-le-champ, si le blaireau et Trompillon ne s'étaient interposés, l'obligeant à se rasseoir et le maintenant de force sur son siège.

– Maintenant, et une fois pour toutes, Nikabrik, vas-tu te tenir tranquille, a grondé Trompillon, ou serons-nous contraints, Chasseur-de-Truffes et moi-même, de nous asseoir sur ta tête ?

À contrecœur, Nikabrik a promis de bien se conduire, et les deux autres ont prié Caspian de raconter toute son histoire. Lorsqu'il a terminé, il y a eu un moment de silence.

– C'est la chose la plus bizarre que j'aie jamais entendue ! a déclaré Trompillon.

– Je n'aime pas cela, a grogné Nikabrik. Je ne savais pas que l'on racontait encore des histoires à notre sujet chez les humains. Le moins ils en savent sur nous, le mieux c'est ! Et cette vieille nourrice ! Elle aurait mieux fait de tenir sa langue ! Et tout est embrouillé, avec ce tuteur ! Un nain renégat ! Je les hais ! Je les hais encore plus que les humains ! Retenez bien mes paroles : aucun bien ne sortira de cette histoire.

– Ne parle pas des choses que tu ne comprends pas, Nikabrik ! a répliqué Chasseur-de-Truffes. Vous, les nains, êtes aussi changeants et pas fiables que les humains eux-mêmes. Je suis une bête, moi, et en plus, un blaireau. Nous ne changeons pas. Nous tenons bon. Je déclare qu'un grand bien sortira de cette histoire. C'est le vrai roi de Narnia qui se trouve parmi nous, un vrai roi revenant au vrai Narnia ! Et, même si les nains l'ont oublié, nous, les bêtes, nous nous souvenons que Narnia n'a jamais connu ni justice ni bonheur tant qu'un fils d'Adam n'était pas roi.

– Nom d'un petit bonhomme, Chasseur-de-Truffes ! s'est exclamé Trompillon. Tu ne veux tout de même pas dire que tu as envie de donner notre pays aux humains ?

– Je n'ai rien dit de pareil, a répondu le blaireau. Ce n'est pas le pays des hommes (qui pourrait le savoir mieux que moi ?), mais c'est un pays dont le roi doit être un homme. Nous, les blaireaux, avons la mémoire assez longue pour savoir cela. Et puis, franchement, le roi suprême Peter n'était-il pas un homme ?

– Crois-tu à toutes ces vieilles histoires ? a demandé Trompillon.

– Je vous le répète, nous ne changeons pas, nous les bêtes, a répondu Chasseur-de-Truffes. Nous n'oublions rien. Je crois au roi suprême Peter, et aux autres, qui ont régné à Cair Paravel ; j'y crois aussi fermement qu'à Aslan lui-même.

– Aussi fermement que ça, sans doute, a dit Trompillon. Mais qui croit à Aslan de nos jours ?

– Moi, a dit Caspian. Et si je n'avais pas cru en lui auparavant, j'y croirais maintenant. Là-bas, chez les humains, les gens qui riaient d'Aslan auraient ri des histoires de nains et de bêtes qui parlent. Quelquefois, je me demandais s'il existait vraiment un être comme Aslan ; mais quelquefois aussi je me demandais s'il existait vraiment des gens comme vous. Et vous voilà !

– C'est juste, a dit Chasseur-de-Truffes. Vous avez raison, roi Caspian. Et tant que vous serez fidèle à l'Ancien Narnia, vous serez mon roi, quoi qu'en disent les autres. Longue vie à Votre Majesté !

– Tu me rends malade, blaireau, a grommelé Nikabrik. Le roi suprême Peter et les autres étaient peut-être des hommes, mais ils appartenaient à une autre race d'hommes. Celui-ci est l'un de ces maudits Telmarins. Il a chassé à courre des bêtes, pour se divertir. N'est-ce pas ? a-t-il ajouté, s'en prenant soudainement à Caspian.

– Pour être honnête, oui, je l'ai fait, a-t-il avoué. Mais ce n'étaient pas des bêtes qui parlaient.

– N'est-ce pas la même chose ? a dit Nikabrik.

– Non, non, non, a dit Chasseur-de-Truffes. Tu sais que ce n'est pas la même chose. Tu sais très bien que les bêtes à Narnia, de nos jours, sont différentes : elles sont devenues les pauvres créatures muettes et sans intelligence que l'on trouve à Calormen ou à Telmar. Elles sont plus petites aussi. Elles diffèrent beaucoup plus de nous que les demi-nains de vous.

Il y a eu encore de longues discussions, mais elles se sont terminées par un accord : Caspian devait rester ; et même une promesse : dès qu'il serait capable de sortir, on l'emmènerait voir ce que Trompillon appelait « les autres » car, apparemment, dans ces régions sauvages, toutes sortes de créatures de l'Ancien Temps de Narnia continuaient à vivre en se cachant…

Chapitre 6

Ceux qui vivaient en se cachant

Alors a commencé l'époque la plus heureuse que Caspian ait jamais connue. Par un beau matin d'été, alors que l'herbe était encore humide de rosée, il s'est mis en route avec le blaireau et les deux nains, est monté, à travers la forêt, jusqu'à un col assez élevé qui passait entre les montagnes et est redescendu, du côté sud, le long de leurs pentes ensoleillées, d'où l'on voyait les plaines verdoyantes et vallonnées d'Archenland.

– Nous irons d'abord chez les trois ours Ventripotent, a annoncé Trompillon.

Ils se sont dirigés, dans une clairière, vers un vieux chêne creux couvert de mousse ; Chasseur-de-Truffes a frappé trois fois avec sa patte sur le tronc, mais n'a pas obtenu de réponse. Il a frappé de nouveau et, de l'intérieur, une espèce de voix cotonneuse a grommelé :

– Allez-vous-en ! Ce n'est pas encore le moment de se lever !

Mais, lorsqu'il a frappé pour la troisième fois, il y a eu, de l'intérieur, un bruit semblable à celui d'un petit tremblement de terre, puis une sorte de porte s'est ouverte et voilà que sont sortis trois ours bruns, très ventripotents, en effet, qui plissaient leurs petits yeux.

Quand on leur a expliqué toute l'histoire (ce qui a pris longtemps, car ils étaient tellement endormis !), ils ont déclaré, exactement comme l'avait fait Chasseur-de-Truffes, qu'un fils d'Adam devait être roi de Narnia ; ils ont embrassé tous Caspian – des baisers très humides, accompagnés de gros reniflements – et ils lui ont offert du miel. Caspian n'avait pas très envie de manger du miel sans pain, à cette heure de la matinée, mais il a pensé que c'était poli d'accepter. Cela lui a pris longtemps, par la suite, de nettoyer ses mains poisseuses.

Ils ont continué leur route jusqu'à ce qu'ils arrivent parmi des bouquets de hêtres élancés ; là, Chasseur-de-Truffes s'est mis à appeler :

– Saute-Brindilles ! Saute-Brindilles ! Saute-Brindilles !

Et presque aussitôt, bondissant de branche en branche, est apparu au-dessus de leurs têtes le plus magnifique écureuil rouge que Caspian ait jamais vu. Il était beaucoup plus grand que les écureuils ordinaires qu'il avait aperçus parfois dans les jardins du château ; en fait, il avait presque la taille d'un chien terrier, et il suffisait de regarder son visage pour comprendre qu'il savait parler. Et justement, la difficulté était de l'arrêter de parler car, comme tous les écureuils, c'était un incorrigible bavard. Il a souhaité immédiatement la bienvenue à Caspian et lui a demandé s'il voulait une noix ; et Caspian lui a répondu :

– Oui, merci.

Tandis que Saute-Brindilles s'éloignait en bondissant pour aller la chercher, Chasseur-de-Truffes a chuchoté à l'oreille de Caspian :

– Ne regardez pas. Regardez de l'autre côté. C'est considéré comme très mal élevé, chez les écureuils, d'observer quelqu'un qui se rend à sa réserve, ou bien d'avoir l'air de souhaiter connaître son emplacement.

Saute-Brindilles est revenu avec sa noix et Caspian l'a mangée ; après quoi Saute-Brindilles a demandé s'il pouvait porter des messages à leurs autres amis.

– Parce que je suis capable de me déplacer presque partout sans poser le pied par terre, a-t-il dit.

Chasseur-de-Truffes et les nains ont estimé que c'était une excellente idée et ont confié à Saute-Brindilles des messages pour toutes sortes de gens aux noms étranges : ils les invitaient tous à un festin et à un conseil, à minuit, sur la pelouse de la Farandole, trois nuits plus tard. « Tu feras bien de le dire également aux Ventripotent, a ajouté Trompillon. Nous avons oublié de leur en parler. »

La visite suivante a été pour les sept frères du bois de la Peur. Sous la direction de Trompillon, Caspian et ses compagnons ont rebroussé chemin jusqu'au col, entre les montagnes, et de là-haut sont descendus le versant nord, en se dirigeant vers l'est ; ils ont ainsi atteint un endroit très impressionnant, entouré de rochers et de sapins. Ils marchaient silencieusement ; tout à coup, Caspian a senti le sol trembler sous ses pieds, comme si quelqu'un, en dessous, donnait des coups de marteau. Trompillon s'est approché d'une pierre plate qui avait à peu près la taille du couvercle d'un tonneau d'eau et l'a piétinée. Au bout d'un long moment, cette pierre a été déplacée sur le côté par quelqu'un, ou par quelque chose, qui se trouvait sous elle, et un trou rond et sombre est apparu, qui laissait échapper des volutes de vapeur chaude ; au milieu du trou, il y avait la tête d'un nain qui ressemblait énormément à Trompillon. Une longue conversation a alors commencé ; le nain paraissait plus soupçonneux que ne l'avaient été l'écureuil ou les ours Ventripotent mais, à la fin, tout le monde a été invité à descendre. Et c'est ainsi que Caspian s'est retrouvé dans un escalier sombre qui s'enfonçait vers le centre de la terre. Lorsqu'il est arrivé en bas, il a aperçu la lumière d'un feu ; c'était en fait la lueur d'un fourneau. Et l'endroit tout entier était une forge. Une rivière souterraine passait sur l'un des côtés. Deux nains actionnaient les soufflets, un autre tenait un morceau de métal rougi sur l'enclume avec une paire de pinces, un quatrième le martelait ; deux autres nains, essuyant leurs petites mains calleuses sur un chiffon gras, se sont avancés pour accueillir les visiteurs. Cela a pris un certain temps de les convaincre que Caspian était un ami, et non pas un ennemi mais, une fois qu'ils l'ont compris, ils ont tous crié :

– Longue vie au roi !

Et leurs cadeaux ont été magnifiques : des cottes de mailles, des casques et des épées pour Caspian, Trompillon et Nikabrik. Le blaireau aurait pu avoir les mêmes cadeaux, s'il l'avait

voulu, mais il a expliqué qu'il était une bête, et que si ses griffes et ses dents ne suffisaient pas à le protéger efficacement, ça ne servait plus à rien d'exister. La fabrication de ces armes était beaucoup plus belle que tout ce que Caspian avait vu dans sa vie, et c'est avec joie qu'il a accepté l'épée forgée par les nains : il l'a mise à sa ceinture à la place de la sienne qui, par comparaison, semblait aussi informe qu'un bâton, aussi fragile et inefficace qu'un jouet. Les sept frères (qui étaient tous des nains rouges) ont promis de venir à la fête, sur la pelouse de la Farandole.

Un peu plus loin, dans un ravin aride et rocailleux, Caspian et ses compagnons sont arrivés à la caverne des cinq nains noirs. Ils ont examiné Caspian avec méfiance, mais, à la fin, le plus âgé d'entre eux a déclaré :

– S'il est contre Miraz, nous en ferons notre roi.

Et le plus âgé après lui a proposé :

–Voulez-vous que nous montions pour vous jusqu'aux rochers à pic ? Il y a là-haut un ogre ou deux, et une vieille sorcière, à qui nous pourrions vous présenter.

– Certainement pas, a refusé Caspian.

– Je ne pense pas, en effet, que ce soit une bonne idée, a dit Chasseur-de-Truffes. Nous ne souhaitons pas avoir de notre côté des gens de cette espèce…

Nikabrik ne partageait pas cette opinion, mais Trompillon et le blaireau ont fait taire son objection. Caspian avait ressenti un choc en comprenant que les horribles créatures, sorties des histoires du passé, avaient encore, comme les créatures bonnes, quelques descendants à Narnia.

– Nous n'aurions pas Aslan pour ami si nous ramenions cette canaille, a dit Chasseur-de-Truffes, tandis qu'ils s'éloignaient de la caverne des nains noirs.

– Oh ! Aslan ! s'est exclamé Trompillon, d'un ton gai mais légèrement méprisant. Ce qui compte beaucoup plus, c'est que vous ne m'auriez pas, moi, pour ami !

– Croyez-vous à Aslan ? a demandé Caspian à Nikabrik.

– Je crois à n'importe qui, ou n'importe quoi, mettra en pièces ces maudits barbares de Telmarins, ou les chassera de Narnia, a-t-il répondu. N'importe qui ou n'importe quoi, Aslan ou la Sorcière Blanche, vous comprenez ?

– Silence, silence, a dit Chasseur-de-Truffes. Tu ne sais pas ce que tu dis. Elle était pire que Miraz et toute sa race.

– Pas pour les nains, a rétorqué Nikabrik.

La visite suivante a été plus souriante. Comme ils arrivaient en bas de la pente, ils ont vu que les montagnes débouchaient sur une longue vallée, ou gorge boisée, au fond de laquelle coulait une rivière rapide. Les pentes dégagées, au bord de la rivière, n'étaient qu'une masse de digitales pourprées et de roses sauvages, et l'air était bourdonnant d'abeilles. Là, Chasseur-de-Truffes a lancé un nouvel appel :

– Ouragan ! Ouragan !

Au bout d'un moment, Caspian a entendu un bruit de sabots. Ce bruit s'est amplifié jusqu'à ce que toute la vallée tremble ; et, finalement, en brisant et piétinant les fourrés au passage, les plus nobles créatures que Caspian ait jamais vues sont apparues : le grand centaure Ouragan accompagné de ses trois fils. Ses flancs lustrés étaient de couleur châtaigne et la barbe qui couvrait sa large poitrine était rouge cuivré. C'était un prophète, un contemplateur d'étoiles, et il savait pourquoi lui et ses fils étaient venus.

– Longue vie au roi ! a-t-il crié. Mes fils et moi-même sommes prêts pour la guerre. Quand devons-nous commencer la bataille ?

Jusqu'à ce moment, ni Caspian ni les autres n'avaient vraiment pensé à une guerre. Ils avaient vaguement eu l'idée de peut-être faire de temps en temps un raid contre une ferme d'humains, ou bien d'attaquer un groupe de chasseurs, s'ils s'aventuraient trop loin dans ces régions désertiques du Sud. Mais, en fait, ils avaient seulement imaginé de vivre pour eux-mêmes, dans les bois et dans les cavernes, et ils voulaient essayer de recréer l'Ancien Narnia dans la clandestinité. Dès qu'Ouragan a parlé, chacun s'est senti beaucoup plus sérieux.

– Vous voulez dire une vraie guerre, pour chasser Miraz de Narnia ? a demandé Caspian.

– Quoi d'autre ? a dit le centaure. Dans quel autre but Votre Majesté marche-t-elle, avec sa cotte de mailles et son épée ?

– Est-ce possible, Ouragan ? a demandé le blaireau.

– Le moment est venu, a-t-il affirmé. J'observe le ciel, blaireau, car il m'appartient de l'observer, comme il t'appartient de te souvenir. Tarva et Alambil se sont rencontrés dans les grandes salles célestes et, sur terre, un fils d'Adam a de nouveau surgi, pour gouverner et nommer les créatures. L'heure a sonné. Notre conseil, à la pelouse de la Farandole, doit être un conseil de guerre.

Il a parlé d'une voix telle que ni Caspian ni les autres n'ont hésité un seul moment ; il leur semblait désormais parfaitement possible de gagner la guerre, et absolument impératif de la faire.

Comme il était déjà plus de midi, ils se sont reposés en compagnie des centaures, et ont mangé la nourriture que ceux-ci leur ont offerte : galettes d'avoine, pommes, herbes, vin et fromage.

L'endroit où ils devaient aller ensuite était pas loin, mais ils ont été obligés de faire un grand détour pour éviter une zone où vivaient des gens. Et l'après-midi était déjà bien avancé quand ils se sont retrouvés au milieu de champs bien entretenus et protégés par des haies. Chasseur-de-Truffes a lancé un appel à l'entrée d'un petit trou, creusé dans un talus tout vert, et là, qu'est-ce qui a surgi ? La chose à laquelle Caspian s'attendait le moins : une souris parlante ! Elle était, bien sûr, plus grande qu'une souris normale – elle mesurait soixante centimètres quand elle se tenait sur ses pattes arrière – et elle avait des oreilles presque aussi longues (même si plus larges) que celles d'un lapin. Son nom, c'était Ripitchip ; c'était une souris joyeuse et bagarreuse qui portait une petite rapière sur le côté, et tordait ses longues moustaches aussi fièrement qu'un vieux capitaine.

— Nous sommes douze, Sire, a-t-il dit, en faisant un salut énergique et plein de grâce. Et je mets complètement toutes les ressources de mon peuple à la disposition de Votre Majesté.

Caspian a fait un gros effort pour ne pas rire (il y est parvenu), mais il n'a pas pu s'empêcher de penser qu'on pourrait très facilement mettre Ripitchip, et tout son peuple, dans un panier à linge, et les ramener à la maison sur son dos !

Ce serait trop long de citer toutes les créatures que Caspian a rencontrées ce jour-là : Pelle-de-la-Motte, la taupe ; les trois frères de la Dent-Dure (qui étaient des blaireaux, comme Chasseur-de-Truffes) ; Camillo, le lièvre, et Paillasson, le hérisson.

Ils se sont arrêtés enfin pour se reposer près d'un puits, au bord d'une grande étendue d'herbe, plate et ronde, bordée par de grands ormes qui projetaient maintenant sur elle, comme des rayures, leurs ombres immenses, car le soleil était en train de se coucher, les pâquerettes refermaient leurs pétales et les corneilles rentraient chez elles pour dormir. Là, ils ont mangé pour le dîner la nourriture qu'ils avaient emportée avec eux, et Trompillon a allumé sa pipe. (Nikabrik ne fumait pas.)

— Ah ! a soupiré le blaireau, si seulement on pouvait réveiller les esprits de ces arbres et de ce puits, on aurait fait une bonne journée de travail !

— On peut le faire ? a demandé Caspian.

— Non, a répondu Chasseur-de-Truffes. On n'a pas de pouvoir sur eux. Depuis que les humains sont entrés dans le pays, en coupant les arbres et en polluant les cours d'eau, les dryades et les naïades sont tombées dans un profond sommeil. Qui sait si elles pourront s'animer un jour ? C'est une grosse perte pour notre camp. Car les Telmarins ont super peur des bois : si jamais les arbres se fâchaient, nos ennemis deviendraient complètement paniqués et s'enfuiraient de Narnia, aussi vite qu'ils pourraient courir !

— Quelle imagination vous avez, vous les animaux ! s'est exclamé Trompillon, qui ne croyait pas à ces histoires. Mais pourquoi se limiter aux arbres et aux eaux ? Ce ne serait pas encore plus pratique si les pierres commençaient à se jeter toutes seules contre le vieux Miraz ?

Le blaireau s'est contenté de grogner et, ensuite, il y a eu un tel silence que Caspian s'est presque endormi ; c'est alors qu'il a cru entendre derrière lui, venues des profondeurs des bois, de faibles notes de musique. Il a pensé que ce n'était qu'un rêve et s'est retourné ; mais dès que son oreille a touché le sol, il a senti, ou a entendu (il était difficile de préciser la sensation) un léger battement, ou plutôt un tambourinement. Il a relevé la tête. Le bruit s'est affaibli immédiatement, mais la musique s'est fait entendre de nouveau, et plus clairement cette fois. On aurait dit des flûtes. Il a vu que Trompillon s'était redressé et regardait dans la direction du bois. La lune brillait ; Caspian avait dormi plus longtemps qu'il ne le pensait. La musique ne cessait de se rapprocher, c'était une mélodie sauvage, et pourtant pleine de rêve, qu'accompagnait le piétinement de multiples pieds légers ; et soudain, qui sortaient du bois dans le clair de lune, ont surgi ces silhouettes auxquelles Caspian avait pensé toute sa vie. Elles n'étaient pas beaucoup plus grandes que les nains, mais bien plus minces, et beaucoup plus gracieuses. Leurs têtes bouclées étaient ornées de petites cornes, la partie supérieure de leur corps, nue, brillait dans la lumière pâle, mais leurs jambes et leurs pieds étaient comme ceux des chèvres.

– Des faunes ! a crié Caspian, en se levant d'un bond et, en un instant, ils se sont tous retrouvés autour de lui.

Il a fallu peu de temps pour leur expliquer toute la situation et ils ont accepté immédiatement Caspian. Avant même de savoir ce qu'il faisait, Caspian s'est retrouvé mêlé à leur danse. Trompillon, avec des mouvements plus lourds et plus saccadés, en a fait autant ; et Chasseur-de-Truffes lui-même a sauté lourdement d'une patte sur l'autre du mieux qu'il a pu. Seul Nikabrik est resté à sa place et a regardé le spectacle en silence. Les faunes dansaient tout autour de Caspian au son de leurs flûtes de roseau. Leurs étranges visages, qui paraissaient à la fois mélancoliques et joyeux, examinaient attentivement le sien ; et il y avait des douzaines de faunes, Mentius, Obentinus et Dumnus, Voluns, Voltinus, Girbius, Nimienus, Nausus et Oscuns… Saute-Brindilles les avait tous envoyés.

Lorsqu'il s'est éveillé, le lendemain matin, Caspian a eu du mal à croire que tout ceci n'avait pas été un rêve ; mais l'herbe était couverte de petites traces fourchues laissées par les sabots…

Chapitre 7

L'Ancien Narnia en danger

L'endroit où ils avaient rencontré les faunes était, vous l'avez deviné, la pelouse de la Farandole. Caspian et ses amis y sont restés jusqu'à la nuit du grand conseil. Dormir à la belle étoile, n'avoir pour boisson que l'eau d'un puits et vivre principalement de noix et de fruits sauvages a été une expérience étonnante pour Caspian, habitué à un lit aux draps de soie, dans une chambre de château ornée de tapisseries, avec des repas servis sur des plats d'or et d'argent dans son antichambre, et des serviteurs prêts à accourir au moindre appel. Mais jamais il ne s'était autant amusé. Jamais sommeil n'avait été plus rafraîchissant, jamais nourriture n'avait eu meilleur goût ; Caspian commençait à s'endurcir et son visage avait déjà un aspect plus royal.

Quand la grande nuit est arrivée – la lune brillait presque à son plein – et que tous ses étranges sujets se sont glissés furtivement dans la prairie, un par un, ou par deux ou trois, ou par six ou sept, Caspian a senti son cœur se gonfler de joie en voyant leur nombre et en entendant leurs salutations. Tous ceux qu'il avait rencontrés étaient là : les ours Ventripotent, les nains rouges et les nains noirs, les taupes et les blaireaux, les lièvres et les hérissons et d'autres, qu'il n'avait pas encore vus : cinq satyres, aussi rouges que des renards, tout le contingent des souris parlantes, armées jusqu'aux dents et suivant un trompette qui jouait des airs perçants, quelques hiboux, le vieux corbeau de Corbillon.

En dernier est arrivé, avec les centaures, un petit mais authentique géant (et cela a coupé la respiration de Caspian). C'était le géant Gros-Temps, de la colline du Mort. Il portait sur son dos un panier plein de nains, qui avaient plutôt mal au cœur : ils avaient accepté son offre de faire le trajet dans les airs, mais regrettaient maintenant de ne pas avoir utilisé leurs pieds…

Les ours Ventripotent désiraient vivement commencer par le festin et remettre le conseil à plus tard, peut-être au lendemain. Ripitchip et ses souris ont déclaré que conseil et festin pouvaient tous deux attendre et ont proposé d'attaquer Miraz dans son propre château cette nuit même. Saute-Brindilles et les autres écureuils ont affirmé qu'ils pouvaient parler et manger en même temps, et ont suggéré, par conséquent, de commencer tout de suite et le conseil et le festin. Les taupes ont conseillé de construire rapidement des retranchements autour de la pelouse avant d'entreprendre quoi que ce soit d'autre. Les faunes ont estimé qu'il serait préférable de commencer par une danse solennelle. Le vieux corbeau, tout en convenant avec les ours qu'il serait trop long de tenir un conseil entier avant le souper, a demandé la permission de s'adresser brièvement à toute la compagnie. Mais Caspian, les centaures et les nains ont repoussé toutes ces suggestions et ont insisté pour tenir un vrai

conseil de guerre immédiatement.

Quand on avait convaincu toutes les autres créatures de s'asseoir tranquillement en formant un grand cercle, et quand (ce qui a été plus difficile) on a réussi à empêcher Saute-Brindilles de courir dans tous les sens en criant : « Silence ! Silence, tout le monde ! Silence pour le discours du roi ! » Caspian, qui se sentait un peu nerveux, s'est levé.

– Habitants de Narnia ! a-t-il commencé.

Mais il n'est pas allé plus loin, car à cet instant précis, Camillo le lièvre a dit :

– Chut ! il y a un homme dans les parages !

Tous étaient des créatures sauvages, habituées à être pourchassées et tous se sont immobilisés comme des statues. Les bêtes ont tourné leurs museaux dans la direction qu'avait indiquée Camillo.

– On dirait l'odeur d'un homme, et pourtant ce n'est pas tout à fait ça, a chuchoté Chasseur-de-Truffes.

– Ça se rapproche, il n'y a pas de doute, a dit Camillo.

– Deux blaireaux, et vous, trois nains, avec vos arcs tendus, partez sans bruit à sa rencontre, a ordonné Caspian.

– Nous allons bien l'accueillir ! a ricané un nain noir à l'air farouche, en ajustant une flèche à la corde de son arc.

– Ne tirez pas s'il est seul, a dit Caspian. Faites-le prisonnier.

– Pourquoi ? a demandé le nain.

– Fais ce que l'on te dit, a grondé Ouragan, le centaure.

Chacun a attendu en silence, tandis que les trois nains et les deux blaireaux trottaient furtivement vers les arbres situés au nord-ouest de la pelouse. Puis il y a eu le cri aigu d'un nain « Arrêtez ! Qui va là ? » et un sursaut subit.

L'instant d'après, une voix, que Caspian connaissait bien, s'est élevée et a dit :

– Ça va ! Ça va ! Je ne suis pas armé. Prenez mes poignets, si vous voulez, braves blaireaux, mais ne les dévorez pas ! Je veux parler au roi.

– Docteur Cornelius ! s'est écrié Caspian avec joie.

Et il s'est élancé pour accueillir son vieux maître.

Tout le monde s'est pressé autour d'eux.

– Pouah ! a dit Nikabrik. Un nain renégat. Un moitié-moitié ! Dois-je lui passer mon épée en travers de la gorge ?

– Du calme, Nikabrik, s'est écrié Trompillon. Cette créature n'est pas responsable de son ascendance.

– Voici mon meilleur ami, et le sauveur de ma vie, a proclamé Caspian. Celui qui n'apprécie pas sa compagnie peut quitter mon armée immédiatement. Très cher docteur, je suis heureux de vous revoir ! Comment nous avez-vous découverts ?

– Avec un peu de magie simple, Votre Majesté, a répondu le docteur, qui était encore tout essoufflé d'avoir marché si vite. Mais on n'a pas le temps d'entrer dans ces détails maintenant. On doit tous s'enfuir d'ici tout de suite ! Vous êtes déjà trahi et Miraz est en route. Avant demain midi, vous serez encerclés !

– Trahi ? s'est exclamé Caspian. Et par qui ?

– Par un autre nain renégat, sans aucun doute, a grommelé Nikabrik.

– Par votre cheval Destrier, a répondu le docteur Cornelius. Le pauvre animal ne pouvait pas faire autrement. Quand vous avez été désarçonné, il est, bien entendu, revenu tranquillement à son écurie, dans le château. Alors le secret de votre fuite a été découvert. Je suis parti en vitesse, car je n'avais aucune envie d'être interrogé à ce sujet dans la chambre des tortures de Miraz. Grâce à ma boule de cristal, j'avais une assez bonne idée de l'endroit où je pourrais vous rejoindre. Mais toute la journée – c'était avant-hier –, j'ai vu les équipes de Miraz fouiller les bois pour vous retrouver. Hier, j'ai appris que son armée était sur le pied de guerre. Je ne pense pas que certains de vos, hum… de vos nains pur sang connaissent autant la chasse à courre que l'on pourrait l'espérer : vous avez laissé des traces partout ! Quelle négligence ! En tout cas, quelque chose a averti Miraz que l'Ancien Narnia n'était pas aussi mort qu'il le souhaitait, et le voilà en marche !

– Hourra ! a hurlé une voix très aiguë et très petite, quelque part près des pieds du docteur. Qu'ils viennent ! Tout ce que je demande, c'est que le roi me mette, moi et les miens, au premier rang !

– Mince ! s'est écrié le docteur Cornelius. Votre Majesté a-t-elle enrôlé des sauterelles ou des moustiques dans son armée ?

Puis, après s'être penché très bas, et avoir examiné attentivement le sol à travers ses lunettes, il a éclaté de rire.

– Par le Lion ! a-t-il juré, c'est une souris. Monseigneur Souris, je voudrais faire mieux votre connaissance. Je suis très honoré de rencontrer un animal si vaillant.

– Mon amitié, vous l'aurez, homme instruit, a gazouillé Ripitchip. Et si un nain, ou un géant, dans l'armée vous manque de respect, il aura affaire à mon épée !

– Est-ce bien le moment pour ces bêtises ? a demandé Nikabrik. Quels sont nos plans ? Le combat ou la fuite ?

– Le combat, si c'est nécessaire, a répondu Trompillon. Mais nous ne sommes pas très préparés et cet endroit est difficile à défendre.

– Je n'aime pas l'idée de fuir, a déclaré Caspian.

– Écoutez-le ! Écoutez-le ! ont dit les ours Ventripotent. Quoi que nous fassions, il n'est pas question de courir. Surtout pas avant le dîner. Ni tout de suite après.

– Ceux qui fuient les premiers ne fuient pas forcément les derniers, a affirmé le centaure.

Et pourquoi on devrait laisser l'ennemi choisir notre position, au lieu de la choisir nous-mêmes ? Trouvons un endroit imprenable !

– Ce conseil est sage, Votre Majesté, ce conseil est sage, a commenté Chasseur-de-Truffes.

– Mais où est-ce qu'on va aller ? ont demandé plusieurs voix.

– Votre Majesté, a dit le docteur Cornelius, et vous toutes, créatures si variées, je pense qu'on doit fuir à l'est, en descendant la rivière vers les Grands Bois. Les Telmarins détestent cette région. Ils ont toujours eu peur de la mer et de quelque chose qui pourrait venir de la mer. C'est pour cette raison qu'ils ont laissé pousser ces immenses bois. Si les traditions disent la vérité, l'ancien château de Cair Paravel était situé à l'embouchure de la rivière. Toute cette région est favorable pour nous et, par contre, elle est hostile à nos ennemis. On doit aller à la colline d'Aslan.

– La colline d'Aslan ? se sont étonnées plusieurs voix. On ne sait pas ce que c'est.

– Elle est située à la lisière des Grands Bois, et c'est un immense tertre que les habitants de Narnia ont élevé, il y a très longtemps, sur un emplacement plein de magie, où il y avait – et il y a peut-être encore – une Pierre qui a un énorme pouvoir magique. Le tertre est entièrement creusé et divisé en grottes et en galeries ; la Pierre est dans la caverne centrale. Il y a de la place, dans ce tertre, pour toutes nos provisions, et ceux d'entre nous qui ont le plus besoin d'être cachés, ou qui sont le plus habitués à la vie souterraine, pourront s'installer dans les grottes. Les autres pourront camper dans le bois. Au besoin, on pourra tous (sauf ce digne géant) se réfugier à l'intérieur du tertre, et là, on sera à l'abri de tout danger, sauf la famine.

– Quelle bonne chose d'avoir un homme instruit parmi nous ! a dit Chasseur-de-Truffes.

Trompillon a marmonné à voix basse :

– N'importe quoi ! J'aimerais que nos chefs pensent un peu moins à ces histoires de bonnes femmes, et plus à du ravitaillement et à des armes !

Mais tous ont approuvé la proposition du docteur Cornelius et, une demi-heure plus tard, ils étaient en route. Avant le lever du soleil, ils sont arrivés à la colline d'Aslan.

C'était vraiment un endroit très impressionnant : une colline circulaire et verdoyante s'élevait au sommet d'une autre colline, plantée d'arbres centenaires ; il y avait un petit porche, de petite hauteur, qui conduisait à l'intérieur de la première colline. Ses galeries internes constituaient un parfait labyrinthe, tant qu'on n'avait pas appris à les connaître ; elles étaient revêtues de pierres lisses et, sur ces pierres, Caspian, qui tentait de percer l'obscurité, a remarqué d'étranges caractères, et des motifs de serpents, et des dessins où la forme d'un lion était répétée plein de fois. Tout cela semblait appartenir à un Narnia encore plus antique que le Narnia dont sa nourrice lui avait parlé.

Après qu'ils se sont installés à l'intérieur de la colline et dans ses environs, la malchance leur est tombée dessus. Les éclaireurs du roi Miraz n'ont pas tardé à trouver leur nouvelle cachette, et Miraz et son armée sont arrivés au bord des bois. Et puis, comme cela arrive souvent, les ennemis se sont avérés plus puissants qu'on ne l'avait imaginé. Le cœur de Caspian s'est serré en voyant les troupes arriver les unes après les autres. Et, même s'ils avaient vraiment peur d'entrer dans les bois, les hommes de Miraz craignaient encore plus Miraz lui-même et, sous son commandement, ils ont mené le combat bien à l'intérieur du bois, et parfois même jusqu'aux abords de la colline. Caspian et les autres capitaines, évidemment, effectuaient de nombreuses sorties en terrain découvert. Il y avait donc des combats presque tous les jours, et quelquefois la nuit ; mais, dans l'ensemble, c'est le camp de

Caspian qui était en mauvaise posture.

Et finalement, il y a eu une nuit où tout était allé de mal en pis, et la pluie, qui était tombée à seaux toute la journée, n'avait cessé, à la tombée de la nuit, que pour faire place à un froid glacial. Le matin, Caspian avait préparé des plans pour mener ce qui devait être la bataille la plus importante depuis le début des opérations, et il avait mis tous ses espoirs dans cet assaut. Lui-même, avec la majorité des nains, devait se jeter, à l'aube, sur l'aile droite du roi ; une fois qu'ils seraient violemment engagés dans le combat, le géant Gros-Temps avec les centaures et quelques-uns des animaux les plus féroces auraient dû ensuite surgir d'un autre côté pour essayer de couper l'aile droite du roi du reste de l'armée. Mais tout avait échoué. Personne n'avait prévenu Caspian (car personne, à ce moment-là, à Narnia, ne s'en souvenait plus) que les géants n'étaient pas du tout intelligents. Et le pauvre Gros-Temps, bien que courageux comme un lion, était un vrai géant à cet égard. Il s'était lancé dans la bataille au mauvais moment, et en partant du mauvais endroit, et son escouade, ainsi que celle de Caspian, avait souffert cruellement, sans, pour autant, infliger de pertes à l'ennemi. Le meilleur des ours avait été touché, un centaure, gravement blessé, et presque tout le monde dans le groupe de Caspian avait perdu du sang. C'étaient donc des compagnons tristes qui se sont regroupés sous les arbres dégoulinants de pluie pour partager un petit dîner.

Le plus triste d'entre eux était le géant Gros-Temps. Il savait que tout était sa faute. Il était assis sans parler et versait de grosses larmes qui coulaient toutes au bout de son nez et tombaient alors en projetant une énorme éclaboussure sur le campement des souris, alors qu'elles commençaient tout juste à se réchauffer et à somnoler. Elles ont toutes sauté sur leurs pattes, secouant l'eau de leurs oreilles, tordant leurs petites couvertures, et elles ont demandé au géant, avec des voix perçantes et énergiques, s'il ne pensait pas qu'elles étaient déjà suffisamment mouillées sans ce supplément d'humidité. Ensuite, d'autres personnes se sont réveillées et ont dit aux souris qu'elles avaient été recrutées comme éclaireuses, et non comme membres d'un orchestre, et leur ont demandé de se taire gentiment. Alors, Gros-Temps s'est éloigné sur la pointe des pieds et est parti à la recherche d'un endroit où il pourrait être malheureux en paix, mais il a marché sur la queue de quelqu'un, et ce quelqu'un (on a dit après coup que c'était un renard) l'a mordu. Et ainsi, tout le monde a été de mauvaise humeur…

Mais dans la chambre secrète et magique située au cœur de la colline, le roi Caspian tenait conseil avec Cornelius, le blaireau, Nikabrik et Trompillon. D'épaisses colonnes d'une très ancienne construction soutenaient le toit. Au centre se trouvait la Pierre, une Table de Pierre brisée juste au milieu et couverte de signes qui avaient été autrefois une sorte d'écriture ; mais des siècles de vent, de pluie et de neige les avaient presque effacés, autrefois, lorsque la Table de Pierre se trouvait au sommet de la colline et que le monticule n'avait pas encore été construit au-dessus d'elle. Ils n'utilisaient pas la Table et ne s'asseyaient pas non plus autour d'elle : c'était un objet chargé de trop de magie pour qu'il puisse avoir une quelconque fonction normale. Ils étaient assis un peu à l'écart sur de grosses bûches, et entre eux il y avait une simple table en bois sur laquelle était posée une lampe d'argile toute simple qui éclairait par en dessous leurs visages pâlis et projetait de grandes ombres sur les murs.

– Si Votre Majesté doit jamais utiliser la trompe, a dit Chasseur-de-Truffes, je pense que le moment est venu.

Caspian, bien entendu, leur avait parlé de ce trésor plusieurs jours auparavant.

– Il est évident que nous sommes en grand danger, a-t-il répondu. Mais il est difficile de savoir avec certitude si nous sommes dans un danger extrême. Supposons que survienne un danger encore plus grand, et que nous ayons déjà utilisé la trompe ?

– Avec un raisonnement pareil, a observé Nikabrik, Votre Majesté l'utilisera quand il sera trop tard.

– Je partage cet avis, a dit le docteur Cornelius.

– Et toi, que penses-tu, Trompillon ? a demandé Caspian.

– Oh ! Pour moi, a répondu le nain rouge, qui avait écouté avec une indifférence totale,

Votre Majesté sait ce que je pense : la trompe, et ce morceau de pierre cassée, là-bas, et Peter, votre roi suprême, et votre lion Aslan, tout ça, c'est que du n'importe quoi ! L'heure à laquelle Votre Majesté sonnera la trompe, ça ne me fait ni chaud ni froid. La seule chose sur laquelle j'insiste, c'est qu'on ne dise rien à l'armée. Ce n'est pas bien de donner des espoirs d'une aide magique, des espoirs qui (je le pense) seront certainement déçus.

– Alors, au nom d'Aslan, on va sonner la trompe de la reine Susan, a déclaré Caspian.

– Il y a une chose, Sire, a dit le docteur Cornelius, qui devrait, il me semble, être faite d'abord. On recevra de l'aide, mais on ne sait pas quelle forme prendra cette aide. Elle peut faire venir Aslan lui-même de l'autre côté des mers. Mais je pense plutôt qu'elle fera revenir Peter le roi suprême, et ses dignes accompagnateurs, du fond des âges. Dans les deux cas, je ne crois pas qu'on puisse être certains que l'aide viendra à cet endroit même…

– Vous n'avez jamais dit une chose aussi juste ! a approuvé Trompillon.

– Je pense, a continué l'homme instruit, qu'ils, ou il, reviendront à l'un ou à l'autre des Anciens Lieux de Narnia. Celui où on se trouve actuellement est le plus ancien et le plus magique de tous, et c'est ici, à mon avis, que la réponse a le plus de chances de se manifester. Mais il y en existe deux autres. L'un est la lande du Réverbère, en remontant la rivière, à l'ouest de Beaversdam, là où les enfants royaux sont apparus pour la première fois à Narnia, comme le racontent les chroniques. L'autre est situé à l'embouchure de la rivière, à l'endroit où leur château de Cair Paravel s'est élevé autrefois. Et si c'est Aslan lui-même qui vient, ce sera l'endroit le plus approprié pour le rencontrer, car toutes les histoires disent qu'il est le fils du grand empereur d'outre-mer, et c'est par la mer qu'il passera. J'aimerais bien envoyer des messagers aux deux endroits, la lande du Réverbère et l'embouchure de la rivière, pour les, ou l'accueillir.

– Exactement ce que je pensais, a grommelé Trompillon. Le premier résultat de tout ce n'importe quoi ne va pas nous apporter de l'aide, mais va nous faire perdre deux combattants !

– Qui enverriez-vous, docteur Cornelius ? a demandé Caspian.

– Les écureuils sont les plus capables de passer à travers les lignes ennemies sans être pris, a remarqué Chasseur-de-Truffes.

– Tous nos écureuils (et on n'en a pas beaucoup) sont plutôt têtes en l'air, a objecté Nikabrik. Le seul à qui je ferais confiance pour cette mission serait Saute-Brindilles.

– Ce sera donc Saute-Brindilles, a décidé le roi Caspian. Et pour l'autre messager ? Je sais que vous seriez à la hauteur, Chasseur-de-Truffes, mais vous n'êtes pas assez rapide. Ni vous, docteur Cornelius.

– Je n'irai pas, a déclaré Nikabrik. Avec tous ces humains et toutes ces bêtes dans le coin, il doit y avoir un nain ici qui veille à ce que les nains soient justement traités !

– Bon sang ! a hurlé Trompillon avec furie. N'as-tu pas honte de parler ainsi au roi ? Envoyez-moi, Sire, j'irai !

– Mais je pensais que vous ne croyiez pas au pouvoir de la trompe, s'est étonné Caspian.

– Je n'y crois toujours pas, Votre Majesté. Mais en quoi cela importe-t-il ? Je peux aussi bien mourir en courant après des chimères que mourir ici. Je sais la différence entre donner un avis et recevoir un ordre. Vous avez eu mon avis, et maintenant c'est le moment des ordres.

– Je n'oublierai jamais cela, Trompillon, s'est écrié Caspian. Que l'un de vous aille chercher Saute-Brindilles. Et quand dois-je sonner la trompe ?

– J'attendrais le lever du soleil, Votre Majesté, a conseillé le docteur Cornelius. Cela a parfois une influence dans les opérations de magie blanche.

Quelques minutes plus tard, Saute-Brindilles est arrivé et a été informé de sa mission. Étant donné qu'il était, comme beaucoup d'écureuils, débordant de courage, d'ardeur, d'énergie, de vitalité, de malice (pour ne pas dire de vanité), dès qu'il a entendu ce qu'on lui demandait, il était follement impatient de partir. On a décidé qu'il devait rejoindre au plus vite la lande du Réverbère, tandis que Trompillon effectuerait le voyage plus court vers l'embouchure de la rivière. Après avoir pris un rapide repas, ils sont partis tous deux, accompagnés des remerciements sincères et des souhaits chaleureux du roi, du blaireau et de Cornelius.

Chapitre 8

Comment ils ont quitté l'île

– Et ainsi, a dit Trompillon (car, vous l'avez déjà compris, c'était lui qui avait raconté toute cette histoire aux quatre enfants, assis dans l'herbe, au milieu de la grande salle en ruine de Cair Paravel), et ainsi, j'ai mis une ou deux croûtes de pain dans ma poche, j'ai laissé toutes mes armes à l'exception de mon couteau, et je suis parti vers les bois, dans la grisaille du matin. Il y avait plusieurs heures que je marchais avec persévérance, lorsqu'un bruit a retenti, tel que je n'en avais jamais entendu de toute ma vie. Eh ! Je ne suis pas près de l'oublier ! L'air tout entier était rempli de ses vibrations ; c'était fort comme le tonnerre, mais beaucoup plus long, frais et doux comme de la musique sur l'eau, mais suffisamment puissant pour ébranler les bois. Et je me suis dit : « Si ce n'est pas la trompe, je veux bien qu'on m'appelle lapin ! » Un instant plus tard, je me suis demandé pourquoi Caspian ne l'avait pas sonnée plus tôt…

– Quelle heure était-il ? a demandé Edmund.

– Entre neuf heures et dix heures du matin, a répondu Trompillon.

– Juste au moment où nous étions à la gare ! se sont exclamés les enfants.

Et ils se sont regardés les uns les autres avec des yeux brillants.

– S'il vous plaît, continuez, a dit Lucy au nain.

– Eh bien, comme je vous le disais, j'étais étonné, mais j'ai continué à marcher aussi vite que je le pouvais. J'ai continué toute la nuit, et puis ce matin, alors qu'il faisait à peine jour seulement, comme si je n'avais pas plus de jugeote qu'un géant, j'ai pris le risque d'emprunter un raccourci, qui coupait à travers une plaine découverte, m'évitant ainsi de suivre une longue boucle de la rivière, et j'ai été capturé. Non par l'armée, mais par un vieil imbécile pompeux, qui a la garde d'un petit château, dernière forteresse de Miraz en direction de la côte. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils ne m'ont pas tiré une seule parole, mais j'étais un nain et c'était pour eux un crime suffisant. Mais, langoustes et limonades ! quelle bonne chose que ce sénéchal ait été un pompeux imbécile ! N'importe qui d'autre m'aurait transpercé, sur-le-champ ! Mais lui, rien n'aurait pu le faire renoncer à une grande exécution, c'est-à-dire à m'envoyer « chez les fantômes » avec tout le cérémonial voulu. Et alors cette jeune femme (il a incliné la tête en direction de Susan) a fait son petit numéro de tir à l'arc – et ça a été un joli coup, permettez-moi de vous le dire – et nous voilà ! Sans mon armure, car ils me l'ont prise.

D'un coup sec, il a vidé sa pipe et l'a remplie de nouveau.

– Grands dieux ! s'est exclamé Peter. Ainsi c'est la trompe, ta propre trompe, Susan, qui nous a tous sortis de ce banc, sur le quai de la gare, hier matin ! Je peux à peine le croire ; et pourtant, tous les détails concordent.

– Je ne vois pas pourquoi tu ne pourrais pas le croire, a dit Lucy, si tu crois vraiment à la magie. Est-ce qu'il n'y a pas plein d'histoires qui racontent comment la magie a forcé des gens à passer d'un endroit – et même d'un monde – à un autre ? Par exemple, dans Les Mille et Une Nuits, quand un magicien appelle un djinn, celui-ci est obligé de venir. On était obligés de venir, exactement pareil.

– Oui, a dit Peter. Je suppose que ce qui rend notre cas si étrange, c'est que, dans les histoires, c'est toujours quelqu'un de notre monde qui lance l'appel. On ne pense pas vraiment à l'endroit d'où viennent les djinns.

– Et maintenant, on sait ce que ressentent les djinns, a conclu Edmund avec un petit rire. C'est un peu flippant de savoir qu'on peut être appelés d'un coup de sifflet, comme ça ! C'est pire que de vivre, comme papa se plaint, à la merci du téléphone !

– Mais on a envie d'être ici, n'est-ce pas, a dit Lucy, si Aslan le désire ?

– En attendant, a interrompu le nain, qu'est-ce qu'on va faire ? Je suppose que je ferais mieux de retourner voir le roi Caspian pour lui dire qu'aucune aide n'est venue.

– Aucune aide ? a protesté Susan. Mais la magie a marché ! Et nous voilà !

– Hum… hum… oui, bien sûr. Je vois ça, a dit le nain, dont la pipe semblait être bouchée (en tout cas, il s'est donné beaucoup de mal pour la nettoyer). Mais… euh… je veux dire…

– Mais vous ne voyez pas qui on est ? a hurlé Lucy. Vous êtes stupide !

– Je suppose que vous êtes les quatre enfants des vieilles histoires, a dit Trompillon. Et je suis très content de vous rencontrer, bien sûr. Et c'est très intéressant, sans aucun doute. Mais… je ne veux vexer personne… et il a hésité à nouveau.

– Allez-y ! Continuez ! Et dites tout ce que vous avez à dire, s'est écrié Edmund.

– Bon, alors… je ne veux vexer personne… a répété Trompillon. Mais, vous savez, le roi, Chasseur-de-Truffes et le docteur Cornelius, attendaient, enfin, si vous voyez ce que je veux dire, de l'aide. En gros, je pense qu'ils vous imaginaient comme des grands combattants. À dire vrai, on aime beaucoup les enfants, bien sûr, mais là, en pleine guerre… je suis sûr que vous comprenez…

– Vous voulez dire que vous pensez qu'on n'est bons à rien, a résumé Edmund, en devenant tout rouge.

– Je vous en prie, ne soyez pas vexés, a interrompu le nain. Je vous assure, mes chers petits amis…

– Petits, venant de vous, c'est un peu fort, quand même ! s'est exclamé Edmund en sautant sur ses pieds. J'imagine que vous ne croyez pas qu'on a gagné la bataille de Beruna. Bon, vous pouvez dire ce que vous voulez sur moi, parce que je sais…

– Ça ne sert à rien de se fâcher, a dit Peter. Équipons-le avec une nouvelle armure et équipons-nous nous-mêmes avec des armes de la chambre au trésor, et on parlera après.

– Je ne comprends pas très bien, a commencé à dire Edmund.

Mais Lucy a chuchoté à son oreille :

– Ne vaut-il pas mieux faire ce que Peter propose ? Il est le roi suprême, tu sais. Et je pense qu'il a sa petite idée.

Alors Edmund a accepté et, grâce à sa torche, ils ont pu descendre tous une nouvelle fois, y compris Trompillon, dans la froide obscurité et la poussiéreuse splendeur de la chambre au trésor.

Les yeux du nain ont étincelé lorsqu'il a découvert la richesse entassée sur les étagères (il était obligé de marcher sur la pointe des pieds pour les apercevoir…) et il a marmonné dans sa barbe :

– Il ne faudrait jamais laisser Nikabrik voir ça… Jamais.

Les enfants lui ont trouvé assez facilement une cotte de mailles, une épée, un casque, un bouclier, un arc et un carquois rempli de flèches, tous à la taille d'un nain. Le casque était en cuivre, incrusté de rubis, et il y avait de l'or sur la garde de l'épée : Trompillon n'avait jamais vu, encore moins porté, autant de richesses de toute sa vie. Les enfants ont mis aussi des cottes de mailles et des casques ; on a déniché une épée et un bouclier pour Edmund, et un arc pour Lucy – Peter et Susan, naturellement, portaient déjà leurs cadeaux. Lorsqu'ils sont remontés l'escalier, cliquetant dans leurs cottes de mailles, ils ressemblaient déjà davantage à des habitants de Narnia et se sentaient plus comme eux, et moins comme des petits écoliers anglais. Les deux garçons étaient à l'arrière et préparaient apparemment un plan. Lucy a entendu Edmund dire :

– Non, laisse-moi le faire. Il se fera bien avoir si je gagne, et ce sera moins grave pour nous tous si j'échoue.

– D'accord, Edmund, a accepté Peter.

Quand ils sont sortis à la lumière du jour, Edmund s'est tourné très poliment vers le nain et lui a dit :

– J'ai quelque chose à vous demander. Des enfants comme nous n'ont pas souvent la chance de rencontrer un grand guerrier comme vous. Accepteriez-vous de croiser le fer avec moi ? Ce serait super gentil de votre part.

– Mais, mon petit, a répondu Trompillon, ces épées sont tranchantes.

– Je sais, a dit Edmund. Mais je n'arriverai jamais à m'approcher de vous, et vous serez assez habile pour me désarmer sans me faire de mal.

– C'est un jeu dangereux, a averti Trompillon. Mais puisque vous y tenez tant, j'essaierai une passe ou deux.

Les deux épées ont été tout de suite tirées ; les trois autres enfants ont quitté l'estrade et se sont tenus à l'écart, en spectateurs. Et le spectacle en valait vraiment le coup. Ce n'était pas comme ces combats grotesques, avec de grandes épées, qui ont lieu sur une scène de théâtre. Ce n'était même pas comme les combats avec des rapières, qu'on voit parfois et qui sont mieux exécutés. C'était un vrai combat à l'épée. Le secret, c'est de frapper aux jambes et aux pieds de votre adversaire, parce que c'est la partie qui n'a pas d'armure. Et quand il frappe les vôtres, vous devez sauter à pieds joints, pour que le coup passe en dessous. Cette tactique avantageait le nain, parce qu'Edmund, étant beaucoup plus grand, devait constamment se baisser. Et je ne pense pas qu'il aurait eu la moindre chance s'il avait combattu Trompillon vingt-quatre heures plus tôt. Mais, depuis leur arrivée dans l'île, l'air de Narnia avait eu de l'effet sur lui, et il se rappelait toutes ses anciennes batailles, et ses bras et ses doigts retrouvaient leur habileté passée. Il était de nouveau le roi Edmund. Les deux combattants tournaient sans arrêt, ils échangeaient coup sur coup, et Susan (qui n'avait jamais pu apprendre à aimer ce genre de sport) a crié :

– Je vous en prie, faites attention !

Et puis soudain, si rapidement que personne n'a vraiment pu voir comment ça s'est produit (à l'exception de Peter, qui connaissait la feinte), Edmund a fait tournoyer son épée, avec un mouvement de poignet très spécial, l'épée du nain lui a échappé et s'est envolée dans les airs, et Trompillon s'est mis à frotter sa main, comme on le fait après avoir reçu un coup de batte au cricket.

– Pas de mal, j'espère, mon cher petit ami ? a demandé Edmund, un peu essoufflé, en remettant sa propre épée dans son fourreau.

– Je comprends l'astuce, a dit Trompillon d'un ton sec. Vous connaissez un coup que je n'ai jamais appris.

– C'est tout à fait exact ! a admis Peter, intervenant dans le débat. Et le meilleur épéiste du monde peut être désarmé par un coup qu'il ne connaît pas. Je pense que ce n'est que juste de donner à Trompillon sa chance dans une autre discipline. Voulez-vous faire un concours de tir à l'arc avec ma sœur ? Il n'y a pas d'astuces dans le tir à l'arc, vous le savez bien.

– Ah ! Vous êtes de vrais farceurs ! s'est exclamé le nain. Je commence à comprendre. Comme si je ne connaissais pas son adresse au tir, après ce qui est arrivé ce matin ! Mais peu importe, j'essaierai !

Il parlait d'un ton bourru, mais ses yeux pétillaient, car il était un archer renommé chez les siens.

Ils sont tous les cinq sortis dans la cour.

– Quelle sera la cible ? a demandé Peter.

– Je pense que la pomme suspendue à cette branche, au-dessus du mur, fera l'affaire, a dit Susan.

– Ça fera très bien l'affaire, jeune fille, a dit Trompillon. Vous voulez dire la pomme jaune près du milieu de l'arche ?

– Non, pas celle-là, a rectifié Susan. La pomme rouge, là-haut, au-dessus des créneaux.

La silhouette du nain s'est allongée.

– Ça ressemble plus à une cerise qu'à une pomme ! a-t-il marmonné entre ses dents, mais il n'a rien dit tout haut.

Ils ont joué à pile ou face pour savoir qui tirerait le premier (au grand étonnement de Trompillon, qui n'avait jamais joué à pile ou face avant), et Susan a perdu. Ils devaient tirer du haut des marches qui conduisaient de la grande salle dans la cour. Chacun a pu voir, à la façon dont le nain s'est mis en position et a manié son arc, qu'il connaissait parfaitement son

affaire.

La corde a vibré ! tanggg ! C'était un excellent tir ! La minuscule pomme a frémi lorsque la flèche l'a frôlée, et l'une de ses feuilles est tombée en tourbillonnant. Susan, à son tour, est montée les marches et a bandé son arc. À la différence d'Edmund, elle ne prenait pas grand plaisir à cette compétition ; pas du tout parce qu'elle craignait de ne pas toucher la pomme, mais parce que, comme elle avait un très bon cœur, elle détestait l'idée de battre quelqu'un qui venait d'être battu. Le nain l'observait avec un regard perçant, tandis qu'elle tirait la flèche près de son oreille. Une seconde plus tard, avec un petit bruit mat et sourd, qu'ils ont tous très bien entendu dans cet endroit silencieux, la pomme est tombée sur l'herbe, transpercée par la flèche de Susan.

– Oh ! Bravo, Susan ! ont crié ses frères et sœur.

– Ce n'était vraiment pas mieux que votre coup, a-t-elle dit au nain. Je crois qu'il y avait un léger souffle de vent lorsque vous avez tiré.

– Non, il n'y en avait pas, a répliqué Trompillon. Ne dites pas cela. Je reconnais ma défaite quand je suis loyalement battu. Je ne dirai même pas que la cicatrice de ma dernière blessure me rappelle à l'ordre quand je tire mon bras très en arrière…

– Oh ! Vous êtes blessé ? a demandé Lucy. Montrez-moi ça !

– Ce n'est pas un spectacle pour les petites filles, a commencé à dire Trompillon, mais soudain il s'est arrêté : Voilà que je me remets à parler comme un idiot ! a-t-il dit. Je présume que vous allez vous montrer aussi douée pour la chirurgie que votre frère pour l'épée et votre sœur pour le tir à l'arc.

Il s'est assis sur les marches, a enlevé sa cotte de mailles et a baissé sa petite chemise,

découvrant un bras poilu et musclé comme celui d'un marin (toutes proportions gardées), mais à peine plus gros que celui d'un enfant. Il y avait, sur son épaule, un pansement maladroit, que Lucy s'est mise à dérouler. En dessous, la plaie avait très mauvaise mine, et il y avait une forte enflure.

– Oh ! Pauvre Trompillon ! a compati Lucy. Comme c'est horrible !

Puis, avec beaucoup de soin, elle a laissé tomber sur la blessure une seule goutte du cordial contenu dans sa fiole.

– Eh ! Tiens ! Qu'avez-vous fait ? a demandé Trompillon.

Mais il a eu beau tourner la tête, loucher, et agiter sa barbe dans tous les sens, il n'a pas réussi à voir entièrement son épaule. Alors, il a essayé de la toucher, du mieux qu'il a pu, en faisant avec ses bras et ses doigts une gymnastique très acrobatique, comme c'est le cas lorsque vous essayez de gratter un endroit qui est juste hors de votre portée. Ensuite, il a balancé son bras, l'a levé en l'air, a fait jouer ses muscles et, finalement a sauté sur ses pieds en criant :

– Géants et grains de genièvre ! Il est guéri ! Il fonctionne aussi bien que s'il était neuf !

Après ça, il a éclaté d'un grand rire et a déclaré :

– Eh bien, jamais un nain ne se sera autant couvert de ridicule que moi ! Je n'ai offensé personne, je l'espère ? Mes humbles respects à toutes Vos Majestés, humbles respects. Et merci pour ma vie, ma guérison, mon petit déjeuner… et ma leçon.

Les enfants ont dit tous que c'était très bien comme ça et que ce n'était plus la peine d'en parler.

– Et maintenant, a dit Peter, si vous êtes vraiment décidé à croire en nous…

– Je le suis, a affirmé le nain.

– Ce que nous avons à faire est très clair. Nous devons rejoindre le roi Caspian immédiatement.

– Le plus tôt, le mieux, a dit Trompillon. Ma complète idiotie nous a déjà fait perdre à peu près une heure.

– Le trajet que vous avez effectué représente un voyage d'environ deux jours, a estimé Peter. J'entends, pour nous. Car nous ne pouvons pas marcher nuit et jour, comme vous les nains.

Il s'est tourné alors vers les autres :

– Ce que Trompillon appelle la colline d'Aslan est manifestement la Table de Pierre. Vous vous souvenez qu'il y avait en gros une demi-journée de marche, peut-être un peu moins, de là-bas au gué de Beruna…

– Nous l'appelons pont de Beruna, a rectifié Trompillon.

– Il n'y avait pas de pont à notre époque, a dit Peter. Ensuite, de Beruna jusqu'ici, il y avait un peu plus d'un jour de marche. Nous arrivions habituellement chez nous à l'heure du thé, le deuxième jour, en marchant tranquillement. En pressant l'allure, nous pourrions peut-être accomplir toute la randonnée en un jour et demi.

– Mais souvenez-vous qu'il y a des bois partout, maintenant, a rappelé Trompillon, et des ennemis à éviter…

– Écoutez, a interrompu Edmund, sommes-nous obligés de prendre le chemin qu'a suivi notre Cher Petit Ami pour venir ?

– Ne parlons plus de ça, Votre Majesté, si vous m'aimez, a dit le nain.

– Très bien, a dit Edmund. Dois-je dire : notre CPA ?

– Oh ! Edmund, a dit Susan. Ne continue pas à le taquiner ainsi !

– Ce n'est pas grave, jeune fille, je veux dire, Votre Majesté, a expliqué Trompillon avec un petit rire. Une blague ne donne pas d'ampoules !

(Par la suite, ils l'ont appelé souvent le CPA, jusqu'à ce qu'ils aient presque oublié ce que signifiaient ces initiales.)

– Comme je le disais, a repris Edmund, nous ne sommes pas obligés d'aller par ce côté. Pourquoi n'irions-nous pas à la rame en direction du sud, jusqu'au ruisseau des eaux de Cristal, que nous remonterions ensuite ? Cela nous mettrait derrière la colline de la Table de Pierre, et nous serions en sécurité tant que nous serions en mer. Si nous partons tout de suite, nous pouvons être à l'entrée du ruisseau avant la nuit, prendre quelques heures de repos, et rejoindre Caspian très tôt demain matin.

– Quel avantage de connaître la côte ! s'est exclamé Trompillon. Aucun de nous ne soupçonne l'existence des eaux de Cristal !

– Et pour la nourriture ? s'est inquiétée Susan.

– Oh ! Il faudra se contenter de pommes, a répondu Lucy. Allons en cueillir. Nous n'avons encore rien fait et nous sommes ici depuis près de deux jours.

– De toute façon, plus personne n'aura mon chapeau comme panier à poissons ! a averti Edmund.

Ils ont utilisé l'un des imperméables comme une sorte de sac et ont mis dedans une bonne quantité de pommes. Ensuite, ils ont bu longuement au puits (car ils n'auraient plus d'eau douce avant d'arriver à l'embouchure du ruisseau) puis ils sont descendus vers leur bateau. Les enfants étaient tristes de quitter Cair Paravel car, même en ruine, il leur donnait l'impression d'être chez eux.

– Il serait préférable que le CPA tienne le gouvernail, a décidé Peter. Edmund et moi allons prendre chacun une rame. Mais, un instant : nous ferions mieux d'enlever notre cotte de mailles, car nous risquons d'avoir très chaud avant d'être arrivés. Les filles auraient intérêt à se mettre à l'avant, pour crier la direction au CPA, parce qu'il ne connaît pas le chemin. Vous feriez bien de nous emmener assez loin en mer, jusqu'à ce que nous ayons dépassé l'île.

Peu à peu, la côte boisée et verdoyante de l'île s'éloignait derrière eux, ses petites baies et ses péninsules commençaient à perdre leur relief, et le bateau se mettait à monter et à descendre, au gré de la houle légère. Le paysage marin s'élargissait autour d'eux, et, à une certaine distance, la mer devenait plus bleue mais, juste autour du bateau, l'eau était verte et irisée de bulles. Tout sentait le sel, et il n'y avait aucun bruit en dehors du bruissement de la mer, des clapotis de l'eau contre la coque, du plongeon des rames et de leurs à-coups contre leurs tolets. Le soleil devenait très chaud.

C'était un voyage délicieux pour Lucy et Susan qui, à l'avant, se penchaient par-dessus bord et essayaient de plonger leurs mains dans la mer, sans jamais vraiment réussir à la toucher. Elles voyaient, au-dessous d'elles, le fond de la mer, composé, la plupart du temps, de sable fin et clair, mais ponctué parfois de quelques taches d'algues violettes.

– C'est comme dans l'Ancien Temps, a remarqué Lucy. Vous vous rappelez nos voyages vers Térébinthe, et Galma, et les Sept-Îles, et les îles Solitaires ?

– Oui, Susan a répondu, et notre grand navire, le Splendor Hyaline, avec sa tête de cygne à l'avant, et les ailes de cygne sculptées qui se déployaient presque jusqu'au passavant ?

– Et les voiles de soie, et les grandes lanternes à l'arrière ?

– Et les grandes fêtes sur la dunette, et les musiciens ?

– Vous vous rappelez les musiciens qui jouaient de la flûte, là-haut, dans le gréement, de sorte qu'on avait l'impression que c'était une musique qui venait du ciel ?

Susan a bientôt pris la place d'Edmund pour ramer, et il est venu rejoindre Lucy à l'avant. Ils avaient dépassé l'île, à présent, et ils naviguaient plus près du rivage, qui était entièrement boisé et complètement désert. Ils l'auraient trouvé très pittoresque, s'ils ne s'étaient souvenus du temps où il était dégagé, rafraîchi par des brises légères et peuplé d'amis heureux.

– Oh ! Quel travail épuisant ! Peter a soupiré.

– Est-ce que je peux ramer un peu ? Lucy a proposé.

– Les rames sont trop lourdes pour toi ! Peter a coupé brusquement, non parce qu'il était fâché, mais parce qu'il ne voulait pas gaspiller ses forces en paroles inutiles.

Chapitre 9

Ce que Lucy a vu…

Susan et les deux garçons en ont eu complètement assez de ramer bien avant de doubler le dernier cap et de commencer à remonter les eaux de Cristal ; Lucy, elle, avait mal à la tête, après ces longues heures passées en plein soleil, face à l'éclat aveuglant de l'eau. Trompillon lui-même avait envie que le voyage se termine. Le siège sur lequel il était assis pour tenir le gouvernail avait été fait pour des hommes, non pour des nains, et ses pieds ne touchaient pas le plancher ; et tout le monde sait à quel point cette position est inconfortable, même pour dix minutes. Et, puisqu'ils étaient tous de plus en plus fatigués, leur courage a diminué. Jusque-là, les enfants avaient seulement pensé aux moyens de rejoindre Caspian. Maintenant, ils se demandaient ce qu'ils feraient lorsqu'ils le trouveraient ; ils se demandaient aussi comment une poignée de nains, et quelques créatures des bois, pourraient battre une armée d'humains adultes.

Le crépuscule tombait quand ils ont remonté, en ramant doucement, les méandres du ruisseau des eaux de Cristal, un crépuscule qui s'est assombri encore lorsque les deux rives se sont rapprochées, et que les arbres qui les surplombaient se sont touchés presque au-dessus de leurs têtes. Tout était très silencieux dans ce tunnel, maintenant que le bruit de la mer s'était atténué derrière eux ; ils pouvaient distinguer le ruissellement des minuscules filets d'eau qui jaillissaient dans la forêt et se jetaient dans les eaux de Cristal.

Ils sont descendus finalement à terre, beaucoup trop fatigués pour essayer d'allumer un feu ; et un dîner de pommes (bien que presque tous avaient le sentiment qu'ils ne pourraient plus jamais voir une pomme de leur vie !) leur a paru quand même préférable à toute tentative d'attraper ou de tirer quelque chose. Après avoir mastiqué en silence, ils se sont couchés, serrés les uns contre les autres, sur de la mousse et des feuilles sèches, entre quatre grands hêtres.

Tout le monde, à l'exception de Lucy, s'est endormi immédiatement. Lucy, qui était nettement moins fatiguée, a eu du mal à trouver une position confortable. Et puis elle avait complètement oublié que les nains ronflaient. Elle savait que l'un des meilleurs moyens pour s'endormir est de ne pas s'y efforcer, et c'est pourquoi elle a ouvert les yeux. Par une trouée entre les fougères et les branchages, elle a aperçu une parcelle d'eau dans le ruisseau reflétant le ciel juste au-dessus. Et, avec l'émotion du souvenir, elle a revu, après toutes ces années, les brillantes étoiles de Narnia. À l'époque, elle avait appris à les connaître beaucoup mieux que les étoiles de notre monde, parce que, reine à Narnia, elle se couchait nettement plus tard qu'enfant, en Angleterre. Et les voilà qui scintillaient de nouveau : trois des constellations de l'été, au moins, étaient visibles de l'endroit où Lucy était allongée : le Vaisseau, le

Marteau et le Léopard.

– Cher vieux Léopard ! a-t-elle murmuré joyeusement pour elle-même.

Au lieu de s'assoupir, elle était de plus en plus réveillée : c'était un étrange état de vigilance nocturne, un peu comme dans un rêve. Le ruisseau brillait de plus en plus. Sans la voir, Lucy a compris que la lune l'éclairait. À présent, elle a eu l'impression que la forêt entière commençait à se réveiller, comme elle. Alors, ne sachant pas très bien pourquoi elle agissait ainsi, elle s'est levée rapidement et s'est éloignée de leur bivouac.

« C'est merveilleux », elle s'est dit. Il faisait frais et de délicieux parfums flottaient partout. Elle a entendu, tout près, le gazouillis d'un rossignol, qui se mettait à chanter, puis s'arrêtait, puis reprenait sa mélodie.

Il faisait un peu plus clair, juste devant elle. Elle a marché vers cette lumière et est arrivée à un endroit où il y avait moins d'arbres et, par conséquent, de grandes taches de clair de lune comme des flaques ; mais le clair de lune et les ombres étaient tellement étroitement mêlés qu'on n'était sûr ni de leur emplacement, ni de leur réalité. Au même instant, le rossignol, enfin satisfait de ses essais de voix, a laissé jaillir son chant dans toute sa plénitude.

Les yeux de Lucy commençaient à s'accoutumer à la lumière, et elle a vu plus distinctement les arbres qui étaient les plus proches d'elle. Et elle a été envahie par une immense nostalgie pour les jours anciens, où les arbres de Narnia pouvaient parler. Elle savait exactement comment chacun de ces arbres s'exprimerait, si seulement elle était capable de les éveiller, et quelle forme humaine particulière il revêtirait. Elle a examiné un bouleau argenté : il aurait une voix douce et mouillée, et ressemblerait à une mince jeune

fille, avec des cheveux qui voleraient tout autour de son visage, et elle aimerait beaucoup danser. Elle a examiné un chêne : ce serait un vieil homme ratatiné, mais chaleureux, avec une barbe crêpelée, des verrues sur son visage et sur ses mains, et des poils poussant sur ces verrues. Elle a examiné le hêtre sous lequel elle se tenait. Ah ! Ce serait le plus magnifique de tous ! Ce serait une gracieuse déesse, douce et majestueuse, la dame du bois.

– Oh ! arbres, arbres, arbres ! s'est écriée Lucy (bien qu'elle n'ait pas du tout eu l'intention de parler). Oh ! arbres, éveillez-vous, éveillez-vous, éveillez-vous ! Vous l'avez oublié ? Vous m'avez oubliée ? Dryades et hamadryades, montrez-vous, venez à moi.

Bien qu'il n'y avait pas un souffle d'air, tous ont frémi autour d'elle. Le bruissement de leurs feuilles ressemblait à des mots. Le rossignol s'est arrêté de chanter, comme s'il voulait écouter. Lucy a senti que, d'un moment à l'autre, elle commencerait à comprendre ce que les arbres essayaient de lui dire. Mais ce moment n'est pas venu. Le bruissement s'est évanoui. Le rossignol a repris son chant. Et, même dans le clair de lune, le bois a retrouvé un aspect plus ordinaire. Et pourtant (comme cela arrive parfois, lorsque l'on cherche à se rappeler un nom, ou une date, que l'on y parvient presque, mais que soudain ce mot, ou cette date, s'enfuit avant qu'on l'ait vraiment saisi), Lucy avait le sentiment qu'elle avait simplement oublié une petite chose : peut-être avait-elle parlé aux arbres une fraction de seconde trop tôt, ou une fraction de seconde trop tard ; peut-être avait-elle utilisé tous les bons mots, sauf un ; peut-être avait-elle employé un seul mot, qui était mauvais.

Tout à coup, elle s'est sentie fatiguée. Elle est retournée au bivouac, s'est nichée entre Susan et Peter et s'est endormie en quelques minutes.

C'était un réveil triste et froid, le lendemain matin, avec de la grisaille dans le bois (car le soleil ne s'était pas encore levé), de l'humidité et de la boue partout.

– Encore des pommes ! a dit Trompillon, avec un sourire triste. Je dois dire que vous, les anciens rois et reines, ne nourrissez pas trop vos courtisans !

Ils se sont levés, se sont secoués et ont regardé autour d'eux. Les arbres étaient touffus, serrés et, quel que soit le côté où ils se tournaient, ils ne pouvaient voir qu'à quelques mètres.

– Je suppose que Vos Majestés connaissent parfaitement le chemin ? a dit le nain.

– Non, a répondu Susan. C'est la première fois de ma vie que je vois ces bois. En fait, pendant tout le trajet, j'ai pensé que nous aurions dû prendre la route qui longeait la rivière.

– Alors, je trouve que tu aurais pu le dire plus tôt ! a répondu Peter avec une sévérité compréhensible.

– Oh ! Ne faites pas attention à elle, a dit Edmund. Elle joue toujours les trouble-fête ! Tu as ton compas de poche, n'est-ce pas, Peter ? Bon, alors tout est parfait. Il suffit de continuer vers le nord-ouest, de traverser cette petite rivière, la… Comment la nomme-t-on ? La Vivace…

– Je sais, a dit Peter, celle qui rejoint la Grande Rivière au gué de Beruna, ou pont de Beruna, comme l'appelle le CPA.

– C'est exact ! Traversons-la. Montons la colline, et nous serons à la Table de Pierre (je veux dire la colline d'Aslan) vers huit ou neuf heures du matin. J'espère que le roi Caspian nous offrira un bon petit déjeuner !

– Je souhaite que vous ayez raison ! a dit Susan. Je ne me rappelle rien de tout cela.

– C'est ce qu'il y a de plus ennuyeux avec les filles, a dit Edmund à Peter et au nain. Elles ne peuvent jamais se mettre une carte dans la tête !

– C'est parce que nos têtes sont déjà bien remplies ! a rétorqué Lucy.

Au début, les choses ont semblé aller très bien. Les enfants pensaient même avoir retrouvé un vieux chemin ; mais, si vous connaissez un peu les bois, vous savez qu'on est toujours en train de trouver des chemins imaginaires. Ils disparaissent au bout de cinq minutes ; et puis vous croyez en avoir découvert un autre (et vous espérez que ce n'est pas un autre, mais plus ou moins le même), et lui aussi disparaît ; alors, après avoir été complètement détourné de votre direction initiale, vous vous rendez compte qu'aucun de ces chemins n'en était vraiment un. Les garçons et le nain, toutefois, avaient l'habitude des bois et n'ont pas été leurrés plus de quelques secondes.

Il y avait environ une demi-heure qu'ils avançaient difficilement (trois d'entre eux étaient tout courbaturés d'avoir ramé la veille), quand Trompillon a chuchoté soudainement :

– Arrêtez-vous !

Ils se sont arrêtés tous.

– Il y a quelque chose qui nous suit, a-t-il dit à voix basse. Ou plutôt, quelque chose qui marche à la même allure que nous : là-bas, sur la gauche.

Ils sont restés silencieux, écoutant et observant, jusqu'à ce que leurs oreilles et leurs yeux leur fassent mal.

– Vous et moi ferions mieux de préparer une flèche, a dit Susan à Trompillon.

D'un signe de tête, le nain a acquiescé et, quand les deux arcs ont été bandés, le groupe s'est remis en marche.

Ils ont avancé d'une vingtaine de mètres, à travers une partie du bois beaucoup moins touffue, en se tenant bien sur leurs gardes. Puis ils sont arrivés à un endroit où les taillis s'épaississaient de nouveau, et ils ont été obligés de s'y frayer un chemin. Tout à coup, juste au moment où ils passaient, a surgi comme un éclair, en brisant les branches du fourré, quelque chose qui grondait et qui avait des yeux flamboyants ! Lucy a été jetée à terre et à moitié suffoquée, mais elle a entendu, en tombant, la vibration d'une corde d'arc. Quand elle a repris ses esprits, elle a vu qu'un gros ours gris, à l'air menaçant, était étendu raide mort par terre, le flanc percé par une flèche de Trompillon.

– Le CPA t'a battue dans ce match-là, Susan ! a dit Peter, avec un sourire un peu forcé, car il avait été bouleversé par l'aventure.

– J'ai… j'ai attendu trop longtemps, a-t-elle balbutié, d'une voix embarrassée. J'avais si peur que cela puisse être, vous savez, l'un de nos ours, un ours qui parle… (Elle détestait

tuer.)

– Oui, c'est la difficulté, a admis Trompillon, maintenant que les animaux, pour la plupart, sont devenues nos ennemies, et ont perdu la parole ; mais il en reste de l'autre sorte. On ne sait jamais, et on n'ose pas attendre pour le savoir.

– Pauvre vieux Brun, Susan s'est apitoyée. Vous ne pensez pas qu'il était de l'autre sorte ?

– Pas lui, a affirmé le nain. J'ai vu son visage et j'ai entendu son grognement. Ce qu'il voulait, c'est une petite fille pour son petit déjeuner. En parlant de petit déjeuner, je n'ai pas voulu décourager Vos Majestés, lorsque vous avez dit que vous espériez que le roi Caspian vous en offrirait un bien copieux : mais la viande est très rare dans le camp. Et il y a beaucoup de choses à manger sur un ours. Ce serait une honte de laisser la carcasse sans en prendre un peu, et cela ne nous retardera pas de plus d'une demi-heure. J'imagine que vous, les deux jeunes gens, je devrais dire, les rois, savez dépouiller un ours ?

– Allons nous asseoir plus loin, a suggéré Susan à Lucy. Je sais quel horrible et dégoûtant travail ce sera.

Lucy a frissonné et a répondu oui en hochant la tête. Une fois assise, elle a dit :

– Susan, une idée affreuse m'a traversé la tête !

– Quelle est-elle ?

– Ce serait terrible si un jour, dans notre propre monde, chez nous, les hommes commençaient à devenir sauvages, comme les animaux ici, mais conservaient quand même une apparence d'homme, de telle sorte qu'on ne saurait jamais qui serait qui…

– Nous avons suffisamment de soucis, ici et maintenant, à Narnia, a dit Susan, qui avait l'esprit pratique, sans aller imaginer des choses comme cela !

Lorsqu'elles ont rejoint les garçons et le nain, ils avaient coupé autant de viande, dans les meilleurs morceaux, qu'ils s'estimaient capables d'en porter. La viande crue n'est pas une chose très agréable à mettre dans sa poche, mais ils l'avaient enveloppée dans des feuilles fraîches, et s'étaient arrangés du mieux qu'ils l'avaient pu. Ils avaient tous suffisamment d'expérience pour savoir qu'ils auraient une tout autre attitude, vis-à-vis de ces paquets mous, humides et déplaisants, une fois qu'ils auraient marché assez longtemps pour être vraiment affamés.

Ils ont repris leur pénible progression (ne s'arrêtant qu'une fois, pour laver, dans le premier ruisseau qu'ils ont rencontré, trois paires de mains qui en avaient grand besoin), et ils ont marché jusqu'à ce que le soleil se lève, que les oiseaux se mettent à chanter et que plus de mouches qu'ils ne l'auraient souhaité bourdonnent dans les fougères. La raideur, causée par leurs exercices de rame de la veille, disparaissait peu à peu. Chacun a repris courage. Le soleil est devenu plus chaud ; ils ont enlevé leurs casques et les ont portés à la main.

– Je suppose que nous marchons dans la bonne direction ? a demandé Edmund, environ une heure plus tard.

– Je ne vois pas comment nous pourrions nous tromper, tant que nous ne prenons pas trop à gauche, a répondu Peter. Et si nous prenons trop à droite, le pire qui puisse nous arriver, c'est de perdre un peu de temps, en tombant sur la Grande Rivière trop tôt, manquant ainsi notre raccourci.

Ils se sont remis à avancer laborieusement. On n'entendait rien d'autre que le bruit mat et lourd de leurs pieds et le cliquetis de leurs cottes de mailles.

– Où peut bien se trouver cette Vivace ? a dit Edmund un bon moment plus tard.

– Je pense, en effet, que nous aurions déjà dû la rencontrer, a avoué Peter. Mais il n'y a

rien d'autre à faire que continuer.

Ils savaient tous les deux que, sans rien dire, le nain les observait avec inquiétude.

Et la marche difficile a repris encore une fois, et leurs cottes de mailles ont commencé à peser très lourd sur leurs épaules et à leur tenir très chaud.

– Diable ! Qu'est-ce que c'est que ça ? a demandé soudain Peter.

Sans le savoir, ils étaient presque arrivés au bord d'un petit précipice et, de là, leur regard plongeait dans une gorge, au fond de laquelle coulait une rivière. De l'autre côté, les falaises s'élevaient beaucoup plus haut. Personne dans le groupe, à l'exception d'Edmund (et peut-être de Trompillon), n'était un grimpeur.

– Je suis désolé, a dit Peter. C'est ma faute si nous sommes venus par ici. Nous sommes perdus. Je n'ai jamais vu cet endroit de ma vie.

Le nain a sifflé doucement entre ses dents.

– Oh ! Revenons en arrière et prenons l'autre chemin ! a supplié Susan. J'ai toujours su que nous nous perdrions dans ces bois !

– Susan, a dit Lucy, d'une voix chargée de reproches. Ne critique pas Peter ! C'est tellement compliqué, et il fait de son mieux !

– Et toi, ne reprends pas Susan si sèchement ! a coupé Edmund. Je trouve qu'elle a parfaitement raison !

– Cruches et carapaces ! s'est exclamé Trompillon. Si nous nous sommes perdus en venant, quelle chance avons-nous de retrouver notre chemin en retournant en arrière ? Et si nous devons regagner l'île et tout recommencer à zéro – à supposer que nous le puissions – nous ferions aussi bien de tout abandonner ! Miraz en aura fini avec Caspian avant que nous n'arrivions si nous avançons à cette allure !

– Vous pensez que nous devons continuer ? a demandé Lucy.

– Je ne suis pas certain que le roi suprême soit perdu, a répondu Trompillon. Qu'est-ce qui empêche cette rivière d'être la Vivace ?

– Mais la Vivace ne se trouve pas dans une gorge, a dit Peter, qui avait du mal à garder son calme.

– Votre Majesté dit : « ne se trouve pas », a répliqué le nain, mais ne devriez-vous pas dire : « ne se trouvait pas ». Vous avez connu ce pays il y a des centaines, sans doute même des milliers d'années. Il peut très bien avoir changé. Un glissement de terrain peut avoir arraché la moitié de cette colline, laissant des rochers nus, ce qui explique les précipices, de l'autre côté. Ensuite, la Vivace a très bien pu, au fil des années, creuser son lit, ce qui a créé le petit précipice de ce côté-ci. Ou bien il peut y avoir eu un tremblement de terre, ou quelque chose d'autre encore.

– Je n'avais pas pensé à cela, a avoué Peter.

– Et de toute façon, a ajouté Trompillon, même si cette rivière n'est pas la Vivace, elle coule, plus ou moins, vers le nord, et donc, elle doit forcément se jeter dans la Grande Rivière. D'ailleurs, je crois que j'ai croisé quelque chose qui y ressemblait, en venant vous rencontrer. C'est pourquoi, si nous tournons à droite et que nous descendons, on sera obligés de tomber sur la Grande Rivière. Probablement pas aussi haut que nous l'avions espéré, mais, au moins, ça ne sera pas pire que si vous aviez pris mon chemin.

– Trompillon, vous êtes un type formidable ! s'est écrié Peter. Venez ! Descendons de ce côté du ravin !

– Regardez ! Regardez ! Regardez ! a crié Lucy.

– Où ? Quoi ? ont demandé tous les autres.

– Le Lion, a dit Lucy. Aslan lui-même. Vous ne l'avez pas vu ?

Son visage était complètement transformé et ses yeux étincelaient.

– Tu veux vraiment dire… a commencé Peter.

– Où penses-tu l'avoir vu ? a demandé Susan.

– Ne parle pas comme une grande personne, a dit Lucy, en tapant du pied. Je ne pense pas l'avoir vu. Je l'ai vu.

– Où, Lucy ? a demandé Peter.

– Là-haut, entre ces sorbiers. Non, de ce côté de la gorge. Et en haut, pas en bas. Exactement à l'opposé du côté où vous voulez aller. Et il voulait qu'on aille à l'endroit où il se trouvait, là-haut.

– Comment sais-tu que c'est ce qu'il voulait ? a demandé Edmund.

– Je… je… je le sais, a répondu Lucy, rien qu'à voir son visage.

Les autres s'entre-regardaient dans un silence embarrassé.

– Sa Majesté peut très bien avoir vu un lion, a reconnu Trompillon. Il y a des lions, dans cette forêt, on me l'a dit. Mais ce n'est pas forcément un lion ami, ni un lion qui parle, pas plus que cet ours n'était un ours ami, ni un ours qui parlait.

– Oh ! Ne soyez pas si stupides ! s'est fâchée Lucy. Vous croyez que je ne reconnaisse pas Aslan quand je le vois ?

– Si c'est un lion que vous avez connu, quand vous étiez ici avant, il serait maintenant vraiment très, très vieux. Et si, par hasard, il était possible que ce soit le même, qu'est-ce qui l'empêcherait d'être devenu sauvage, et fou, comme tant d'autres ?

Lucy est devenue toute rouge, et je pense qu'elle se serait jetée sur Trompillon si Peter n'avait pas posé sa main sur son bras.

– Le CPA ne comprend pas. Comment pourrait-il ? Vous devez simplement reconnaître, Trompillon, que nous connaissons vraiment Aslan ; qu'on le connaît vraiment un peu, je veux dire. Et il ne faut plus jamais parler de lui de cette façon. Déjà, ça ne porte pas chance, et en plus, c'est complètement stupide. La seule question est de savoir si Aslan était vraiment là.

– Mais je sais qu'il y était, a dit Lucy, les yeux pleins de larmes.

– Oui, Lucy, mais pas nous, vois-tu, a dit Peter.

– Il n'y a rien d'autre à faire que de voter, a suggéré Edmund.

– D'accord, a approuvé Peter. Vous êtes le plus âgé, CPA. Pour quelle solution vous votez ? On monte ou on descend ?

– On descend, a dit le nain. Je ne sais rien d'Aslan. Mais je sais que si on tourne à gauche et qu'on suit la gorge en montant, ça peut nous prendre toute la journée, avant qu'on trouve un endroit où on pourra la traverser. Tandis que si on tourne à droite et qu'on descend, on est obligés d'atteindre la Grande Rivière dans quelques heures environ. Et s'il y a de vrais lions dans le coin, on préfère s'éloigner d'eux, plutôt que d'aller les rencontrer.

– Tu réponds quoi, Susan ?

– Ne te fâche pas, Lucy, a-t-elle dit, mais je pense vraiment qu'on doit descendre. Je suis morte de fatigue. Laisse-nous sortir de ce bois horrible et gagner un endroit dégagé aussi vite qu'on pourra. Personne, à part toi, n'a vu quelque chose.

– Edmund, a dit Peter.

– Eh bien, voilà, a dit Edmund, en parlant rapidement et en rougissant un peu. Quand on a découvert Narnia, il y a un an – ou mille ans, peu importe –, c'est Lucy qui l'a découvert en premier, et aucun de nous n'a voulu la croire. J'ai été le pire, je le sais. Et pourtant, elle avait raison. Ce ne serait pas juste de la croire cette fois-ci ? Je vote pour qu'on monte !

– Oh ! Edmund ! s'est écriée Lucy, et elle lui a pris la main.

– Maintenant, c'est ton tour, Peter, a dit Susan, et j'espère…

– Oh ! Tais-toi, tais-toi, et laisse-moi réfléchir, a interrompu Peter. Je préférerais ne pas être obligé de voter…

– Vous êtes le roi suprême, a dit Trompillon gravement.

– On descend, a dit Peter, après un long moment. Je sais qu'il est très possible que Lucy ait raison, mais je ne peux pas m'empêcher de décider ça. Il faut bien choisir.

C'est comme ça qu'ils sont partis sur leur droite, le long de la crête, en suivant le fleuve vers la vallée. Lucy était la dernière et elle pleurait à chaudes larmes…

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, la pente de la Vivace devenait plus abrupte. Leur voyage ressemblait de plus en plus à une escalade et de moins en moins à de la marche, et, même à certains endroits, à une escalade dangereuse, sur des rochers glissants, à pic au-dessus de précipices sombres, avec la rivière qui grondait furieusement dans le fond.

Vous pouvez être certain qu'ils observaient passionnément les falaises, sur leur gauche, dans l'espoir d'y découvrir une brèche, ou un endroit où ils pourraient les escalader ; mais ces falaises restaient infranchissables. C'était à devenir fou, car chacun savait que, s'ils pouvaient sortir du ravin de ce côté, ils n'auraient plus qu'une petite pente à descendre, et un court trajet à effectuer, pour rejoindre le quartier général de Caspian.

Les garçons et le nain étaient maintenant partisans d'allumer un feu et de cuire leur viande d'ours. Susan n'était pas de cet avis ; elle ne désirait qu'une chose, c'était, disait-elle « continuer, en finir et sortir de ces foutus bois ». Quant à Lucy, elle était mille fois trop fatiguée et malheureuse pour avoir une quelconque opinion sur quoi que ce soit. Mais comme il n'y avait pas de bois sec, l'opinion des uns et des autres n'importait en fait pas grand-chose. Les garçons ont commencé à se demander si la viande crue était vraiment aussi dégoûtante qu'on le leur avait toujours dit. Trompillon leur a certifié que oui.

Naturellement, si les enfants avaient entrepris un voyage pareil quelques jours plus tôt en Angleterre, ils auraient été complètement crevés. Je pense avoir expliqué plus tôt comment Narnia les métamorphosait. Lucy elle-même était, pour ainsi dire, devenue un tiers de la petite fille partant en pension pour la première fois, et deux tiers de la reine Lucy de Narnia.

– Enfin ! a crié Susan.

– Hourra ! s'est exclamé Peter.

Le ravin et la rivière venaient juste de faire un coude et toute une grande vue s'est déployée au-dessous d'eux. Ils pouvaient voir une région entière s'étirer dégagée jusqu'à l'horizon et, entre eux et cette région, le large ruban d'argent de la Grande Rivière. Et de cette rivière, ils voyaient la portion particulièrement large et peu profonde, qui avait été avant le gué de Beruna mais qui, à présent, était enjambée par un pont très long, à plusieurs arches. Il y avait une petite ville à l'extrémité du pont.

– Mince ! s'est écrié Edmund. Nous avons livré la bataille de Beruna juste à l'endroit où est située la ville !

Plus que toute autre chose, ce souvenir a remonté le moral aux garçons. Vous ne pouvez pas vous empêcher de vous sentir plus fort, en voyant un endroit où, il y a plusieurs siècles, vous avez remporté une glorieuse victoire, sans parler d'un royaume. Peter et Edmund ont été bientôt tellement occupés à parler de la bataille qu'ils ont oublié leurs pieds endoloris, ainsi que le poids de leurs cottes de mailles sur leurs épaules. Le nain, lui aussi, était très intéressé.

Ils avançaient tous plus rapidement. La marche est devenue plus facile. Bien qu'il y ait eu encore des falaises à pic sur leur gauche, le terrain s'aplanissait sur leur droite. Bientôt, il n'y a plus eu de ravin, mais simplement une vallée. Il n'y avait plus de chutes d'eau, non plus, et, pour le moment, ils se trouvaient de nouveau dans des bois assez touffus.

Et puis soudain, wizzz ! un bruit assez proche de celui que fait un pivert a retenti. Les enfants étaient encore en train de se demander où (il y a des siècles) ils avaient déjà entendu un bruit semblable, et pourquoi ils le détestaient tant, lorsque Trompillon a hurlé :

– Couchez-vous !

Et, au même moment, il a forcé Lucy (qui se trouvait par hasard près de lui) à s'aplatir dans les fougères. Peter, qui regardait en l'air pour voir s'il pouvait repérer un écureuil, avait vu ce qui avait causé ce bruit : une longue et cruelle flèche s'était fichée dans le tronc d'un arbre, juste au-dessus de sa tête. À l'instant où il plaquait Susan au sol et s'y jetait lui-même, une autre flèche a sifflé au-dessus de son épaule et s'est enfoncée dans le sol à côté de lui.

– Vite ! Vite ! En arrière ! Rampez ! a ordonné Trompillon, en haletant.

Ils ont fait demi-tour et ont remonté la colline en progressant à plat ventre sous les fougères, parmi des nuages de mouches qui bourdonnaient affreusement. Les flèches pleuvaient autour d'eux. L'une a touché le casque de Susan, avec un bruit aigu et cinglant, puis a ricoché. Ils ont rampé plus vite, ruisselant de sueur. Puis ils ont couru, courbés en deux, les garçons tenant leurs épées à la main, de peur qu'elles ne les fassent trébucher.

Cela leur fendait le cœur de remonter la colline et de se retrouver sur un terrain qu'ils avaient déjà parcouru. Quand ils ont senti que, vraiment, ils ne pourraient plus faire un pas de plus, même pour sauver leurs vies, ils se sont tous laissés tomber sur la mousse humide, près d'une chute d'eau, derrière un gros rocher, totalement à bout de souffle. Ils ont été surpris de constater à quelle hauteur ils étaient déjà parvenus.

Ils ont écouté intensément et n'ont entendu aucun bruit de poursuite.

– De ce côté-là, ça va, a constaté Trompillon, en prenant une grande respiration. Ils n'ont pas entrepris de recherches dans le bois. Ce n'étaient que des sentinelles, j'espère. Mais cela signifie que Miraz a un avant-poste juste en bas. Punaise ! Il s'en est fallu de peu !

– Je devrais recevoir des claques pour vous avoir conduits par ce chemin ! a dit Peter.

– Pas du tout, Votre Majesté, a dit le nain. D'abord, ce n'est pas vous, mais c'est votre royal frère Edmund qui, le premier, a suggéré de passer par le ruisseau des eaux de Cristal.

– Je crains que le CPA n'ait raison, a dit Edmund qui, tout à fait honnêtement, avait oublié ce point, depuis que les choses avaient commencé à aller de travers.

– Et ensuite, a continué Trompillon, si nous avions pris mon chemin, nous aurions très probablement marché droit sur ce poste de garde ; ou bien nous aurions rencontré les mêmes difficultés pour l'éviter. Je pense que cet itinéraire des eaux de Cristal s'est révélé le meilleur.

– Une bénédiction déguisée ! a ironisé Susan.

– Vraiment bien déguisée ! a alors ajouté Edmund.

– Je suppose que nous serons obligés de remonter le ravin, maintenant, a dit Lucy.

– Lucy, tu es une héroïne ! a déclaré Peter. Car c'était le moment ou jamais, aujourd'hui, où tu aurais pu nous dire : « Je vous avais prévenus ! Partons ! »

– Dès que nous serons bien enfoncés dans la forêt, a annoncé Trompillon, et tant pis pour ce que chacun dira, je vais allumer un feu et faire cuire le dîner. Mais nous devons d'abord nous éloigner carrément d'ici.

Il est inutile de décrire les peines que leur a coûté la remontée du ravin. Ça a été une entreprise extrêmement pénible mais, assez curieusement, chacun se sentait plus gai. Les enfants reprenaient leur souffle, et le mot dîner avait eu un effet merveilleux.

Il faisait encore jour lorsqu'ils ont atteint le bois de sapins qui leur avait causé tant de soucis, et ils ont bivouaqué dans une sorte de cuvette, juste au-dessus. Ça a été fatigant et ennuyeux de ramasser du bois pour le feu, mais quelle splendeur quand le feu a pris feu ! Ils ont alors sorti de leurs poches les paquets de viande d'ours, humides et sales, et qui auraient semblé tellement répugnants à quiconque aurait passé la journée enfermé chez lui. Le nain avait des idées magnifiques en matière de cuisine. Chaque pomme (ils en avaient encore quelques-unes) a été enveloppée dans de la viande d'ours – comme si l'on voulait préparer une pomme enrobée, mais qu'on se servait de viande au lieu de pâte, ce qui la rendait beaucoup plus épaisse – et piquée sur un bâton pointu, puis rôtie. Le jus de la pomme a imprégné toute la viande, comme le fait la compote avec le rôti de porc. Les ours qui se sont nourris principalement d'autres animaux ne sont pas très savoureux, mais l'ours qui a mangé beaucoup de miel et de fruits est excellent ; et c'était justement de cette sorte d'ours qu'il s'agissait. Ça a été vraiment un repas superbe ! Et, bien entendu, il n'y avait pas de vaisselle à faire ! Il suffisait, après le dîner, de s'étendre, de regarder la fumée qui montait de la pipe de Trompillon, d'étirer ses jambes et de bavarder. Chacun avait bon espoir, à présent, de trouver le roi Caspian le lendemain et de battre Miraz en quelques jours. Ce n'était peut-être pas raisonnable d'avoir cette impression, mais c'était ainsi.

Ils se sont endormis l'un après l'autre, mais tous très rapidement.

Lucy s'est réveillée du plus profond sommeil que vous puissiez imaginer, avec le sentiment que la voix qu'elle aimait le plus au monde l'avait appelée par son nom. Elle a cru d'abord que c'était la voix de son père, mais ce n'était pas exactement ça. Ensuite, elle a pensé que c'était la voix de Peter, mais ce n'était pas ça non plus. Elle n'avait pas envie de se lever ; non pas qu'elle soit encore fatiguée – au contraire, elle était merveilleusement reposée et toutes ses douleurs s'étaient envolées – mais parce qu'elle se sentait extrêmement heureuse et tellement bien. Elle contemplait la lune de Narnia, qui est plus grande que la nôtre, et le ciel étoilé, car l'endroit où ils avaient installé leur camp était assez dégagé.

– Lucy, on l'a appelée une seconde fois.

Ce n'était ni la voix de son père, ni celle de Peter. Elle s'est assise, tremblant non pas de peur, mais d'excitation. La lune était si brillante que tout le paysage de forêt, autour d'elle, était presque aussi clair qu'en plein jour, tout en ayant l'air plus sauvage. Derrière elle se trouvait le bois de sapins ; loin, sur sa droite, les crêtes dentelées de l'autre précipice ; droit devant elle, un espace d'herbe, menant à une clairière entourée d'arbres, situés à quelques dizaines de mètres. Lucy a examiné intensément les arbres de cette clairière. « Eh bien, je crois vraiment qu'ils bougent, s'est-elle dit. Ils se promènent. »

Elle s'est levée, son cœur battant violemment, et a marché à leur rencontre. Il y avait,

c'était certain, du bruit dans la clairière, un bruit qui ressemblait à celui que font les arbres secoués par un grand vent, et pourtant il n'y avait pas de vent ce soir. Cependant, ce n'était pas un bruit d'arbre habituel. Lucy a eu l'impression qu'il s'y mêlait une sorte de musique. Mais elle ne pouvait pas plus en distinguer la mélodie qu'elle n'avait pas pu saisir les mots lorsque les arbres avaient été sur le point de lui parler, la nuit d'avant. Il y avait, tout du moins, une cadence : en se rapprochant, elle a senti que ses pieds avaient envie de danser ! Maintenant, il n'y avait plus aucun doute : les arbres bougeaient réellement ; ils avançaient, ils reculaient et ils se croisaient, comme s'ils participaient à une danse de campagne très compliquée. « Je suppose, s'est dit Lucy, que lorsque les arbres dansent, ce doit être une danse très, très campagnarde ! » Elle se trouvait presque parmi eux, désormais.

Le premier arbre qu'elle a observé ne ressemblait apparemment pas à un arbre, mais à un homme immense, avec une barbe hirsute et de grosses touffes de cheveux en broussaille. Elle n'a pas eu peur ; elle avait déjà vu des choses aussi étranges auparavant. Quand elle l'a regardé une seconde fois, ce n'était plus qu'un arbre, bien qu'il soit encore en train de remuer. Il était impossible de voir s'il avait des pieds ou des racines, naturellement, car, pendant qu'ils bougent, les arbres ne marchent pas à la surface de la terre, ils pataugent dedans, comme nous pataugeons dans l'eau. Le même phénomène s'est produit avec tous les arbres qu'elle a regardés. Pendant un moment, ils avaient l'air d'être ces formes aimables et splendides de géants et de géantes que les esprits des arbres prennent lorsqu'une magie bénéfique les éveille complètement à la vie ; le moment suivant, ils avaient tous l'air d'être de nouveau des arbres. Mais quand ils ressemblaient à des arbres, c'était à des arbres étrangement humains, et quand ils ressemblaient à des êtres vivants, c'était à des êtres vivants étrangement branchus et feuillus… Et, pendant tout ce temps, il y avait ce bruit bizarre, rythmé, bruissant, frais et joyeux.

« Ils sont presque éveillés, s'est dit Lucy, mais pas complètement. »

Elle savait que, pour elle, elle était complètement éveillée, beaucoup plus qu'on ne l'est normalement.

Elle a avancé sans crainte parmi eux, dansant elle-même en sautillant de-ci, de-là, pour éviter d'être renversée par ces immenses partenaires. Mais elle n'était qu'à demi intéressée par eux. Elle désirait aller au-delà d'eux, vers quelque chose d'autre ; c'était de là-bas, au-delà des arbres, que la voix qu'elle aimait tant l'avait appelée.

Bientôt, elle a traversé leurs lignes (ne sachant pas très bien si elle s'était servie de ses bras pour écarter des branches, ou pour, dans une grande chaîne, donner la main à d'immenses danseurs, qui se baissaient pour l'atteindre), car ils formaient réellement une couronne d'arbres autour d'une clairière centrale. Elle est sortie de la zone où leurs ombres mouvantes et les lumières changeantes se mêlaient si joliment.

Elle a remarqué un cercle d'herbe, lisse comme une pelouse, avec des arbres sombres, qui dansaient alentour. Et là, quelle joie ! Il était là, l'immense Lion, d'une blancheur éblouissante, dans le clair de lune, avec son immense ombre noire en dessous de lui.

Sans le mouvement de sa queue, on aurait pu croire qu'il était un lion de pierre, mais cette pensée n'a même pas effleuré l'esprit de Lucy. Elle ne s'est pas arrêtée une seconde pour savoir s'il était gentil ou pas. Elle s'est précipitée vers lui. Elle sentait que son cœur allait éclater si elle perdait une seule seconde. Un instant plus tard, elle l'embrassait, elle nouait ses bras autour de son cou, aussi étroitement qu'elle le pouvait, et elle enfouissait son visage dans sa magnifique et très épaisse crinière soyeuse.

– Aslan, Aslan. Cher Aslan, a sangloté Lucy. Enfin !

Le grand fauve s'est roulé sur le côté, si bien que Lucy est tombée, à moitié assise, à moitié couchée, entre ses pattes de devant. Il s'est penché et a touché légèrement le nez de Lucy avec sa langue. Son souffle chaud l'a enveloppée tout entière. Elle a contemplé la large face pleine de sagesse.

– Bienvenue, enfant, a-t-il dit.
– Aslan, a dit Lucy, vous êtes plus grand ?
– C'est parce que tu es plus âgée, a-t-il répondu.
– Vous ne l'êtes pas ?

– Non. Mais chaque fois que tu auras un an de plus, tu me trouveras plus grand.

Elle était si heureuse que, pendant un moment, elle n'a pas voulu parler. C'est Aslan qui a parlé.

– Lucy, a-t-il dit, nous ne devons pas rester ici longtemps. Nous avons du travail devant nous, et beaucoup de temps a été perdu aujourd'hui.

– Oui, c'était vraiment dommage, a-t-elle dit. Je vous ai vu. Ils ne voulaient pas me croire. Ils sont tous si…

De quelque part, tout au fond du corps d'Aslan, est monté le début d'un grognement.

– Je suis désolée, a dit Lucy, qui comprenait certaines de ses humeurs. Je n'avais pas l'intention de commencer à critiquer les autres. Mais ce n'était pas ma faute, tout de même ?

Le Lion l'a regardée droit dans les yeux.

– Oh ! Aslan, a-t-elle dit. Vous ne voulez pas dire que c'était ma faute ? Comment aurais-je… aurais-je pu quitter les autres, et comment aurais-je pu monter vous trouver, toute seule ? Comment ? Ne me regardez pas comme ça… Bon, je suppose que je l'aurais pu… Oui, et je n'aurais pas été seule, je le sais, pas si j'étais avec vous. Mais quel aurait été l'avantage ?

Aslan n'a rien répondu.

– Vous voulez dire, a-t-elle murmuré, d'une voix plutôt éteinte, que cela se serait bien terminé… d'une manière ou d'une autre ? Mais comment ? Je vous en prie, Aslan ! Je ne peux pas le savoir ?

– Savoir ce qui serait arrivé, enfant ? a dit le Lion. Non. Personne ne le sait jamais.

– Oh ! a fait Lucy.

– Mais chacun peut découvrir ce qui arrivera, a dit Aslan. Si tu retournes auprès des autres maintenant, et que tu les réveilles, et que tu leur dises que tu m'as vu de nouveau, et que vous deviez tous vous lever immédiatement et me suivre… qu'arrivera-t-il ? Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir.

– Vous voulez dire que c'est ce que vous voulez que je fasse ? a-t-elle demandé, avec un sursaut de surprise.

– Oui, petite fille, a dit Aslan.

– Est-ce que les autres vous verront aussi ? a demandé Lucy.

– Certainement pas au début, a dit le Lion. Plus tard, cela dépend.

– Mais ils ne me croiront pas, a dit Lucy.

– Cela n'a pas d'importance, a répondu Aslan.

– Oh ! là ! là ! Oh ! là ! là ! a gémi Lucy. Moi qui étais si contente de vous retrouver. Et je pensais que vous me permettriez de rester. Et je croyais que vous seriez apparu en rugissant, et que vous auriez épouvanté et mis en fuite tous les ennemis… comme la dernière fois. Et maintenant, tout va être affreux.

– C'est dur pour toi, petite fille, a dit Aslan. Mais les choses ne se produisent jamais deux fois de la même façon. Cela a déjà été pénible pour nous tous, à Narnia, dans le passé.

Lucy a enfoui sa tête dans la crinière d'Aslan, pour se soustraire à son regard. Mais il devait y avoir de la magie dans cette crinière. Elle a senti la force du Lion pénétrer en elle. Et tout à coup elle s'est redressée.

– Je suis désolée, Aslan, a dit-elle. Je suis prête, maintenant.

– Maintenant, tu es une lionne, a déclaré Aslan. Et maintenant, tout Narnia va être régénéré. Mais va. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Il s'est levé et, avec une démarche silencieuse et pleine de majesté, il est retourné vers la ceinture d'arbres dansants, à travers laquelle Lucy était venue, et Lucy marchait avec lui, sa

main, un peu tremblante, posée sur sa crinière. Les arbres se sont écartés pour les laisser passer et, l'espace d'une seconde, ont revêtu complètement leurs formes humaines. Lucy a eu une brève vision de dieux et de déesses des bois, tous grands et beaux, qui s'inclinaient devant le Lion ; l'instant suivant, ils étaient de nouveau des arbres, mais ils s'inclinaient encore, avec des mouvements si gracieux de leurs branches et de leurs troncs que leur révérence elle-même était une sorte de danse.

– Maintenant, enfant, a dit Aslan, lorsqu'ils ont laissé les arbres derrière eux, je vais attendre ici. Va réveiller les autres et dis-leur de te suivre. S'ils ne veulent pas, alors toi, au moins, devras me suivre seule.

C'est une mission terrible d'être obligée de réveiller quatre personnes, toutes plus âgées que vous, et toutes très fatiguées, pour leur dire quelque chose qu'elles ne croiront probablement pas, et de leur faire faire quelque chose qu'elles n'aimeront certainement pas. « Je ne dois pas y penser, je dois juste le faire », a pensé Lucy.

Elle est d'abord allée vers Peter et l'a secoué.

– Peter, lui a-t-elle chuchoté à l'oreille, réveille-toi. Vite. Aslan est là. Il dit que nous devons le suivre immédiatement.

– Certainement, Lucy, tout ce que tu veux, a-t-il répondu, d'une manière tout à fait inattendue.

C'était encourageant, mais comme Peter s'est aussitôt retourné de l'autre côté et s'est rendormi, cela n'a pas servi à grand-chose.

Ensuite, elle a essayé Susan. Susan s'est réveillée pour de bon, mais seulement pour dire de sa voix la plus ennuyeuse, sa voix de grande personne :

– Tu as rêvé, Lucy, rendors-toi.

Puis elle s'est attaquée à Edmund. Ç'a été très difficile de le tirer de son sommeil, mais quand, finalement, elle y est parvenue, il était vraiment réveillé, et il s'est assis.

– Eh ! il a grogné d'une voix grincheuse. Qu'est-ce que tu racontes ?

Elle a répété toute son histoire. C'était l'une des parties les plus difficiles de sa mission, car chaque fois qu'elle redisait son histoire, elle lui semblait moins convaincante.

– Aslan ! s'est écrié Edmund en sautant sur ses pieds. Hourra ! Où est-il ?

Lucy s'est tournée vers l'endroit où elle pouvait voir le Lion qui attendait, ses yeux patients fixés sur elle.

– Là ! elle a dit, en tendant le doigt.

– Où ? a demandé à nouveau Edmund.

– Là. Là. Tu ne vois pas ? De ce côté des arbres !

Edmund a regardé fixement durant un moment et puis il a dit :

– Non. Il n'y a rien là. Tu as été éblouie et trompée par le clair de lune. Cela arrive, tu sais. J'ai cru moi-même un instant que je voyais quelque chose. Mais c'était seulement un effet optique.

– Je le vois tout le temps, a affirmé Lucy. Il regarde droit vers nous.

– Alors, pourquoi je ne peux pas le voir ?

– Il a dit que peut-être tu ne le pourrais pas…

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. C'est ce qu'il a dit.

– Oh ! flûte ! a dit Edmund. Je préférerais que tu n'aies plus de visions ! Mais je suppose que nous devons réveiller les autres.

Chapitre 11

Le Lion a rugi

Quand tout le groupe a finalement été réveillé, Lucy a dû raconter son histoire pour la quatrième fois. Le profond silence qui a suivi a été parfaitement décourageant.

– Je ne vois rien, a dit Peter, après qu'il a écarquillé les yeux au point d'en avoir mal. Et toi, Susan ?

– Non, bien sûr que non, a-t-elle répondu. Parce qu'il n'y a rien à voir. Elle a rêvé. Recouche-toi et rendors-toi, Lucy.

– Et j'espère, a dit Lucy d'une voix tremblante, que vous allez tous venir avec moi. Parce que… parce que je devrai partir avec lui, que vous veniez ou non.

– Ne dis pas de sottises, Lucy, a grondé Susan. Il est évident que tu ne peux pas aller toute seule de ton côté. Ne le lui permets pas, Peter. Elle est vraiment insupportable !

– J'irai avec elle, si elle doit y aller, a déclaré Edmund. Elle a déjà eu raison dans le passé.

– Je le sais, a admis Peter. Et elle avait peut-être raison ce matin. Il est certain que cela ne nous a pas porté chance de descendre le ravin. Mais pourtant… à cette heure de la nuit. Et pourquoi Aslan devrait-il être invisible pour nous ? Il ne l'a jamais été. Cela ne lui ressemble pas. Que dit le CPA ?

– Oh ! Je ne dis rien du tout, a répondu le nain. Si vous y allez tous, bien sûr, j'irai avec vous ; et si votre groupe se partage, j'irai avec le roi suprême. C'est mon devoir envers lui et envers le roi Caspian. Mais si vous me demandez mon avis personnel, je suis un nain très simple, et je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de chance de trouver, la nuit, une route que l'on n'a pas pu trouver le jour. Et je n'en ai rien à faire des lions magiques qui sont, soi-disant, des lions qui parlent, mais qui ne parlent pas, soi-disant des lions bienveillants, mais qui ne nous font aucun bien, et soi-disant des lions énormes, mais que personne, cependant, ne peut voir. Pour autant que je sache, tout cela n'est juste que du n'importe quoi !

– Il est en train de frapper le sol avec sa patte, pour nous dire de nous dépêcher, a annoncé Lucy. Nous devons y aller maintenant. Au moins, je dois y aller.

– Tu n'as pas le droit d'essayer de forcer les autres comme tu le fais. Tu es seule contre quatre, et tu es la plus jeune ! a crié Susan.

– Oh ! Ça suffit, a grommelé Edmund. Nous devons y aller. On n'aura pas la paix autrement.

Il avait tout à fait l'intention de soutenir Lucy, mais il était très ennuyé par la perspective de renoncer à une nuit de sommeil, et il se dédommageait en faisant tout de très mauvaise grâce possible.

– En marche, donc, a décidé Peter, en glissant, l'air fatigué, son bras dans la courroie de

son bouclier et en mettant son casque.

À n'importe quel autre moment, il aurait dit quelque chose de gentil à Lucy, qui était sa sœur préférée, car il devinait à quel point elle devait se sentir malheureuse, et que, quoi qu'il arrive, elle n'était pas fautive. Mais il ne pouvait pas s'empêcher d'être quand même un peu contrarié.

Susan a été la pire.

– Supposons que je commence à me conduire comme Lucy, a-t-elle dit. Je pourrais, par exemple, menacer de rester ici, que vous partiez ou non. Je pense d'ailleurs que je vais le faire !

– Obéissez au roi suprême, Votre Majesté, a dit Trompillon, et partons ! Si on ne me laisse pas dormir, je préfère encore marcher que rester planté là à discuter !

C'est ainsi que, finalement, ils se sont mis en route. Lucy marchait la première, se mordant les lèvres et s'efforçant de ne pas dire à Susan tout ce qu'elle avait envie de lui dire. Mais elle a oublié sa colère lorsqu'elle a fixé ses yeux sur Aslan. Il s'est retourné et s'est mis à avancer, d'un pas lent, à environ trente mètres devant eux. Les autres n'avaient que les indications de Lucy pour les guider, car Aslan n'était pas seulement invisible pour eux, il était aussi silencieux. Ses immenses pattes, semblables à celles d'un chat, ne faisaient pas le moindre bruit sur l'herbe.

Il les a conduits à droite des arbres dansants – personne n'a su s'ils étaient encore en train de danser, car Lucy ne quittait pas le Lion des yeux, et les autres ne quittaient pas Lucy des yeux – et très près du bord du ravin.

– Bon sang ! a juré Trompillon. J'espère que cette folie ne va pas se terminer par une escalade au clair de lune et des cous cassés !

Pendant longtemps, Aslan a longé la crête du précipice. Puis ils sont arrivés à un endroit où quelques petits arbres poussaient juste au bord du gouffre. Il a tourné et a disparu au milieu d'eux. Lucy a retenu son souffle, car on avait l'impression qu'il avait plongé dans le vide ; mais elle était trop occupée à ne pas le perdre des yeux pour s'arrêter et penser à cette possibilité. Elle a pressé à son tour le pas et s'est retrouvée bientôt parmi les arbres. En regardant à ses pieds, elle a aperçu un sentier étroit et à pic, qui descendait en biais, entre des rochers, jusqu'au fond du ravin, et elle a vu Aslan qui suivait ce sentier. Il s'est retourné et l'a regardée avec des yeux pleins de joie. Lucy a battu des mains et s'est mise à descendre derrière lui à quatre pattes avec mille précautions. Dans son dos, elle a entendu les voix des autres qui criaient :

– Hé ! Lucy, attention ! Pour l'amour de Dieu ! Tu es juste au bord du ravin. Reviens…

Et puis, un instant plus tard, la voix d'Edmund qui disait :

– Non, elle a raison. Il y a un chemin pour descendre.

À mi-pente, Edmund l'a rattrapée.

– Regarde ! a-t-il dit, très excité. Regarde ! Quelle est cette ombre, qui rampe devant nous ?

– C'est son ombre, a dit Lucy.

– Je crois que tu as raison, Lucy, a-t-il dit. Je ne comprends pas comment je ne l'ai pas vue avant. Mais où est-il ?

– Avec son ombre, naturellement. Tu ne vois pas ?

– Eh bien, pendant un moment, j'ai presque cru que je le voyais. La lumière est tellement bizarre…

D'un peu plus haut, derrière eux, est parvenue la voix de Trompillon, qui disait :

– Mais tu ne sais pas à quel point j'ai été horrible, bien plus que tu ne l'imagines ! J'ai vraiment cru que c'était lui, hier. Quand il nous a avertis de ne pas descendre, vers le bois de sapins. Et j'ai vraiment cru que c'était lui, cette nuit, quand tu nous as réveillés. Je veux dire, au fond de moi-même. Ou disons que j'aurais pu le croire, si je l'avais voulu. Mais je voulais seulement une chose, sortir de ces bois et… et… oh ! je ne sais pas. Qu'est-ce que je vais lui dire ?

– Tu n'as peut-être pas besoin de dire grand-chose, a suggéré Lucy.

Ils ont vite atteint les arbres et, à travers eux, les enfants ont aperçu le grand tumulus, la colline d'Aslan, qui avait été érigée au-dessus de la Table, après leur règne.

– Les nôtres ne veillent pas très bien, a marmonné Trompillon. Nous aurions déjà dû recevoir des messages…

– Chut ! ont dit les quatre enfants, car Aslan venait de s'arrêter.

Il s'était retourné et leur faisait face avec une telle majesté qu'ils se sont sentis aussi heureux que peut l'être quelqu'un qui est effrayé, et aussi effrayés que peut l'être quelqu'un qui est heureux. Les garçons se sont avancés. Lucy les a laissés passer ; Susan et le nain se sont recroquevillés à l'arrière.

– Oh ! Aslan ! a dit le roi Peter en mettant un genou à terre et en levant la lourde patte du Lion jusqu'à son visage. Je suis si heureux. Et tellement désolé. Je les ai conduits sur le mauvais chemin, depuis le début, et spécialement hier matin.

– Mon cher fils, a dit Aslan.

Puis il s'est tourné et a accueilli Edmund.

– Bien joué ! ont été ses mots.

Ensuite, après un silence pesant, sa voix profonde s'est élevée :

– Susan.

Susan n'a pas répondu, et les autres ont estimé qu'elle pleurait.

– Tu as écouté tes craintes, enfant, a dit Aslan. Viens, laisse-moi souffler sur toi. Oublie-les. As-tu retrouvé ton courage ?

– Un peu, Aslan, a-t-elle dit.

– Et maintenant… a dit le Lion d'une voix beaucoup plus forte, avec un soupçon de rugissement, et alors que sa queue battait ses flancs… et maintenant où est ce petit nain, ce fameux tireur d'épée, ce célèbre archer, qui ne croit pas aux lions ? Viens ici, fils de la Terre, viens ici !

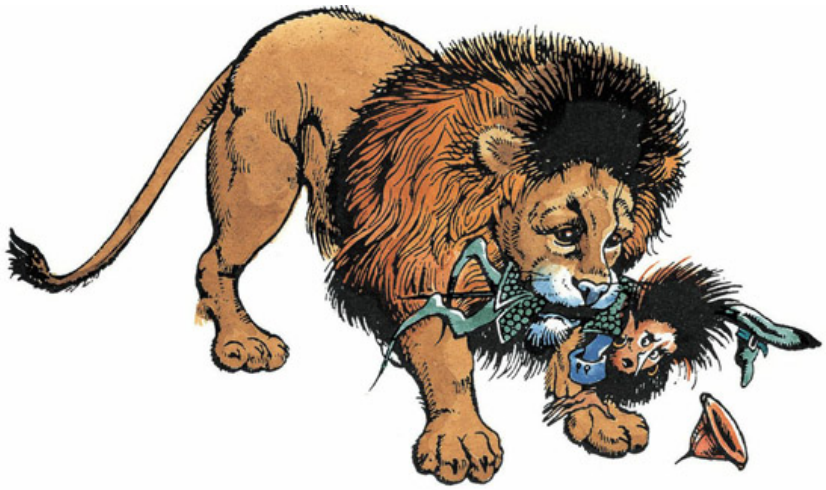
Ce dernier mot n'était plus seulement l'annonce d'un rugissement, mais presque un rugissement lui-même.

– Ruines et revenants ! a haleté Trompillon, d'une voix presque inaudible.

Les enfants, qui connaissaient suffisamment Aslan pour se rendre compte qu'il aimait énormément le nain, n'étaient pas du tout inquiets ; mais il en était tout autrement pour Trompillon qui, à l'exception de ce lion, n'avait jamais vu de lion de sa vie. Il a fait la seule chose raisonnable qu'il était en son pouvoir de faire : au lieu de s'enfuir, il s'est dirigé, à pas chancelants, vers Aslan.

Aslan s'est jeté sur lui. Avez-vous déjà vu un tout jeune chaton que sa maman porte dans sa gueule ? C'est ce qui est arrivé à Trompillon : le nain, ratatiné comme une misérable petite balle, était suspendu dans la gueule d'Aslan. Le Lion l'a secoué un peu, et toute son armure a cliqueté comme le matériel d'un rétameur ; et puis, hop ! Le nain s'est envolé dans les airs ! Il ne courait pas plus de danger que s'il avait été couché dans son lit, mais ce n'était pas du tout son sentiment… Au moment où il est redescendu, les immenses pattes de

velours l'ont attrapé aussi doucement que les bras d'une maman, et l'ont posé, dans le bon sens, sur le sol.



– Fils de la Terre, serons-nous amis ? a demandé Aslan.

– O… ou… ou… oui… a répondu le nain en haletant, car il n'avait pas encore retrouvé son souffle.

– Et maintenant, a dit Aslan, la lune se couche. Regardez derrière vous : voici l'aube qui se lève. Vous trois, les fils d'Adam et le fils de la Terre, allez vous dépêcher d'entrer dans la colline, et de vous occuper, du mieux possible, de ce que vous y trouverez.

Le nain était encore sans voix, et aucun des deux garçons n'a osé demander à Aslan s'il les accompagnerait. Tous les trois ont tiré leurs épées et ont salué, puis ils ont tourné le dos et ont disparu, avec un bruit métallique, dans l'obscurité. Lucy a remarqué qu'il n'y avait aucune trace de fatigue sur leurs visages : le roi suprême et le roi Edmund, tous deux, ressemblaient plus à des hommes qu'à des jeunes garçons.

Les petites filles les ont regardés disparaître ; elles se tenaient tout près d'Aslan. La lumière changeait. Très bas, à l'est, Aravir, l'étoile du matin de Narnia, brillait comme une petite lune. Aslan, qui avait l'air plus imposant que jamais, a levé la tête, a secoué sa crinière et a rugi.

Le son, tout d'abord profond et vibrant comme un orgue, commençant sur une note basse, est monté, s'est amplifié, s'est encore amplifié, jusqu'à ce que la terre et le ciel soient ébranlés par sa puissance. Sorti de cette colline, il s'est propagé à travers tout le pays de Narnia. En bas, dans le camp de Miraz, les hommes se sont réveillés, se sont regardés les uns les autres, pâles comme des morts, et ont saisi précipitamment leurs armes. Encore plus bas, dans la Grande Rivière, qui connaissait, à ce moment, son heure la plus froide, les têtes et les épaules des nymphes, ainsi que la grande tête du dieu de la rivière, à la longue barbe d'herbes folles, ont émergé de l'eau. Au-delà, dans chaque prairie, dans chaque bois, les oreilles alertes des lapins se sont dressées hors de leurs trous, les têtes endormies des oiseaux sont sorties de l'abri de leurs ailes, les hiboux ont hululé, les renards ont glapi, les hérissons ont grogné, et les arbres ont remué. Dans les villes et les villages, les mères ont serré leurs bébés contre leur poitrine, avec un regard effaré, les chiens ont gémi et les hommes se sont levés

en sursaut, pour chercher, à tâtons, de la lumière. Très loin, sur la frontière du Nord, les géants de la montagne ont jeté un coup d'œil par les sombres portails de leurs châteaux.

Ce que Lucy et Susan ont vu était quelque chose de gris qui, de presque toutes les directions, venait vers elles en cheminant à travers les collines. On aurait dit tout d'abord une brume noire glissant au ras du sol ; puis les vagues houleuses d'une mer sombre et de plus en plus déchaînée, au fur et à mesure qu'elle approchait ; et finalement, des bois qui avançaient, ce qui était la réalité. On avait l'impression que tous les arbres du monde se précipitaient vers Aslan. Mais, en approchant, ils ressemblaient beaucoup moins à des arbres et, lorsqu'elle a été complètement entourée par toute cette foule qui faisait la révérence et agitait ses longs bras minces dans la direction d'Aslan, Lucy a vu que c'était une foule de formes humaines. Des jeunes filles-bouleaux relevaient leurs têtes, des femmes-saules écartaient leurs cheveux de leurs visages rêveurs pour contempler Aslan, des hêtres royaux se tenaient immobiles et l'adoraient, des chênes touffus, des ormes maigres et mélancoliques, des houx ébouriffés (eux-mêmes étaient sombres, mais leurs épouses étincelaient de baies brillantes) et des sorbiers pleins de gaieté, tous s'inclinaient et puis se relevaient en criant : « Aslan ! Aslan ! » de leurs voix si diverses, rauques, ou grinçantes, ou mélodieuses.

La foule et la danse, autour d'Aslan (car, une nouvelle fois, ces salutations s'étaient transformées en danse), étaient devenues, l'une si compacte et l'autre si rapide, que Lucy ne reconnaissait plus rien et n'a jamais réussi à voir d'où sont venus les autres danseurs, qui n'ont pas tardé à faire des entrechats parmi les arbres. L'un d'eux était un jeune garçon, habillé seulement d'une peau de faon avec, dans ses cheveux bouclés, des guirlandes de feuilles de vigne. Son visage aurait été presque trop joli pour un garçon s'il n'avait pas eu une expression si sauvage. On avait l'impression, comme l'a dit Edmund lorsqu'il l'a vu quelques jours plus tard, que « c'était un individu prêt à faire n'importe quoi – absolument n'importe quoi ! ». Il semblait posséder une grande quantité de noms : Bromios, Bassareus et le Bélier, par exemple. De nombreuses jeunes filles l'accompagnaient, aussi sauvages que lui. Il y avait même, ce qui était tout à fait inattendu, quelqu'un sur un âne. Et tout le monde riait, et tout le monde criait :

– Euan, euan, eu-oi-oi-oi !

– Est-ce un grand jeu, Aslan ? a crié le jeune garçon.

Apparemment c'en était un. Mais presque tout le monde semblait avoir une idée différente du jeu auquel ils participaient. Cela aurait pu être à chat, mais Lucy n'a pas réussi à découvrir qui était le chat. Cela ressemblait plutôt à colin-maillard, sauf que tous se comportaient comme s'ils avaient les yeux bandés. Ce n'était pas sans ressembler à cache-tampon, mais on n'a jamais trouvé le tampon. Ce qui a rendu tout encore beaucoup plus compliqué, c'est que l'homme très âgé et énormément gras qui était à califourchon sur l'âne s'est mis immédiatement à crier :

– Rafraîchissements ! C'est l'heure des rafraîchissements !

Et est tombé de son âne ; il a été hissé de nouveau sur sa monture par les autres, tandis que l'âne, qui avait l'impression que tout ce bazar était un jeu de cirque, essayait de faire un numéro de marche sur ses pattes de derrière ! Et, pendant tout ce temps-là, il poussait de plus en plus de feuilles de vigne. Et bientôt, non seulement des feuilles de vigne, mais des vignes. Elles grimpaient partout. Elles montaient autour des jambes des génies des arbres et s'enroulaient autour de leurs cous. Lucy a levé sa main pour repousser une mèche de cheveux, et a découvert qu'elle repoussait des sarments de vigne. L'âne s'était transformé en une énorme quantité de vignes. Des rameaux s'étaient étroitement enchevêtrés autour de sa queue et quelque chose de sombre oscillait entre ses oreilles. Lucy a regardé de nouveau et a vu que c'était une grappe de raisins. Ensuite, il y a eu des raisins partout, de la tête aux pieds, et tout autour de lui.

– Rafraîchissements ! Rafraîchissements ! hurlait le vieil homme.

Tout le monde s'est mis à manger ; quelles que soient les vignes que votre famille possède, vous n'avez jamais goûté de tels raisins ! Des raisins vraiment délicieux, fermes et rebondis à l'extérieur, mais qui éclatent en libérant une pulpe fraîche et sucrée lorsqu'on les croque – un de ces régals dont les petites filles n'avaient jamais eu suffisamment auparavant. Ici, il y avait plus de raisins qu'on ne pouvait en désirer, et on avait le droit de les manger, sans se soucier des bonnes manières. On voyait partout des doigts collants et couverts de taches mauves, et, même si les bouches étaient pleines, ni les rires ni les cris à la tyrolienne : « Euan, euan, eu-oi-oi-oi ! » ne se sont pas interrompus un seul instant, jusqu'au moment où, tout à coup, chacun a senti, en même temps, que le jeu (si c'en était un) et le repas devaient se terminer ; et alors, chacun s'est laissé tomber, à bout de souffle, sur le sol et s'est tourné vers Aslan pour écouter ce qu'il allait dire.

À cet instant, le soleil était juste en train de se lever, et Lucy s'est rappelé quelque chose ; elle a murmuré à l'oreille de Susan :

– Hé, Susan, je sais qui ils sont.

– Qui ?

– Le garçon au visage sauvage, c'est Bacchus ; et le vieil homme sur l'âne, c'est Silène. Tu

ne te souviens pas que M. Tumnus nous en parlait, il y a très longtemps ?

– Oui, bien sûr. Mais, Lucy… tu sais…

– Quoi ?

– Je ne me serais pas sentie très à l'aise avec Bacchus et toutes ces jeunes filles sauvages si je les avais rencontrés sans Aslan.

– Moi non plus, a avoué Lucy.

Chapitre 12

Sorcellerie et vengeance soudaine

Pendant ce temps-là, Trompillon et les deux garçons étaient arrivés à la petite voûte de pierres sombres qui conduisait à l'intérieur du tumulus, et deux blaireaux-sentinelles (les taches blanches sur leurs joues étaient tout ce qu'Edmund pouvait apercevoir d'eux) ont bondi en montrant leurs dents et ont demandé, avec des voix hargneuses :

– Qui va là ?

– Trompillon ! a répondu le nain. Ramenant le roi suprême de Narnia du fond des âges.

Les blaireaux ont flairé les mains des garçons.

– Enfin ! ont-ils dit. Enfin !

– Donnez-nous de la lumière, amis, a commandé Trompillon.

Les blaireaux ont trouvé une torche, juste sous la voûte ; Peter l'a allumée et l'a tendue à Trompillon.

– Il est préférable que le CPA nous guide, a-t-il dit, nous ne connaissons pas notre chemin à l'intérieur de ce lieu.

Trompillon a pris la torche et a pénétré, en tête, dans le sombre tunnel. C'était un endroit froid, noir, qui sentait le moisi avec, de temps en temps, une chauvesouris qui voltigeait dans la lumière de la torche, et des quantités de toiles d'araignée. Les garçons, qui, depuis cette matinée à la gare, s'étaient trouvés, la majeure partie du temps, au grand air, ont eu l'impression d'entrer dans une trappe, ou dans une prison.

– Hé, Peter, a chuchoté Edmund. Regarde ces inscriptions sur les murs. Elles ont l'air vraiment vieilles, tu ne trouves pas ? Et pourtant, nous sommes encore plus vieux qu'elles !

Car, la dernière fois que nous sommes venus, elles n'existaient pas.

– C'est vrai, a dit Peter. Cela fait réfléchir.

Le nain continuait d'avancer ; puis il a tourné à droite, et ensuite à gauche, a descendu quelques marches, et a tourné encore à gauche. Ils ont aperçu finalement une lumière devant eux – de la lumière qui filtrait sous une porte. À présent, et pour la première fois, ils ont entendu des voix, car ils étaient arrivés à la porte de la chambre centrale. Ces voix, à l'intérieur, étaient pleines de colère. Quelqu'un parlait si fort que l'arrivée des garçons et du nain n'a pas été entendue.

– Cela ne me dit rien qui vaille ! a murmuré Trompillon à l'oreille de Peter. Écoutons un instant.

Tous trois se sont tenus parfaitement immobiles et silencieux de l'autre côté de la porte.

– Vous savez très bien, disait une voix (« C'est le roi », a chuchoté Trompillon), pourquoi la trompe n'a pas été sonnée au lever du soleil ce matin-là. Avez-vous oublié que Miraz nous a attaqués presque avant le départ de Trompillon, et que nous avons combattu pour défendre nos vies trois heures durant, et plus ? Je l'ai sonnée dès que j'ai eu un instant pour respirer.

– Ce sont des amis ! a répondu Nikabrik. Vous-même, quelle meilleure raison avez-vous de vous trouver ici que celle d'être un ami de Trompillon et du blaireau ? Et quel droit a ce vieux qui radote en robe noire d'être ici, si ce n'est qu'il est votre ami ? Pourquoi devrais-je être le seul à ne pas pouvoir amener des amis ?

– Sa Majesté est le roi, à qui vous avez juré obéissance, a dit sévèrement Chasseur-de-Truffes.

– Manières de cour, manières de cour ! a ricané Nikabrik. Mais dans ce trou, nous pouvons parler clairement. Vous savez très bien – et il le sait lui-même – que, d'ici à une semaine, ce garçon telmarin ne sera plus roi de nulle part, ni de personne, si nous ne l'aidons pas à sortir du piège dans lequel il est pris !

– Peut-être, a suggéré Cornelius, vos nouveaux amis aimeraient-ils parler pour eux-mêmes ? Vous, là-bas, qui êtes-vous ?

– Honorable docteur, a articulé une voix fine et geignarde, pour vous être agréable, je ne suis qu'une pauvre vieille femme, eh oui ! très reconnaissante à l'honorable nain pour son amitié, ça c'est sûr ! Sa Majesté, que son beau visage soit béni, n'a pas besoin d'avoir peur d'une vieille femme qui est presque pliée en deux par les rhumatismes et n'a même pas deux bouts de bois à mettre sous sa bouilloire. J'ai un pauvre petit pouvoir – non pas comme le vôtre, maître docteur, bien entendu – pour jeter des petits sorts et faire des tours de magie que je serais heureuse d'utiliser contre nos ennemis, si ça convenait à toutes les personnes concernées. Car je les déteste ! Oh ! oui. Et personne ne déteste plus fort que moi !

– C'est du plus grand intérêt et… extrêmement satisfaisant, a admis le docteur Cornelius. Je pense que je sais maintenant qui vous êtes, madame. Peut-être votre autre ami, Nikabrik, aimerait-il se présenter lui-même ?

Une voix sourde et grise, qui a donné la chair de poule à Peter, a répondu :

– Je suis la faim. Je suis la soif. Quand je mords, je ne lâche jamais prise, et, si je suis mort, on doit prendre une épée pour me séparer du corps de mon ennemi, et m'enterrer avec ma bouche pleine de sa chair. Je peux jeûner cent ans, et ne pas mourir. Je peux rester cent nuits étendu sur la glace, et ne pas geler. Je peux boire une rivière de sang, et ne pas éclater. Montrez-moi vos ennemis !

– Et c'est en présence de ces deux personnages que vous voulez dévoiler votre plan ? a

demandé Caspian.

– Oui, a répondu Nikabrik. Et c'est grâce à leur aide que j'ai l'intention de le mettre à exécution.

Pendant une minute ou deux, Trompillon et les garçons ont entendu Caspian et ses deux amis se parler à voix basse, mais ils n'ont pas pu distinguer ce qu'ils disaient. Puis Caspian a parlé à haute voix :

– Eh bien, Nikabrik, il a dit, nous allons écouter votre plan.

Il y a eu un silence si long que les garçons se sont demandé si Nikabrik allait, oui ou non, se décider à parler ; quand il l'a fait, c'était avec une voix très basse, comme si lui-même n'aimait pas beaucoup ce qu'il était en train de dire.

– En fin de compte, a-t-il marmonné, aucun de nous ne connaît la vérité sur les Jours Anciens à Narnia. Trompillon ne croyait pas à vos histoires. J'étais prêt à les mettre à l'épreuve. Nous avons essayé la trompe et cela a échoué. S'il a jamais existé un roi suprême Peter, et une reine Susan, et un roi Edmund, et une reine Lucy, alors, soit ils ne nous ont pas entendus, soit ils ne peuvent pas venir, soit ils sont nos ennemis…

– Soit ils sont en chemin, a interrompu Chasseur-de-Truffes.

– Tu peux continuer à répéter cela jusqu'à ce que Miraz nous ait tous donnés en pâture à ses chiens ! Comme je le disais, nous avons essayé un maillon dans la chaîne des légendes anciennes, et cela ne nous a pas réussi. Bien. Quand votre épée se brise, vous tirez votre dague. Les histoires mentionnent d'autres pouvoirs, en dehors de ceux des anciens rois et reines. Que diriez-vous, si nous pouvions les invoquer ?

– Si tu veux dire Aslan, a précisé Chasseur-de-Truffes, l'invoquer ou invoquer les rois revient exactement au même. Ils étaient ses serviteurs. S'il n'a pas l'intention de les envoyer – mais je suis certain qu'il les enverra –, est-il plus vraisemblable qu'il vienne lui-même ?

– Non. Et sur ce point, tu as raison, a accordé Nikabrik. Aslan et les rois vont ensemble. Soit Aslan est mort, soit il n'est pas de notre côté. Ou alors, quelque chose de plus puissant que lui le retient. Et même s'il venait, comment saurions-nous avec certitude qu'il serait notre ami ? Dans les histoires, il n'a pas toujours été un bon ami des nains. Ni de toutes les bêtes. Interroge les loups. Et, de toute façon, d'après ce que j'ai entendu, il n'est venu à Narnia qu'une seule fois et il n'est pas resté longtemps. Tu peux supprimer Aslan de notre plan. Je pensais à quelqu'un d'autre.

Il n'y a pas eu de réponse et, durant quelques minutes, le silence était tel qu'Edmund a pu entendre la respiration sifflante du blaireau.

– À qui pensez-vous ? a demandé finalement Caspian.

– Je pense à un pouvoir tellement plus puissant que celui d'Aslan qu'il a tenu Narnia sous son charme pendant des années et des années, si les histoires disent la vérité.

– La Sorcière Blanche ! se sont écriées instantanément trois voix.

Au bruit qu'elles ont fait, Peter a deviné que trois personnes avaient sauté sur leurs pieds.

– Oui, a confirmé Nikabrik, très lentement et très distinctement. Je veux dire la Sorcière Blanche. Rasseyez-vous. Ne soyez pas épouvantés par un nom, comme si vous étiez des enfants ! Nous voulons le pouvoir ; et nous voulons un pouvoir qui soit de notre côté. En ce qui concerne le pouvoir, les histoires ne racontent-elles pas que la sorcière a vaincu Aslan, qu'elle l'a ligoté et qu'elle l'a tué sur cette Pierre même qui se trouve là-bas, au-delà de la zone de lumière ?

– Mais elles racontent aussi qu'il a ressuscité ! a coupé brusquement le blaireau.

– Oui, elles le racontent, a répondu Nikabrik, mais vous remarquerez que nous ne savons

pratiquement rien de ce qu'il a fait par la suite. Il a juste disparu de l'histoire. Comment expliquez-vous cette disparition, s'il était vraiment ressuscité ? N'est-il pas plus probable qu'il ne soit pas revenu à la vie, et que les histoires n'aient rien ajouté à son sujet, simplement parce qu'il n'y avait rien de plus à dire ?

– Il a sacré les rois et les reines, a dit Caspian.

– Un roi qui vient de remporter une grande bataille peut sacrer lui-même sans qu'un lion l'aide à accomplir les rites, a dit Nikabrik.

Il y a eu un grognement féroce, sans doute de la part de Chasseur-de-Truffes.

– De toute façon, a poursuivi Nikabrik, qu'est-il résulté du règne des rois ? Ils ont disparu, eux aussi. Mais le cas de la sorcière est très différent. On dit qu'elle a gouverné pendant cent ans : cent ans d'hiver ! Voilà un pouvoir ! Voilà quelque chose de pratique !

– Mais, sérieusement, a protesté le roi, ne nous a-t-on pas toujours dit qu'elle était la pire des ennemies ? N'était-elle pas un tyran dix fois plus féroce que Miraz ?

– Peut-être, a admis Nikabrik, d'une voix froide. Peut-être l'était-elle pour vous, humains, s'il existait quelques représentants de votre race dans ces temps-là. Peut-être l'était-elle pour quelques bêtes. Elle a tenté de supprimer la race des castors, je dois l'avouer ; tout du moins, n'y en a-t-il plus à Narnia de nos jours. Mais elle s'est bien entendue avec nous, les nains. Je suis un nain, et je reste fidèle à mon peuple. Nous n'avons pas peur de la sorcière.

– Mais vous vous êtes alliés avec nous, a objecté Chasseur-de-Truffes.

– Oui, et cela a eu des résultats très heureux pour les miens ! a coupé sèchement Nikabrik. Qui envoie-t-on pour toutes les missions dangereuses ? Les nains. Qui rationne-t-on lorsque la nourriture vient à manquer ? Les nains. Qui…

– Mensonges ! Ce ne sont que des mensonges ! a crié le blaireau.

– Et ainsi, a dit Nikabrik, dont la voix s'est transformée en cri, si vous ne pouvez pas aider mon peuple, je me tournerai vers quelqu'un qui le peut !

– Dois-je le prendre comme une trahison ouverte, nain ? a demandé le roi.

– Remettez cette épée dans son fourreau, Caspian, a dit Nikabrik. Un meurtre au conseil ! Eh ! Est-ce là votre jeu ? Ne soyez pas assez stupide pour le tenter ! Croyez-vous que j'ai peur de vous ? Nous sommes trois de mon côté, et trois du vôtre !

– Alors, venez ! a grondé Chasseur-de-Truffes.

Mais il a été immédiatement interrompu.

– Arrêtez ! Arrêtez ! Arrêtez ! a crié le docteur Cornelius. Vous allez trop vite ! La sorcière est morte. Toutes les histoires s'accordent sur ce point. Que veut dire Nikabrik lorsqu'il parle d'invoquer la sorcière ?

Cette voix blême et terrifiante, qui jusque-là n'avait parlé qu'une fois, a gémi :

– Oh ! Est-elle vraiment morte ?

Et puis c'est la voix aigre et geignarde qui s'est élevée :

– Oh ! Cette chère petite majesté n'a pas besoin de s'inquiéter de la mort de la Dame Blanche – c'est ainsi que nous l'appelons. L'honorable maître docteur est simplement en train de se moquer d'une pauvre vieille femme comme moi lorsqu'il parle ainsi. Charmant maître docteur, savant maître docteur, a-t-on jamais entendu parler d'une sorcière qui mourrait réellement ? On peut toujours les faire revenir…

– Invoque-la ! a dit la voix sépulcrale. Nous sommes tous prêts. Dessine le cercle. Prépare la flamme bleue.

Couvrant le grondement du blaireau, qui ne cessait de s'amplifier, et le « quoi ? » très aigu et très brusque de Cornelius, la voix du roi Caspian a retenti comme un coup de tonnerre :

– Voici donc votre plan, Nikabrik ! De la magie noire, et l'invocation d'un fantôme maudit ! Et je vois qui sont vos compagnons : une vieille sorcière et un loup-garou !

La minute qui a suivi a été extrêmement confuse. Il y a eu un rugissement et un cliquetis de métal ; les garçons et Trompillon se sont rués à l'intérieur ; Peter a entrevu une horrible créature grise, à l'aspect redoutable, mi-homme, mi-loup, qui était en train de sauter sur un garçon qui devait avoir son âge ; et Edmund a aperçu un blaireau et un nain qui roulaient sur le sol, dans une sorte de combat de chats. Quant à Trompillon, il s'est trouvé face à face avec la vieille sorcière. Son nez et son menton saillants ressemblaient à un casse-noix, ses cheveux gris et malpropres voltigeaient autour de son visage et elle venait de saisir le docteur Cornelius à la gorge. D'un coup d'épée, Trompillon lui a tranché la tête, qui est allée rouler sur le sol. Puis la lampe a été renversée et, l'espace d'un instant, il n'y a plus eu qu'un tourbillon où se mêlaient épées, dents, griffes, pieds et poings ! Et puis, silence.

– Est-ce que ça va, Edmund ?

– Je… je crois, il a haleté. J'ai attrapé cette brute de Nikabrik, mais il est encore vivant.

– Balances et bouteilles d'eau ! s'est écriée une voix en colère. C'est sur moi que vous êtes assis. Levez-vous ! Vous êtes aussi lourd qu'un jeune éléphant !

– Désolé, CPA, a dit Edmund. Est-ce mieux ainsi ?

– Ouille ! Non ! a beuglé Trompillon. Vous avez mis votre botte dans ma bouche ! Partez !

– Où se trouve le roi Caspian ? a demandé Peter.

– Je suis ici, a répondu une voix plutôt faible. Quelque chose m'a mordu.

Ils ont alors entendu le bruit de quelqu'un qui craquait une allumette. C'était Edmund. La petite flamme a éclairé son visage, qui est apparu pâle et très sale. Il a tâtonné pendant quelques instants, a trouvé la bougie (ils n'utilisaient plus de lampes car ils n'avaient plus d'huile), l'a fixée sur la table et l'a allumée. Quand la flamme s'est élevée, claire et brillante, plusieurs personnes à quatre pattes ont essayé de se mettre debout. Six visages se sont regardés, clignant des yeux à la lueur de la bougie.

– Je ne pense pas qu'il reste d'ennemis, a déclaré Peter. Voici la vieille sorcière, morte. (Il

a rapidement détourné son regard.) Et Nikabrik, mort aussi. Et je suppose que cette chose est le loup-garou. Il y a si longtemps que je n'en ai vu ! Une tête de loup et un corps d'homme : cela signifie qu'il était en train de se transformer en loup au moment où il a été tué. Quant à vous, je pense que vous êtes le roi Caspian ?

– Oui, a dit l'autre garçon. Mais, moi, je ne sais absolument pas qui vous êtes.

– C'est le roi suprême ! Le roi Peter ! s'est exclamé Trompillon.

– Votre Majesté est la bienvenue, a dit Caspian.

– Il en est de même pour Votre Majesté, a répondu Peter. Je ne suis pas venu pour prendre votre place, vous savez, mais, au contraire, pour vous y confirmer.

– Votre Majesté, a dit une autre voix, à la hauteur du coude de Peter.

Il s'est retourné et s'est trouvé en face du blaireau. Peter s'est penché en avant, a mis ses bras autour de la tête, et a embrassé la tête bien fourrée ; venant de lui, ce n'était pas un comportement de petite fille, car il était le roi suprême.

– Vous, le meilleur des blaireaux ! a-t-il dit. Pas un seul instant, vous n'avez douté de nous !

– Je n'ai aucun mérite, Votre Majesté, a répondu Chasseur-de-Truffes. Je suis une bête, et nous, les bêtes, on ne change pas beaucoup. Je suis un blaireau, en plus, et nous sommes connus pour tenir bon !

– Je suis désolé pour Nikabrik, a dit Caspian, même s'il me détestait depuis l'instant où il m'a vu. Il a été aigri par une longue haine et de longues souffrances. Si nous avions gagné rapidement, il aurait pu devenir un bon nain, en temps de paix. J'ignore qui d'entre nous l'a tué. Et j'en suis heureux.

– Vous saignez, a remarqué Peter.

– Oui, j'ai été mordu, a dit Caspian. C'est… cette… cette chose-loup.

Laver et panser la plaie a pris un certain temps ; quand ça a été fait, Trompillon a dit :

– Bon. Et maintenant, avant de faire quoi que ce soit d'autre, nous aimerions déjeuner !

– Mais pas ici, a objecté Peter.

– Non, a dit Caspian, avec un frisson. Et nous devons envoyer quelqu'un pour enlever les corps.

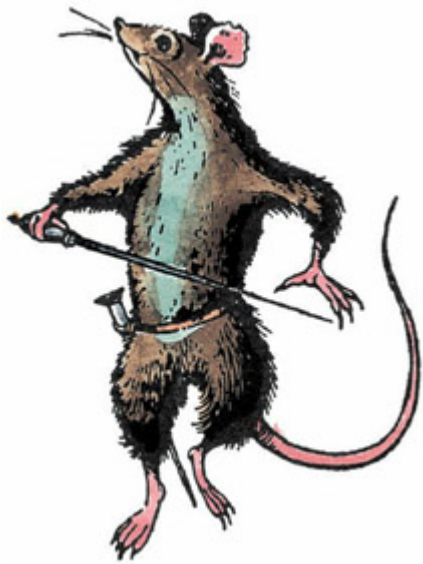
– Jetons la vermine dans une fosse, a décidé Peter. Mais, pour le nain, donnons-le aux siens, pour qu'il soit enterré selon leur ancienne coutume.

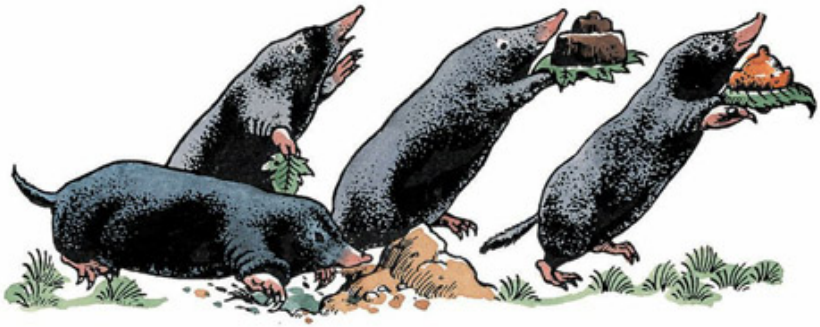
Ils ont fini par prendre leur petit déjeuner dans une autre des pièces sombres de la colline d'Aslan. Ça n'a pas été un petit déjeuner tel qu'ils l'auraient choisi, parce que Caspian et Cornelius rêvaient de pâtés de gibier, et Peter et Edmund, d'œufs cuits au beurre et de café brûlant, et que chacun a reçu un petit bout de viande d'ours froide (qui sortait des poches des garçons), un morceau de fromage dur, un oignon et un verre d'eau. Mais, à la façon dont ils ont attaqué ce repas, n'importe qui aurait pensé qu'il était délicieux.

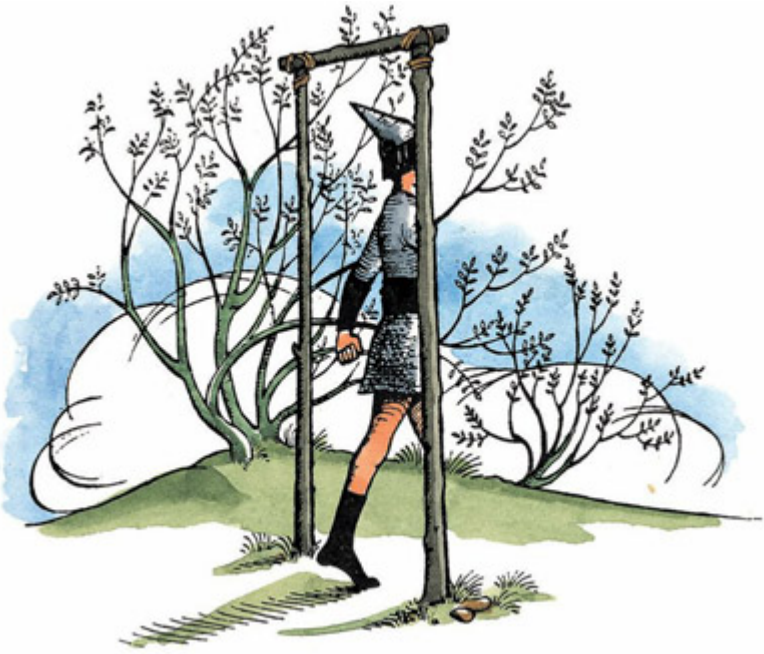
– Avez-vous écrit ça ?
– Narnia, virgule, salutations, a murmuré le docteur. Oui, Sire.
– Commencez ensuite un nouveau paragraphe, a demandé Peter.

Pour empêcher l'effusion du sang et éviter tous les autres problèmes qui pourraient découler de la guerre actuellement en cours dans notre royaume de Narnia, nous avons décidé de risquer notre propre personne royale, en faveur de notre fidèle et cher Caspian, dans un combat honnête et loyal, pour prouver, en vous affrontant personnellement, que ce Caspian est, sous notre autorité, le roi légitime de Narnia, à la fois par notre grâce et par les lois des Telmarins ; et pour montrer que Votre Seigneurie est doublement coupable de trahison, d'abord en empêchant ce Caspian d'exercer son autorité sur Narnia, ensuite, par le meurtre abominable, sanglant et contre nature de votre frère et seigneur, le roi Caspian Neuvième du nom, qui était bienveillant envers vous. C'est pourquoi, avec la plus grande fermeté, nous provoquons et défions Votre Seigneurie, et l'appelons à ce combat singulier, et c'est pour cette raison que nous vous envoyons cette lettre, par l'entremise de notre frère royal et cher, Edmund, autrefois roi sous notre autorité à Narnia, duc de la lande du Réverbère et comte de la Marche occidentale, chevalier du noble Ordre de la Table, à qui nous avons donné les pleins pouvoirs pour fixer avec Votre Seigneurie toutes les conditions de ce combat. Rédigée à notre campement sur la colline d'Aslan, le douzième jour du mois des feuilles ; en la première année du règne de Caspian le Dixième, roi de Narnia.

– Ça devrait aller, a dit Peter, en respirant profondément. Et maintenant, envoyons deux autres messagers avec le roi Edmund. Je pense que le géant pourrait être l'un d'eux.
– Il… il n'est pas très intelligent, vous savez, a averti Caspian.
– Je le sais bien, a dit Peter. Mais n'importe quel géant a l'air impressionnant, s'il veut bien se taire. Et ça le réconfortera. Mais qui choisir pour l'autre messager ?
– Franchement, a dit Trompillon, si vous voulez quelqu'un qui puisse tuer d'un seul de ses regards, c'est Ripitchip qui fera le mieux l'affaire !
– Effectivement, d'après tout ce que j'ai entendu, vous avez raison, a dit Peter en riant. Si seulement il n'était pas si petit ! Ils ne le verraient même pas, à moins qu'il se trouve juste sous leur nez !
– Envoyez Ouragan, Sire, a conseillé Chasseur-de-Truffes. Personne ne s'est jamais moqué d'un centaure.







C. S. Lewis

Le Monde de Narnia

IV. Le Prince Caspian

folio junior

folio
junior

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston-Gallimard
75238 Paris Cedex 07
www.gallimard-jeunesse.fr

www.narnia.com

Titre original : Prince Caspian

Les Chroniques de Narnia ®, Narnia ® et tous les titres de livres, personnages et lieux originaux des Chroniques de Narnia sont des marques déposées de C. S. Lewis Pte. Ltd. Toute utilisation sans autorisation est strictement interdite.

Publié par les Éditions Gallimard Jeunesse sous licence de la C. S. Lewis Company Ltd.

© C. S. Lewis Pte. Ltd., 1951, pour le texte et les illustrations© C. S. Lewis Pte. Ltd., 1998, pour la mise en couleurs© Éditions Gallimard Jeunesse, 2001, pour la traduction française© Éditions Gallimard Jeunesse, 2008, pour la présente édition

Couverture : Illustrations de Pauline Baynes © Droits d'auteur CS Lewis Pte Ltd 1951

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse